

# L'ÉVANGILE

## DE SAINT MATTHIEU

RUDOLF  
STEINER

SUPPLÉMENT

N° 26

de la Revue

*TRIADES*

**RUDOLF STEINER**  
**L'ÉVANGILE**  
**DE**  
**SAINT MATTHIEU**

*Cycle de 12 conférences*  
*faites à Berne*  
*du 1<sup>er</sup> au 12 septembre 1910*

Deuxième Édition Française



TRIADES – REVUE  
4, Rue Grande-Chaumière  
PARIS-1968

## INTRODUCTION

Lorsqu'on se reporte aux années dans lesquelles Rudolf Steiner a tenu ses grands cycles sur les Évangiles, on trouve dans le choix même des sujets l'indication du but qu'il poursuit. Il donne avant tout une vue générale de l'évolution en remontant jusqu'au point au-delà duquel il n'y a plus de vision possible. Il en révèle la conception (L'univers, la terre et l'homme), la gestation divine (Mystères de la Genèse), le cours dramatique (L'Apocalypse), la structure vivante et animée (Les Hiérarchies spirituelles). Et c'est dans cet ensemble, à l'échelle de cette évolution universelle, qu'il situe la véritable figure du Christ, sa face cosmique. L'histoire de l'évolution toute entière concourt progressivement à faire comprendre ce qu'il appelle l'« événement du Christ ».

Rudolf Steiner ne part pas des textes pour aller vers des commentaires. Il procède des faits spirituels qu'il contemple et établit ensuite les rapprochements avec les textes ; ceux-ci prennent alors une lumière absolument renouvelée. Le document qui lui sert avant tout de pierre de touche pour aborder l'« événement du Christ » ne peut être un autre que l'évangile de saint Jean. À côté des trois évangiles synoptiques, qui font le récit de la vie que Jésus mena sur terre, l'évangile de Jean fait apparaître au regard de l'esprit la figure éternelle du Christ, du Logos « qui était aux origines et qui était en Dieu ». Il révèle que celui qui a vécu en un corps de chair était la Vérité essentielle qui est pour tous les temps, pour tous les hommes, la racine de toute vie.

Cet évangile, qui contient dans ses premiers versets l'essence même du Principe christique universel, offrait naturellement à Rudolf Steiner le texte le plus apparenté à sa vision.

De 1906 à 1909, cinq grands cycles sont consacrés à décrire la nature cosmique du Christ, le texte de saint Jean à l'appui. De ces cycles donnés à Munich (1906), à Bâle (1907), à Hambourg (1908), à Christiania (1908) et à Cassel (1909), deux seulement ont eu des sténographies assez fidèles pour être publiées ; ce sont ceux qui ont paru également en français. Aucun d'eux ne se répétait. Rudolf Steiner aurait pu parler vingt fois sur le même thème et recréer chaque fois un lien nouveau avec son sujet ; car il ne parlait pas d'après des schémas mais en puisant directement à sa source d'inspiration.

Ces cycles sur « L'évangile de saint Jean » n'ont pourtant qu'un même but : dégager de la gangue sentimentale où la myopie de notre époque traîne le « bon Jésus » et le « simple de Nazareth », cette Essence christique universelle qui n'a eu ni commencement ni fin, cette impulsion spirituelle du Verbe solaire qui s'est unie à la terre pour attirer l'humanité hors du chaos où elle sombrait. Mais cette pure Essence divine n'en a pas moins été mêlée à la nature humaine de Jésus de Nazareth à un moment précis de l'Histoire.

Si même l'on distingue clairement le Verbe incréé de celui qui fut pendant trois ans son support corporel, depuis le Baptême dans le Jourdain jusqu'au Golgotha, on ressent toute la force de la question : Qui fut donc ce Porteur-de-Dieu ? De quelle chair a pu être pétri cet homme appelé à l'union sans mesure ni comparaison ? Qui a pu être Jésus ? Cette question, les recherches occultes qu'elle a suscitées, les résultats obtenus, occupent tout particulièrement les cycles que Rudolf Steiner donne sur les évangiles de saint Luc (1909), de saint Matthieu (1910), de saint Marc (1912). Car cette fois ce sont les trois synoptiques qui apportent confirmation et vérification.

« L'évangile de saint Luc » contient les premières révélations sur la nature de l'enfant Jésus. « L'évangile de saint Matthieu » va enchaîner et reprendre ces données d'un point de vue complémentaire. On ne peut se dispenser de lire et d'étudier de front ces deux cycles. D'ailleurs, celui qui rencontrerait aujourd'hui d'aventure un livre comme le présent cycle doit savoir que c'est le fragment détaché d'un ensemble qu'il lui faut reconstituer entièrement pour saisir la portée de chaque détail.

C'est pour aider dans cette tâche le lecteur occasionnel que nous voulons renouer le fil des études précédentes. Il ne s'agit pas de suppléer en quelques mots à la lecture des autres cycles. Rien ne peut remplacer cette étude répétée, reprise pendant des années, cette sorte de lecture-méditation qui seule peut progressivement révéler l'action de l'esprit derrière les mots d'un exposé parfois complexe. Mais il faut tenir compte de la situation défavorable du lecteur non préparé et qui risque de perdre en bonne partie le sens de ce qu'il lit, surtout si on compare sa situation à celle des auditeurs privilégiés à qui Rudolf Steiner s'adressait. Il faut donc, au seuil de ce cycle, retracer l'enchaînement de certains faits qui pourraient paraître étranges, car l'histoire extérieure ne nous apprend rien à leur sujet. La trace en a été presque entièrement perdue depuis les événements de Palestine. Mais lorsqu'on en laisse agir sur soi le récit, sans préjugé ni parti pris, on en saisit tôt ou tard la nécessité intérieure.

Ces faits ont particulièrement trait à l'enfance de Jésus ; il faut les rappeler ici pour l'intelligence des pages qui suivent. Avant d'en retracer les grandes lignes, avant d'aborder un récit qui permet d'entrevoir l'un des plus grands mystères de l'évolution humaine, repassons quelques-unes des paroles par lesquelles Rudolf Steiner, dans « L'Évangile de saint Luc », prépare ses auditeurs aux révélations qu'il va leur faire.

« Lorsque nous parlons de l'événement du Christ, nous avons comme source les grands tableaux imaginatifs que nous contemplons quand nous dirigeons notre regard vers ce qui s'est accompli au commencement de notre ère. »

« Au commencement de notre ère, beaucoup d'événements exceptionnels se produisirent pour que le plus grand événement de l'évolution humaine puisse s'accomplir. »

« Tous les livres du monde ne suffiraient pas à décrire ce qui s'est passé alors. »

\*

\* \*

Le Logos, le Verbe incréé, ne s'est pas incarné dans un corps d'enfant. Il est apparu sur terre lorsqu'en son corps une individualité très supérieure et préparée pour cette mission a fait l'offrande, le sacrifice d'elle-même, rejetant son Moi propre hors de ses enveloppes corporelles spiritualisées pour les offrir à l'entité du Christ. Celle-ci ne commence à les habiter qu'à partir du Baptême dans le Jourdain. Elle va dès lors les pénétrer lentement au cours des trois années d'incarnation. L'union ne sera devenue totale qu'au moment de la Passion. C'est un corps humain entièrement imprégné de la vie du Créateur universel qui sera attaché sur la croix ; c'est un sang totalement sublimisé par l'esprit même de Dieu qui coulera sur la terre.

Quelle préparation a pu rendre ce corps assez pur pour qu'en lui s'accomplisse une telle alchimie ? Quelle individualité a pu être assez puissante pour élever la nature humaine au-dessus d'étapes en apparence infranchissables ? Et comment cette préparation a-t-elle pu se faire en harmonie avec les lois de l'évolution, ces lois que le Christ ne venait pas perturber, mais vivifier ?

C'est une quintessence de toute la nature humaine qui doit recevoir le Christ ; et c'est le résumé de toutes les expériences par lesquelles a déjà dû passer l'humanité sur terre qui doit être conduit vers le Sauveur. De la même source créatrice, à l'origine, sont partis des courants qui se sont divisés et multipliés pour opérer chacun suivant sa nature, suivant l'époque et les contrées où vivaient les hommes. L'unité originelle de la nature humaine a été fragmentée à l'infini. Tout ce qui s'est ainsi éparpillé au cours des âges et des civilisations doit se regrouper. À la rencontre du Dieu qui descend, c'est une synthèse de toute l'humanité qui doit s'élever. Elle se prépare déjà dans les civilisations qui précèdent l'ère chrétienne et commence à former deux grandes « têtes de pont ».

L'une est aux Indes et l'autre se concentre dans le foyer de civilisation égyptienne rattaché, par son inspiration, à l'initié qui domine toute l'époque perse, puis chaldéo-babylonienne : Zoroastre. L'ultime fusion devra s'opérer en un seul être, mais par étapes successives. Un seul et même corps d'enfant ne peut porter des atavismes aussi complexes. Ce n'est en fait pas d'un seul enfant mais de deux enfants Jésus qu'il est question dans les Évangiles. L'un est décrit par l'évangile de saint Matthieu, l'autre par l'évangile de saint Luc. Et bien des divergences d'apparence inexplicables se résolvent lorsqu'on sait qu'il s'agit de deux enfants différents.

Le Jésus de saint Matthieu et celui de saint Luc sont issus de la maison de

David ; mais de deux rejetons différents : Salomon et Nathan. Si l'on compare les deux généalogies (Matth. 1 et Luc 3), on constate qu'elles divergent à partir de David. Matthieu suit la filiation de Salomon, qui fut roi, et Luc celle de Nathan, qui fut prêtre. Chacune des deux lignées aboutit à un homme appelé Joseph qui prend une femme nommée Marie. Mais il s'agit de deux couples différents et lorsqu'on connaît la valeur des noms dans la Bible, on ne peut s'étonner que les deux couples de parents choisis n'aient pu recevoir un autre nom que celui qui caractérise ce qui va s'accomplir par eux.

Joseph de la lignée royale habite à Bethléem. C'est lui qui reçoit l'annonciation de l'Ange. Il prend alors sa femme chez lui et l'enfant naît non dans une crèche, mais dans leur maison (Matth. 2, v. II).

Cet enfant reçoit de naissance le corps physique et le corps éthérique que depuis Abraham prépare obstinément pour lui le peuple hébreu. Sous la rude loi de Jéhovah, ce peuple se soumet à toutes les règles, qui, au milieu de la confusion des autres peuples, assurent la continuité du sang. À travers quarante-deux générations, la race d'Abraham reste fidèle à l'alliance que Jéhovah a établie avec l'ancêtre et sa postérité. Elle peut transmettre à l'enfant Jésus de la lignée royale le corps physique et le corps éthérique en lesquels vont s'incarner, dès la naissance, l'esprit et l'âme du plus grand initié de l'antiquité qui ait sondé les mystères solaires : Zoroastre.

Zoroastre, l'astre d'or, le maître de toute la sagesse antique qui a inspiré les civilisations à partir de la période hindoue, qui a découvert l'art de scruter les secrets de la nature et celui de gouverner les hommes, Zoroastre pénètre donc en des enveloppes corporelles dans lesquelles le passé de l'humanité sur terre atteint son plus haut degré de concentration. L'« étoile d'or » a été reconnue par les héritiers de la civilisation zoroastrienne, les Mages que décrit saint Matthieu. Ce sont des rois qui rendent hommage à l'enfant royal.

Celui-ci entre plus en contact encore avec les contrées où l'action civilisatrice de Zoroastre a pénétré ; car c'est lui que les circonstances font fuir en Égypte. Guidé par le principe paternel (c'est toujours Joseph qui reçoit les avertissements de l'ange), l'enfant est ensuite ramené non point à Bethléem, mais à Nazareth où il va vivre désormais. C'est là que ses parents vont mettre encore au monde six enfants, quatre fils et deux filles, ceux que l'Évangile appelle les « frères et les sœurs du Seigneur » ; ils sont de la famille descendant de Salomon.

Or voici qu'à Nazareth vit déjà un autre enfant Jésus ; celui-là, le « fils du pauvre charpentier », est décrit par saint Luc. C'est lui que sa toute jeune mère a mis au monde dans une crèche alors que, montant de Nazareth à Bethléem avec Joseph, son époux, pour se faire recenser selon l'édit de César Auguste, est arrivé le temps où elle devait accoucher. Ni maison dans la ville, ni or, ni roi ; mais une lumière céleste sur la campagne, une armée d'anges qui chantent et de simples bergers qui comprennent quelle « gloire » on leur annonce.

Pour mettre sur la voie des origines de cet enfant, saint Luc ne « descend » pas,

comme saint Matthieu, le chemin des générations depuis l'ancêtre Abraham. Il « remonte » sa généalogie jusqu'à Dieu. Car cet enfant, s'il doit son corps physique à la race de David (par Nathan), est pénétré d'une substance éthérique aussi pure qu'au premier matin de la création. C'est la partie de la nature éthérique d'Adam qui fut préservée de l'influence luciférienne et conservée dans sa pureté primitive. Elle n'a pas connu le péché et a gardé sa fraîcheur juvénile. Les grâces de cette substance adamique antérieure à la chute sur la terre, de ce premier bourgeon spirituel de l'humanité, pénètrent donc, intactes, en cet enfant Jésus de la ligne sacerdotale. Sa chair est la seule au monde qui ne porte pas le poids d'une hérédité usée et corrompue par les tares de l'humanité terrestre. Elle seule pourra servir d'alambic aux incorporations mystérieuses qui vont faire d'elle l'habitable du Christ. Elle seule est assez pure, assez impersonnelle et dénuée de tout lien terrestre, pour porter physiquement le Dieu qui va l'employer à la consommation du plus grand des Mystères.

Le moi et le corps astral de Zoroastre, on l'a vu, habitent l'enfant Jésus de saint Matthieu. La vive lumière qui enveloppe la naissance de celui de saint Luc provient de la manifestation astrale du Bouddha « adombrant » l'enfant de la crèche. Six cents ans avant l'ère chrétienne, le Bouddha avait apporté aux Indes la doctrine de la compassion et de l'amour. Ce qu'il enseigne, c'est la voie intérieure, celle qui rend l'homme maître de ses instincts égoïstes et destructeurs. Le Bouddha détourne du monde des sens, qui fait naître l'avidité, et il ouvre la voie vers l'unité intérieure, la communion universelle. Ce n'est pas encore l'amour qui ne sera fondé que par le Christ sur la liberté intérieure et la conscience individuelle ; mais c'est l'irruption du courant qui doit aboutir un jour à cet amour chrétien.

Le Bouddha donne cet enseignement au terme d'une vie dans laquelle il a atteint pour lui-même le sommet de la perfection sur terre. Il ne se réincarnera plus. Mais son corps spirituel de manifestation vient s'unir à la seule nature humaine apparue au cours de l'évolution dans l'état de pureté originelle, telle qu'elle fut conçue par les entités divines avant l'intervention des forces de résistance et de mal. Le « chant des anges » qu'entendent les bergers célèbre cette alliance entre le premier messenger de paix et l'innocence de la nature humaine, conservée sous une forme originelle ; cet état d'innocence, toute la culture de l'Inde en a gardé la nostalgie.

L'enfant qui naît dans la crèche n'a pas à fuir devant la colère d'Hérode. Sa naissance a eu lieu après le massacre des Innocents ; elle est légèrement postérieure à celle de l'enfant royal. Ses parents le ramènent à Nazareth. Il est circoncis, puis conduit à Jérusalem pour la Purification qu'ordonne la loi juive. C'est alors que le vieillard Siméon perçoit intérieurement le nimbe de lumière autour du nouveau-né qu'on apporte dans le temple, et s'en trouve « consolé ».

Auprès du Jésus de saint Luc, la jeune mère occupe une place correspondante à celle du père pour le Jésus de saint Matthieu. Elle a reçu l'annonciation de l'ange

et elle « recueille en son cœur » tous les faits qui révèlent le caractère exceptionnel de son enfant. Par elle s'affirme le principe maternel, la voie de l'âme, la vision intérieure, tandis que le Joseph de saint Matthieu exprime le principe paternel, la force sensible, l'autorité royale.

Les deux enfants vivent l'un près de l'autre jusqu'à l'âge où la pénétration doit se faire. À l'un est infusé toute la sagesse acquise au monde, la connaissance du ciel et de la terre. L'autre est sans moyen d'expression mais totalement ouvert par l'amour et la pitié aux souffrances de la condition humaine. Le temps est venu où la sagesse universelle doit se réunir à l'amour universel ; primitivement unis dans la nature divine, divisés pour l'homme depuis sa chute dans la matière, le « péché originel », ils doivent se rencontrer pour former l'être le plus parfait que l'humanité puisse envoyer au-devant du Dieu qui vient vers elle.

C'est au temps de la fête de Pâques que les deux ne feront plus qu'un. Lorsque l'enfant sacerdotal, âgé de douze ans, monte à Jérusalem avec ses parents pour célébrer la fête, la métamorphose s'accomplit en lui. Ses parents le cherchent et ne le trouvent pas. Or il est au milieu des Docteurs de la Loi « les enseignant et les interrogeant ». L'esprit de Zoroastre vient de quitter l'enfant de Salomon et de passer dans celui de Nathan. Dans celui-ci, il a ouvert la voie à ce qu'on pourrait comparer à la pensée et son expression. Le Moi de Zoroastre, du plus sage d'entre les sages, habite désormais la plus fine fleur d'humanité qui soit apparue sur terre depuis Adam, le premier homme. Le corps du « nouvel Adam » se prépare.

Les douze premières années ont permis l'alliance avec l'astralité rayonnante du Bouddha. Et tout le texte de saint Luc, qui a décrit cette alliance, est imprégné de la « douceur évangélique » qui en est émanée. La maturité de Zoroastre imprègne maintenant les enveloppes corporelles de Jésus de toute la sagesse, de toute la connaissance, de toute l'expérience humaine acquise au cours des périodes d'évolution terrestre.

À Nazareth, l'enfant royal a terminé son destin et décline pour mourir peu après. Il en est de même pour son père, ainsi que pour la jeune mère de l'enfant sacerdotal. Le Joseph de saint Luc recueille chez lui la Marie dont l'époux et le fils sont morts lorsque l'esprit de Zoroastre est entré dans l'autre enfant. Lorsque lui-même meurt quelques années plus tard, Marie reste donc la seule survivante des deux couples ; c'est elle la « mère du Sauveur qui se tient au pied de la croix ». En réalité, elle est la mère charnelle des « frères et sœurs du Seigneur », comme elle le fut de l'enfant en qui vécut pendant douze ans l'esprit de Zoroastre. Cet esprit vit maintenant dans celui qui est devenu son « fils ».

Sur les années de la vie de Jésus pendant lesquelles s'accomplit le travail du corps astral et du moi de Zoroastre, modelant les organes qui serviront d'expression à la pensée divine, les évangiles se taisent ; il n'est pas nécessaire non plus d'en parler dans cette introduction à « L'évangile de saint Matthieu ».

Au Baptême du Jourdain, l'esprit de Zoroastre a quitté les enveloppes corporelles de Jésus, offrant à Celui qui va descendre en elles le résumé le plus



parfait de tout ce qui a travaillé, sur terre comme au ciel, à former la nature humaine.

\*

\* \*

Voici, simplement retracé en ses grands contours dépouillés, le récit des deux enfants Jésus. Il n'est mentionné dans le présent cycle que sous forme d'allusions à des faits bien connus des auditeurs présents. Il fallait donc l'évoquer ici dans toute sa profonde cohérence. On peut tout d'abord repousser ce récit par un mouvement de scepticisme trop facile à comprendre. On peut aussi l'envisager avec objectivité et comme une hypothèse qui attire par sa grandeur.

Il peut sembler troublant, à première vue, qu'aucune trace extérieure de ces faits n'ait pu traverser les siècles chrétiens jusqu'à nous. Mais il faut songer que bien d'autres parties de la vie du Christ sont enveloppées d'un mystère aussi épais. En outre, de nombreux documents ont été non seulement perdus, mais systématiquement tronqués ou détruits. S'il survit un manuscrit, il est jalousement gardé dans des cercles qui n'ont pas intérêt à sa divulgation pour des raisons que nous n'avons pas à dire ici. Ou bien encore, on n'en comprend plus la valeur, et la poussière les scelle.

Les mystères considérables qui sont ouvertement rendus à notre époque dans les cycles de Rudolf Steiner ont été recouverts par des siècles d'ignorance. Nul sur terre ne pouvait plus les comprendre, à part de très rares initiés ou inspirés qui ne les communiquaient point.

Cela ne veut pas dire qu'il doive en être toujours ainsi. L'esprit d'une époque peut s'ouvrir à des vérités qui sont restées cachées pour d'autres. Les destinées du genre humain président à ces éveils progressifs ; elles règlent autour d'un même problème les rencontres d'esprits qui s'ignoraient, les coïncidences de textes qu'on retrouve « par hasard », les découvertes concordantes. N'en est-il pas de même dans la vie des individus ? Dès que l'esprit s'ouvre à une certaine vérité, il devient sensible à tout ce qui parle d'elle et la révèle dans le monde. Là où il n'avait rien vu, rien entendu, il découvre maintenant un sens clair, un langage précis et les confirmations viennent à la rencontre de sa recherche.

Ainsi, celui qui s'éveille au mystère des deux Jésus peut être frappé par certains textes anciens déclarés parfaitement obscurs. Avant que l'éclipse ne se soit faite sur ces événements, la Gnose en divulgua encore le secret dans les premiers siècles chrétiens. Tous les écrits qu'elle inspira furent après coup poursuivis, traqués, brûlés. De très rares fragments ont échappé à l'anéantissement total. Le plus connu d'entre eux est la Pistis Sophia de Valentin qui date du II<sup>e</sup> siècle [{1}](#). La Vierge Sophia est cette partie divine de l'être humain qui a été précipitée dans les

ténèbres matérielles ; Dieu envoie son Fils pour la sauver.

La première partie de l'ouvrage de Valentin décrit comment Jésus, après sa résurrection, enseigne encore pendant onze ans la Gnose à ses disciples. Assis sur le mont des Oliviers, entouré de ses apôtres et des saintes femmes, il les entretient des grands mystères du Cosmos. Il vient alors un passage que l'on ne peut lire sans être frappé de la beauté et de la clarté qui s'en dégage lorsqu'on garde en esprit le mystère des deux Jésus.

Le voici :

« Jésus continuant de parler, dit à ses disciples : « Il arriva, « lorsque Pistis Sophia eut dit la treizième repentance, qu'en cette « heure-là fut accompli le décret de toutes les tribulations qu'on « avait ignominieusement infligées à Pistis Sophia, à cause de la « complétion du premier Mystère qui est depuis le commencement, « et le temps arriva de la sauver du Chaos et de l'emmener hors « de toutes les ténèbres, car sa repentance avait été reçue par le « premier Mystère et même ce Mystère m'envoya une grande « Vertu de lumière d'en-Haut, afin que je secourusse Pistis Sophia et que je l'emmenasse hors du Chaos.

Et je regardais vers les hauteurs des Eons, et je vis cette Vertu de lumière que m'avait envoyée le premier Mystère afin que je sauvasse Pistis Sophia du Chaos. Il arriva donc, lorsque je l'eus vue, sortant des Eons et venant vers moi, et moi j'étais dans le Chaos, qu'une autre Vertu de vertus de lumières sortit de moi afin qu'elle secourût aussi Pistis Sophia. Et la Vertu de lumière qui était sortie des Hauteurs, envoyée par le premier Mystère, descendit sur la Vertu de lumière qui était sortie de moi, et elles se rencontrèrent l'une l'autre : elles firent un grand jet de lumière. »

« Lorsque Jésus eut dit ces choses à ses disciples, il dit : « Comprenez-vous de quelle manière je parle ? »

« Marie s'élança, elle dit : « Mon Seigneur, je comprends ce dont tu parles. Quant à l'explication de cette parole, ta Vertu lumineuse a prophétisé autrefois par David dans le quarante-deuxième Psaume, disant :

« La Pitié et la Vérité se sont rencontrées, la Justice et la Paix se sont baisées. La Vérité a fleuri sur la terre et la Justice a regardé du haut du ciel. »

« La Pitié, donc, c'est cette Vertu de Lumière qui est sortie (envoyée) par le premier Mystère, car le premier Mystère avait entendu Pistis Sophia, il avait eu pitié d'elle en toutes ses tribulations. La Vérité, de même, c'est cette Vertu qui était sortie de toi, parce que tu as accompli la vérité afin de me sauver du chaos [{2}](#). Et encore la Justice, c'est cette Vertu qui est sortie (envoyée) par le premier Mystère, celle qui régira Pistis Sophia.

Et aussi la Paix, c'est cette Vertu qui est sortie de toi afin d'entrer dans les émanations de l'Arrogant, pour leur enlever les lumières qu'elles avaient enlevées à Pistis Sophia, c'est-à-dire afin que tu les rassembles en Sophia, que tu les rendes

en paix avec sa vertu. La Vérité aussi, c'est la Vertu qui est sortie de toi lorsque tu étais dans les lieux inférieurs du chaos ; c'est pourquoi ta Vertu a dit par David : La Vérité a verdoyé sur terre — parce que tu étais dans les lieux inférieurs du chaos.

« La Justice aussi a regardé du haut du ciel : c'est elle la Vertu qui est sortie des Hauteurs (envoyée) par le premier Mystère, c'est celle qui est entrée en Sophia. »

« Il arriva donc que Jésus, ayant entendu ces paroles, dit : Courage, o Marie la bienheureuse, toi qui hériteras tout le royaume de lumière. »

« Ensuite s'avança aussi Marie, la mère de Jésus, elle dit : Mon Seigneur et mon Dieu, ordonne-moi aussi de dire cette parole d'explication ». Jésus lui dit : « Celui dont l'esprit sera intelligent, je ne l'empêche point, mais je l'exhorte tant et plus à dire le sens qui l'a incité. Maintenant donc, o Marie ma mère selon la matière, toi en qui j'ai habité, je t'ordonne de dire aussi le sens de la parole. »

« Marie donc prit la parole. Elle dit : « Mon Seigneur, quant à la parole que ta Vertu a prophétisée par David, à savoir : La Pitié et la Vérité se sont rencontrées, la Justice et la Paix se sont baisées ; la Vérité a fleuri sur la terre et la Justice a regardé du haut du ciel, — ta Vertu a prophétisé cette parole autrefois à ton sujet. Lorsque tu étais petit, avant que l'esprit ne fût descendu sur toi, alors que tu te trouvais dans une vigne avec Joseph, l'esprit est descendu des Hauteurs, il est venu à moi dans ma maison, te ressemblant, et comme je ne le connaissais pas et que je pensais que c'était toi, il m'a dit : « Où est Jésus, mon frère, afin que je le rencontre ? »

Et lorsqu'il m'eut dit cela, je fus dans l'embarras, et je pensai que c'était un fantôme pour m'éprouver, je le pris, je l'attachai au pied du lit qui était dans ma maison jusqu'à ce que je fusse allée dans le champ et que toi et Joseph je vous eusse trouvés dans la vigne. Joseph était occupé à mettre la vigne en échalas. Il arriva donc que, m'ayant entendu dire ces choses à Joseph, tu compris la chose, tu te réjouis et tu dis : « Où est-il, que je le voie ? Non, je l'attends en ce lieu ». Et il arriva que Joseph, ayant entendu dire ces paroles, fut dans le trouble et nous allâmes ensemble, nous entrâmes dans la maison, nous trouvâmes l'esprit attaché au lit, nous te regardâmes avec lui, et nous vîmes que tu lui ressemblais. Il te baisa, et toi aussi tu le baisas, et vous ne devîntes qu'une seule et même personne.

Voilà donc la chose et son explication : la Pitié, c'est l'esprit qui est venu des Hauteurs, envoyé par le premier Mystère afin qu'il prît pitié du genre humain ; il a envoyé son esprit pour pardonner les péchés du monde entier, afin qu'ils {3} reçussent le Mystère, qu'ils héritassent le royaume de lumière.

La Vérité, c'est la Vertu qui a habité en moi, venue de Barbîlo : elle est devenue ton corps matériel et elle a fait le héraut (elle a proclamé) sous le lieu de la Vérité. La Justice, c'est ton esprit qui a amené tous les Mystères d'en-Haut, afin de les donner au genre humain. La Paix aussi, c'est la Vertu qui a habité en ton corps matériel selon le monde, ce corps qui a baptisé le genre humain afin de le rendre

étranger au péché et de le rendre en paix avec ton esprit, afin qu'ils soient en paix avec les émanations de lumière, c'est-à-dire afin que la Justice et la Paix se baisent.

Et selon ce qui a été dit : La Vérité a fleuri sur la terre ; la Vérité, c'est ton corps matériel qui a poussé en moi dans la terre des hommes, qui a fait le héraut sous le lieu de la Vérité ; et encore selon ce qui a été dit : la Justice a fleuri hors du ciel, la Justice, c'est la Vertu qui a regardé du haut du ciel, celle qui donnera les mystères de lumière au genre humain, et les hommes deviendront justes ; ils seront bons, ils hériteront le royaume de lumière. »

« Il arriva donc, lorsque Jésus eut entendu ces paroles qu'avait « dites Marie sa mère, qu'il dit : « Courage, c'est bien, o Marie. »

« L'autre Marie s'avança, elle dit : « Mon Seigneur, souffre moi, ne te mets pas en colère contre moi : non. Depuis l'heure où ta mère te dit l'explication de ces paroles, ma vertu me trouble afin que je m'avance et que je dise aussi l'explication de ces paroles. »

« Jésus lui dit : « Je t'ordonne de dire aussi leur explication. »

« Marie dit : « Mon Seigneur, la Pitié et la Vérité se sont rencontrées. La Pitié, donc, c'est l'esprit qui est descendu sur toi, qui a eu pitié du genre humain ; il est descendu, il a rencontré la vertu de Sabaôth qui est en toi, celle qui a fait le héraut sous les lieux de la Vérité. On a dit encore : La Justice et la Paix se sont baisées. La Justice, donc, c'est l'esprit de lumière, descendu sur toi, qui a amené les mystères du Très-Haut pour les donner au genre humain. La Paix aussi, c'est la vertu de Sabaôth le bon qui est en toi, lequel a baptisé, il a pardonné au genre humain, et elle l'a rendu en paix avec les enfants de lumière.

Et encore selon la manière que ta Vertu a dite par David : La « Vérité a fleuri sur terre, c'est-à-dire la vertu de Sabaôth le bon ; il a dit : a fleuri sur terre ; c'est elle qui a fleuri en Marie ta mère, cette habitante de la terre. La Justice qui a regardé du haut du ciel, c'est l'esprit qui est dans les hauteurs, qui a amené tous les Mystères des hauteurs et les a donnés au genre humain. Les hommes sont devenus justes ; ils sont devenus bons, ils ont hérité le royaume de lumière. »

« Et il arriva, lorsque Jésus eut fini d'écouter ces discours, que « disait Marie, qu'il dit : « Courage, Marie l'héritière de la « lumière. »

« De nouveau la mère de Jésus s'avança ; elle se prosterna à ses pieds, elle les baisa, puis elle dit : Mon Seigneur, mon Fils et mon Sauveur, ne te mets pas en colère contre moi, ainsi pardonne-moi, afin que je dise une autre fois l'explication de ces paroles. La Pitié et la Vérité se sont rencontrées ; c'est moi, Marie ta mère, avec Elisabeth la mère de Jean, lorsque je la rencontrai (visitai) ; la Pitié donc, c'est la vertu de Sabaôth qui est en moi, celle qui est sortie de ma bouche, c'est-à-dire toi : tu as eu pitié du genre humain tout entier ; la Vérité aussi, c'est la vertu qui était en Elisabeth, c'est-à-dire Jean, qui est venu, qui a fait le héraut en avant de la Vérité, c'est-à-dire en avant de toi. Et encore : La Pitié et la Vérité se sont

rencontrées ; c'est toi, mon Seigneur, lorsque tu as rencontré Jean au jour où tu devais recevoir le Baptême ; c'est encore toi et Jean qui êtes la Justice et la Paix qui se sont baisées ; la Vérité a fleuri sur terre et la Justice a regardé du haut du ciel : c'est le temps où tu t'es servi toi-même, tu as pris la forme de Gabriel, tu as regardé sur moi du haut du ciel, tu as parlé, et lorsque tu m'as eu parlé, tu as poussé en moi : c'est la Vérité, c'est-à-dire la vertu de Sabaôth le bon, celle qui est en son corps de matière, c'est cette vérité qui a fleuri sur terre. »

« Il arriva donc, lorsque Jésus eut entendu ces paroles, que « disait Marie sa mère, qu'il dit : « Courage, c'est bien ; c'est là l'explication de toutes les paroles au sujet desquelles ma Vertu de lumière a prophétisé autrefois par David le prophète. »

La grandeur du mystère des deux Jésus s'élève de ces pages qui ne prennent tout leur sens que lorsqu'on connaît ce mystère.

On voit alors aboutir à chacune des deux figures qui marchent l'une vers l'autre les vertus complémentaires créatrices de l'être humain. Et lorsqu'elles se rencontrent, elles font « un grand jet de lumière ».

Cette lumière est celle du Christ qui va devenir « la lumière des hommes » (Saint Jean).

L'éducation du genre humain avait rendu nécessaire que ces vertus fussent divisées. Réunies pour créer la condition humaine de l'Incarnation, leur fusion n'a pu s'opérer il y a deux mille ans sur terre que par la présence du Christ. Elle reste comme un fait unique dans le passé et comme un idéal d'avenir. La fusion entre ces courants ne peut redevenir une réalité qu'en celui qui sait unir la Pitié à la Vérité, la Justice à la Paix... Nous n'en sommes présentement qu'à les opposer. Leur union ne peut se faire dans l'âme que par la présence du Christ.

Ces deux grands courants, qui sont au fond de la nature humaine, nous ne les voyons encore que comme des contradictions irréductibles.

Nous n'en sommes pas encore à l'époque de leur conciliation, alors que les deux ne feront plus qu'un et que « l'extérieur sera devenu semblable à l'intérieur ».

Le Christ s'offre aux hommes comme l'idéal qui a su les fondre en lui et les élever à la synthèse sublime du Dieu qui se réalise dans l'être humain. Il est dans le destin de chacun de nous de porter en lui avec prédilection l'une de ces tendances pour apprendre à marcher vers l'autre et finalement les concilier. Elles ne peuvent apparaître, dans le monde matériel, que comme des contradictions. Parvenir à les fondre, c'est s'élever jusqu'à la nature du Christ, pour autant qu'on le peut, c'est participer au « grand jet de lumière ».

Novembre 1945.

**S. Rihouët-Coroze.**

*Comparaison entre les quatre Évangiles. — La composition de l'Évangile de saint Matthieu. Son début : la généalogie de Jésus de Nazareth. Comment cette généalogie est liée à la mission du peuple hébreu. — Rappel des courants d'émigration partis de l'Atlantide. — Les rapports avec le monde des sens chez les peuples de l'Inde et de la Perse. — Les nomades et les sédentaires : le Touran et l'Iran. Aoura-Mazdao et Zoroastre. La lutte entre le nord et le sud, le Touran et l'Iran, Ormuzd et Ahrimane.*

Voici que pour la troisième fois en Suisse, nous avons l'occasion de parler de l'événement capital de l'histoire de la terre et de l'humanité. La première fois, c'était à Bâle, où nous avons pris comme sujet de notre étude l'Évangile de saint Jean {4} ; la seconde fois, nous avons pris comme base l'Évangile de saint Luc {5}. Aujourd'hui enfin, nous allons nous laisser guider dans notre travail par l'Évangile de saint Matthieu.

Ce n'est pas sans raison, je l'ai souvent fait remarquer, que l'histoire de l'événement du Christ nous a été conservée dans quatre documents qui paraissent en un sens s'écarter beaucoup les uns des autres. Ce fait qui, pour la mentalité matérialiste actuelle, est l'occasion de critiques négatives et destructrices, est justement pour l'anthroposophie de la plus haute importance. Nul ne devrait en effet prétendre juger un être ou un fait s'il ne l'a étudié que d'un seul point de vue. À ce sujet, je me suis souvent servi de la comparaison suivante : lorsqu'on photographie un arbre d'un seul côté, personne ne peut prétendre que cette photographie soit une reproduction exacte de l'aspect extérieur de cet arbre ; par contre, si l'on photographiait l'arbre de quatre côtés différents, on aurait quatre images différentes, qui pourraient se ressembler bien peu, mais dont l'ensemble donnerait une vue complète de l'arbre. Si la chose est évidente lorsqu'il s'agit d'un objet quelconque, comment se figurer qu'un événement se rapportant à tout le devenir, à ce qui est essentiel dans l'existence, soit possible à comprendre tant qu'on ne le décrit que d'un seul point de vue ?

Ce ne sont donc pas des contradictions qui ressortent des récits qu'on trouve dans les quatre Évangiles. Chacun de leurs auteurs savait parfaitement qu'il n'était capable de décrire cet événement prodigieux que sous l'une de ses faces et qu'il incombe à l'humanité de combiner ces différentes descriptions afin de s'en faire peu à peu une image complète. Soyons donc patients et efforçons-nous d'aborder l'étude du plus grand fait de l'évolution terrestre en nous appuyant sur les quatre récits qui sont connus sous le nom de Nouveau Testament, pour en tirer ce qu'il nous est possible de savoir à ce sujet.

D'autres conférences vous ont donné une idée de la façon dont peuvent être

présentés les différents points de vue des quatre Évangiles. Mais avant de parler, ne serait-ce que des caractères extérieurs de ces quatre points de départ, je tiens à vous faire remarquer que je ne vais pas m'y prendre comme on le fait d'habitude lorsqu'on étudie les Évangiles. On commence le plus souvent par en donner les sources historiques ; il vaut mieux que nous remettions à la fin de ce cycle ce qu'il y aurait à dire sur la façon dont s'est constitué l'Évangile de saint Matthieu.

Car il est évident — et l'exemple d'autres sciences le confirme — qu'on ne peut comprendre l'histoire de quelque chose que lorsqu'on sait ce qu'elle est. Comment tirer profit d'une histoire de l'arithmétique, par exemple, sans rien savoir de l'arithmétique ? Et en effet, on place toujours cet exposé historique à la fin d'une étude ; procéder autrement, c'est aller à l'encontre des exigences normales de la connaissance humaine. Nous allons donc respecter ces exigences et nous efforcer de sonder le contenu de l'Évangile de saint Matthieu avant de pénétrer un peu dans l'histoire de sa genèse.

Dès qu'on laisse agir sur soi les Évangiles, même superficiellement, on peut ressentir une certaine différence dans la façon dont ils s'expriment, dont ils exposent les faits. Si en particulier, vous vous êtes pénétrés de ce qui a été dit dans les conférences sur les Évangiles de saint Jean et de saint Luc, vous devez avoir ce sentiment d'une façon encore plus nette. Lorsqu'on entreprend l'étude de l'Évangile de saint Jean, lorsqu'on s'efforce d'approfondir les prodigieux enseignements qu'il contient, on est saisi par la grandeur spirituelle qui s'en dégage. Car cet Évangile de saint Jean nous dévoile les sommets les plus sublimes auxquels la sagesse, la connaissance puisse accéder. Devant l'âme se dressent les hauteurs suprêmes de la Vie universelle et on se dit : « Si infime que tu sois en tant qu'homme, l'Évangile de saint Jean te laisse pressentir un monde grandiose auquel tu n'es pas étranger, et te donne le sentiment de l'infini. » C'est surtout la grandeur spirituelle des êtres cosmiques apparentés à l'homme qui pénètre en notre âme, lorsque nous parlons de l'Évangile de saint Jean.

Rappelons le sentiment que nous avons en étudiant l'Évangile de saint Luc. N'était-il pas tout différent ? Lorsque nous ouvrons notre âme au message de saint Jean, un pressentiment de ce qu'est la grandeur spirituelle s'empare de nous comme un souffle magique ; de l'Évangile de saint Luc, par contre, se dégage un sentiment d'intimité, une vie intérieure, toute l'intensité que les forces d'amour, les forces de sacrifice peuvent apporter dans le monde lorsque nous nous unissons à elles.

Si l'Évangile de saint Jean nous décrit l'entité du Christ Jésus dans sa grandeur spirituelle, l'Évangile de saint Luc nous en dévoile l'incommensurable capacité de sacrifice et nous fait pressentir tout ce que l'évolution du monde et des hommes doit à ce sacrifice d'amour qui anime et parcourt l'univers comme une force parmi tant d'autres. C'est donc la vie du sentiment qui vibre et palpète en nous lorsque nous sommes sous l'impression de l'Évangile de saint Luc, alors que dans celui de saint Jean, c'est la force de la connaissance, venant nous révéler les causes



dernières et les buts suprêmes auxquels elle conduit. L'Évangile de saint Jean s'adresse surtout à notre pensée, celui de saint Luc parle plutôt à notre cœur. On peut s'en convaincre en étudiant séparément chaque Évangile, et c'est avec intention que nous avons mis en valeur, dans nos exposés sur ces documents, le trait fondamental propre à chacun d'eux. Celui qui n'aurait perçu que les paroles n'aurait pas tout entendu : dans chacun des cycles, la manière de parler, le ton, changeaient entièrement avec le sujet.

Et pour l'Évangile de saint Matthieu, tout va devoir être différent à nouveau. Dans saint Luc, nous avons vu la somme de tout ce que nous appelons l'amour de l'humanité venir, à un moment donné de l'évolution humaine, imprégner l'être qui vécut au commencement de l'ère chrétienne sous le nom du Christ Jésus. Lorsqu'on laisse agir sur soi, même superficiellement, l'Évangile de saint Matthieu, on s'aperçoit qu'il présente des aspects plus nombreux, plus variés que les deux autres, et même que les trois autres Évangiles. Car lorsque nous étudierons l'Évangile de saint Marc, nous verrons en effet que la description qu'il nous donne est, elle aussi, conçue sous un seul angle.

Si saint Jean nous révèle la grandeur spirituelle du Christ Jésus, si saint Luc nous en montre la puissance d'amour, c'est surtout la force créatrice qui ressort des descriptions de saint Marc, cette puissance créatrice dont la splendeur illumine les espaces universels. Mais il y a chez saint Marc quelque chose d'accablant dans cette force, tant elle est intense. Pour peu que nous comprenions vraiment cet Évangile, c'est comme si le souffle frémissant des puissances cosmiques venait de toute part vers nous.

L'Évangile de saint Luc pénètre donc notre âme d'une chaleur intime et profonde ; celui de saint Jean l'ouvre à une grande espérance ; enfin, à la lecture de saint Marc, il semble qu'un saisissement nous prenne et que notre âme défaille devant la puissance et la splendeur des forces de l'univers.

Il en est tout autrement de l'Évangile de saint Matthieu ; en lui se trouvent réunis ces trois éléments : la sagesse qui ouvre à notre espoir des perspectives infinies, la chaleur du sentiment, l'amour, enfin la grandeur, la majesté de l'univers. Mais ils sont comme adoucis, atténués, si bien qu'ils nous paraissent bien plus proches de notre nature humaine que dans les trois autres Évangiles. Devant la sagesse, l'immensité de l'amour et la splendeur émanant de ces derniers, nous sommes comme effondrés. Tout cela se retrouve aussi dans saint Matthieu mais de telle façon qu'il nous laisse la maîtrise de nous-mêmes. Tout nous semble plus proche et nous ne sommes pas au-dessous mais en quelque sorte au niveau des forces dont il est question. Nulle part l'Évangile de saint Matthieu ne nous écrase quoiqu'il parle de choses qui, dans les trois autres Évangiles, peuvent nous faire cet effet.

C'est pourquoi cet Évangile de saint Matthieu est de tous le plus humain. Ce qu'il décrit dans le Christ, c'est surtout l'homme, si bien qu'à le lire nous sentons que ce Christ-Jésus de saint Matthieu est très humain, très proche de nous par



tout ce qu'il est, par tous ses actes. En un sens, cet Évangile est un peu le commentaire des trois autres. Ce qui dans ceux-ci semble parfois trop grand pour que nous puissions l'embrasser du regard, se révèle atténué dans l'Évangile de saint Matthieu. C'est là une notion précieuse qui nous aidera à mieux comprendre les trois autres Évangiles, ainsi que l'étude de certains détails va nous le montrer.

Ne nous occupons pour l'instant que de la forme, de la composition. Pour décrire comment le trésor suprême d'amour et de sacrifice, jaillissant de cet être que nous appelons le Christ-Jésus, s'est déversé dans l'humanité et dans l'univers, on s'est servi d'un courant spirituel dont l'origine remonte aux âges les plus lointains de la terre ; et saint Luc le décrit en remontant jusqu'à l'apparition de l'homme. Pour montrer où la connaissance et la sagesse humaines prennent leur point de départ sur la voie du but qu'elles peuvent atteindre, l'Évangile de saint Jean s'appuie dès son début sur le Logos créateur lui-même. L'essence spirituelle la plus haute à laquelle nous puissions parvenir par la connaissance se révèle dès le commencement de l'Évangile de saint Jean.

Il en est tout autrement dans l'Évangile de saint Matthieu. Celui-ci commence en nous décrivant l'hérédité de l'homme, de Jésus de Nazareth, à partir d'un moment donné de l'histoire. Il nous montre la nature de cette hérédité au sein d'un certain peuple, comment toutes les facultés que nous trouvons réunies en Jésus de Nazareth se sont lentement amassées depuis Abraham, et comment, à travers trois fois quatorze générations, s'est transmis par le sang le meilleur des aptitudes d'un peuple afin qu'elles puissent se présenter sous leur forme parfaite dans une seule individualité. L'Évangile de saint Jean nous conduit vers l'infini du Logos ; celui de saint Luc remonte vers les lointains incommensurables de l'évolution humaine ; celui de saint Matthieu nous montre un homme, Jésus de Nazareth, qui a hérité d'un peuple certaines facultés que trois fois quatorze générations lui ont transmises depuis son ancêtre Abraham.

Celui qui veut vraiment comprendre l'Évangile de saint Marc doit connaître certaines forces cosmiques qui animent l'ensemble de notre univers. Car en nous décrivant le Christ Jésus, cet Évangile nous montre comment s'est concentrée dans l'activité d'un être humain l'essence du Cosmos, la quintessence des forces qui agissent dans les espaces infinis de l'univers. Il nous montre que les actes du Christ sont pour ainsi dire le fruit concentré d'activités cosmiques. Saint Marc veut décrire comment s'est concentrée en l'Homme-Dieu, en le Christ Jésus, l'immense activité des forces solaires. Il expose comment les astres agissent à travers l'énergie humaine.

Saint Matthieu se rattache aussi, dans une certaine mesure, aux activités astrales. C'est pourquoi, en décrivant la naissance de Jésus de Nazareth, en nous montrant l'étoile qui guidait les trois Mages vers la crèche, il nous amène tout de suite, à propos du grand événement universel, à voir que les faits cosmiques sont en liaison avec l'évolution humaine. Cependant, il ne parle pas d'une action cosmique, comme le fait l'Évangile de saint Marc ; il n'exige pas de nous que nous

élevions notre regard jusqu'à cette action cosmique. Il nous montre trois hommes, trois Mages et les effets qu'exercent les forces cosmiques sur ces trois hommes dont nous pouvons imaginer les sentiments. C'est donc l'homme qu'on nous montre, et qui doit nous élever vers le Cosmos. C'est le reflet du Cosmos dans le cœur humain qu'on nous fait voir sans pourtant que notre regard soit entraîné vers d'insondables étendues.

Je vous prie une fois de plus de considérer ces remarques comme concernant uniquement la forme. Car le caractère fondamental des Évangiles, c'est qu'ils décrivent le même événement de points de vue différents et que la façon dont ils le décrivent correspond exactement à ce que chacun d'eux veut nous dire de l'événement capital de l'évolution humaine et terrestre.

Ce qui est justement très significatif au début de l'Évangile de saint Matthieu, c'est qu'on y attire notre attention sur la proche parenté de Jésus de Nazareth. On semble vouloir répondre à cette question : comment était la personne physique de ce Jésus de Nazareth ? Comment les facultés d'un peuple, depuis l'ancêtre Abraham, se sont-elles résumées dans cette unique personnalité, afin que puisse se manifester en lui l'être que nous appelons le Christ ?

La réponse nous est donnée : pour que l'entité du Christ puisse s'incarner dans un corps physique, il fallait que ce corps soit doué des facultés que seul pouvait posséder un descendant d'Abraham en qui elles se résumeraient toutes ; et cet homme fut Jésus de Nazareth. Il fallait donc montrer que le sang de Jésus de Nazareth remontait bien, à travers les générations, jusqu'à Abraham, l'ancêtre du peuple hébreu. En la personne physique de Jésus de Nazareth vient se condenser l'essence du peuple juif, ce qu'il signifie dans l'histoire du monde et de l'humanité. Que faut-il donc connaître tout d'abord lorsqu'on veut comprendre l'intention qui amena l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu à écrire cette introduction ? Il faut connaître la nature du peuple hébreu. Il faut pouvoir répondre à la question suivante : étant donné son caractère particulier, qu'est-ce que le peuple hébreu a pu apporter à l'humanité ?

Notre histoire officielle, les descriptions historiques inspirées par le matérialisme ne tiennent guère compte de ces choses ; elles ne s'occupent que des événements extérieurs et, à ce compte, un peuple en vaut un autre, parce qu'il est décrit d'une façon toute abstraite. Le fait essentiel et qu'il importe absolument de connaître si l'on veut comprendre l'évolution humaine, passe alors tout à fait à l'arrière-plan ; ce qu'on ne voit plus, c'est que dans l'évolution, aucun peuple n'a la même tâche qu'un autre, chacun ayant sa mission et ses devoirs particuliers. Chaque peuple doit apporter sa part au trésor commun dont la terre doit être enrichie par l'évolution humaine, et cette part est toujours différente, toujours originale. Chaque peuple a une mission précise et il est ainsi fait, jusque dans les détails de sa constitution physique, qu'il peut réellement apporter à l'ensemble de l'humanité la contribution qui est la sienne.

En d'autres termes, les hommes qui appartiennent à un même peuple

possèdent un corps physique, un corps éthérique et un corps astral organisés de telle façon qu'ils sont éminemment propres à servir d'instruments pour la mission que ce peuple doit remplir. Quelle fut donc la mission du peuple hébreu et comment les facultés qui devaient en assurer l'accomplissement se sont-elles formées en Jésus de Nazareth ?

Si l'on veut comprendre la mission du peuple hébreu, il faut pénétrer un peu plus avant dans la connaissance de l'évolution humaine et étudier d'un peu plus près certains faits dont vous trouverez l'esquisse dans d'autres cycles de conférences. Revenons en traits rapides à l'histoire de l'humanité depuis le grand cataclysme que nous appelons la catastrophe atlantéenne.

Cette catastrophe amena la transformation des conditions terrestres ; les hommes qui habitaient l'ancien continent atlantéen émigrèrent alors d'Ouest en Est. Ils se divisèrent en deux courants principaux : le premier prit par le nord, le second par le sud. Un flot de population atlantéenne passa ainsi d'Europe en Asie. Dans les régions qui entourent la mer Caspienne, on peut se rendre compte de la façon dont le courant nordique s'est peu à peu répandu. L'autre courant traversa l'Afrique actuelle. Il se forma en Asie une espèce de confluent où, tels deux fleuves qui se rencontrent, ces courants se réunirent en produisant un tourbillon {6}.

Ce qui nous importe surtout, c'est de comprendre la manière de voir, la forme d'âme de ces peuples, ou du moins de leurs masses principales, ainsi jetées de l'ancienne Atlantide vers l'Orient. C'est un fait que dans la première époque post-atlantéenne, l'état d'âme était tout différent de ce qu'il devint par la suite et surtout de ce qu'il est aujourd'hui. Dans toutes ces peuplades régnait encore une sorte de perception clairvoyante du monde ambiant. Dans une certaine mesure, les hommes pouvaient encore voir l'esprit et ils avaient même une vision de la nature physique beaucoup moins matérielle que nous.

Pourtant, et c'est là un fait important, cette clairvoyance des populations post-atlantéennes était déjà différente de celle des Atlantes à l'époque où leur civilisation atteignait son apogée. À ce moment en effet, les facultés de clairvoyance étaient encore très puissantes ; les hommes avaient une vision du monde spirituel si parfaite, si pure, que les manifestations de ce monde provoquaient en eux des impulsions vers le bien. On pourrait même dire qu'à l'apogée de la civilisation atlantéenne, plus on était doué de clairvoyance, plus on recevait d'impulsions vers le bien.

Mais les changements qui se produisirent sur la terre furent tels que, dès le dernier tiers de l'époque atlantéenne et surtout pendant l'époque post-atlantéenne, les bons côtés de l'ancienne clairvoyance allèrent en se perdant de plus en plus. Seuls les conservaient encore ceux qui, dans les lieux d'initiation, avaient passé par un certain entraînement. Par contre, ce qui subsistait encore normalement de la clairvoyance atlantéenne prit un tel caractère de décadence qu'on en arriva à ne plus voir que les forces mauvaises de l'existence, les forces tentatrices et séductrices. Le regard clairvoyant de l'homme n'était plus assez fort

pour percevoir les puissances du bien. Mais il voyait encore le mal — ce qui pouvait le tenter, le séduire. À l'époque post-atlantéenne se répandit dans certaines contrées une forme très douteuse de clairvoyance qui était déjà en elle-même une espèce de tentation.

Ce déclin de l'antique clairvoyance fut accompagné d'un épanouissement, d'un développement progressif de la perception sensible que nous considérons comme normale pour l'humanité actuelle. Les objets que les hommes des premiers âges post-atlantéens voyaient de leurs yeux, comme nous le faisons encore aujourd'hui, n'étaient pas pour eux des causes de séduction car les forces tentatrices n'existaient pas encore dans l'âme. Ce n'est pas par l'apparence, qui fait si souvent de l'homme d'aujourd'hui un jouisseur, que l'homme post-atlantéen pouvait être tenté, si séduisante fût-elle.

Par contre, il se sentait aiguillonné lorsqu'il développait le peu de faculté clairvoyante dont il avait hérité ; c'est que, s'il voyait à peine le bon côté du monde spirituel, les forces lucifériennes et ahrimaniennes agissaient puissamment sur lui, si bien qu'il percevait des êtres qui pouvaient le séduire et l'abuser. Par ses facultés héréditaires de clairvoyance, il avait la vision des forces lucifériennes et ahrimaniennes. Il importait donc que les guides de l'évolution humaine qui tenaient leur sagesse des mystères prissent certaines mesures afin que, malgré cet état de choses, les hommes fussent menés peu à peu vers le bien, vers la clarté.

Or, les peuples qui, après la catastrophe atlantéenne, s'étaient dirigés vers l'Orient, se trouvaient à des degrés d'évolution très différents. Plus on allait vers l'Orient, plus le niveau moral et spirituel était élevé. La perception extérieure qui révélait comme un monde nouveau devenait de plus en plus nette, si bien que la splendeur, la puissance du monde sensible avaient de plus en plus d'effet sur les hommes. Plus on avançait vers l'Est, plus c'était le cas. Des dispositions de ce genre dominaient en particulier chez tous ceux qui s'étaient établis dans les contrées du nord de l'Inde actuelle jusqu'à la mer Caspienne, jusqu'à l'Amou-Daria et au Syr-Daria. Dans ces contrées de l'Asie centrale s'étaient fixées certaines peuplades, véritables réservoirs d'où sortaient de nombreux courants d'émigration qui se répandaient dans toutes les directions ; et parmi eux figure le peuple dont nous avons souvent exposé la conception spiritualiste du monde, l'ancien peuple hindou.

Peu de temps après la catastrophe atlantéenne, et même avant qu'elle ne fût consommée, s'était développé chez ces peuplades du centre de l'Asie un sens très fort de la réalité extérieure. Pourtant, chez les hommes qui étaient incarnés dans ces régions, subsistait encore un souvenir très vivace — une espèce de mémoire — de ce qu'ils avaient vécu dans le monde atlantéen. C'était surtout le cas pour la masse d'hommes qui émigra ensuite en Inde. Bien que fort sensible à la splendeur des choses extérieures, bien que très avancée dans l'observation du monde des sens, cette population avait conservé, plus que d'autres, le souvenir des visions spirituelles de l'époque atlantéenne. C'est pourquoi se développa chez elle le

violent désir de rejoindre ce monde spirituel dont elle se souvenait et qu'il lui était encore facile d'atteindre. Elle avait, par contre, le sentiment que ce qu'offraient les sens n'était que Maya, illusion.

Chez ce peuple naquit alors l'impulsion à ne pas tant regarder le monde sensible, mais à tout faire pour que l'âme s'élève, par un entraînement voulu (le Yoga) vers ce que l'homme du temps de l'Atlantide recevait par un contact direct avec le monde spirituel. Cette tendance à sous-estimer le monde extérieur, à le considérer comme une Maya et à ne développer que les impulsions tendant vers le spirituel, était moins forte chez les peuples qui étaient restés au nord de l'Inde. Mais ceux-ci se sont alors trouvés dans une situation des plus tragiques.

Il était dans la nature du peuple hindou de pouvoir pratiquer assez facilement un entraînement tel que le Yoga, grâce à quoi il pouvait à nouveau s'élever dans les régions où il avait vécu aux temps atlantiens. Il lui était aisé de vaincre ce qu'il considérait comme une illusion. Il en triomphait par la connaissance de l'esprit, cette connaissance qui était son bien suprême. Il se disait : « Le monde sensible est une illusion, une Maya. Mais en développant son âme, en se donnant de la peine, on peut parvenir jusqu'au monde qui existe au-delà du domaine des sens. » C'est donc par un effort intérieur que l'habitant de l'Inde antique s'élevait au-dessus de ce qu'il considérait comme une Maya, une illusion qu'il fallait vaincre.

Il en était tout autrement pour les peuples du Nord qui, dans l'histoire, sont connus sous le nom d'Aryens : les Perses, les Mèdes, les Bactriens, etc... Chez eux, le sens de la réalité extérieure, l'intelligence des choses physiques étaient aussi très développés — alors que le désir de retrouver par une sorte de Yoga ce que l'Atlantién possédait tout naturellement ne l'était pas. Le souvenir du passé n'était plus assez vif chez ces peuples du Nord pour faire naître en eux le désir de vaincre par la connaissance l'illusion des sens. L'état d'âme de l'Hindou leur était inconnu.

Que ce soient les Iraniens, les Perses ou les Mèdes, tous avaient l'âme ainsi faite qu'ils ressentaient à peu près ceci : « Nous autres hommes, nous avons jadis appartenu au monde spirituel, nous avons contemplé les domaines de l'esprit et de l'âme ; si, à présent, nous sommes transportés dans un monde physique que nous voyons de nos yeux, que nous comprenons grâce à une intelligence liée à notre cerveau, la raison n'en est pas uniquement en nous-mêmes. Et ce qu'il s'agit de vaincre ne peut pas l'être uniquement par la vie intérieure ; cela ne servirait pas à grand-chose. »

Un Iranien, par exemple, aurait dit : « Ce n'est pas seulement l'homme qui s'est transformé ; la nature elle-même et tout ce qui est sur la terre a dû se transformer lorsque l'homme y est descendu ; aussi ne suffit-il pas de se détourner du monde sensible en disant simplement que tout est illusion et qu'il faut s'élever vers le monde spirituel. Car nous arriverions bien ainsi à nous transformer nous-mêmes, mais non pas le monde qui nous entoure. » L'Iranien n'aurait donc pas dit : « Partout s'étend la Maya ; je vais m'élever au-dessus d'elle pour atteindre en moi le monde spirituel. » Non. Il aurait dit : « L'homme fait partie de l'univers qui

l'entoure, il n'en est qu'un chaînon. Si donc ce qui est divin en lui et qui vient des mondes spirituels doit être transformé, il faut aussi que soit transformé tout ce qui l'entoure. »

Cette mentalité poussait à intervenir d'une façon active dans la transformation, dans l'organisation du monde extérieur. Alors qu'on disait aux Indes : la nature est déchue ; tout ce qu'elle offre à nos regards n'est plus que Maya, on disait dans les contrées septentrionales : certes, la nature est déchue ; mais c'est à nous de la transmuier pour la spiritualiser de nouveau. De tendance méditative, porté à connaître par la contemplation, le peuple hindou rejetait le monde extérieur en traitant de Maya toute perception par les sens. De caractère actif, énergique, les Iraniens et les autres peuples au nord de l'Inde se disaient, eux : « Tout ce qui nous entoure est né du divin, mais l'homme est appelé à le ramener au divin. » Cette tendance profonde du peuple iranien fut développée à l'extrême et avec la plus grande énergie par les guides spirituels issus des Mystères.

On ne peut vraiment comprendre ce qui se passait à l'est et au sud de la mer Caspienne qu'en le comparant avec l'état de choses qui régnait plus au nord, c'est-à-dire dans les pays qui touchaient à la Sibérie, à la Russie et même à l'Europe actuelles. Là se trouvaient des hommes qui avaient conservé et développé l'ancienne clairvoyance et chez lesquels l'antique mode de perception spirituelle et la nouvelle perception sensible, accompagnée de pensée rationnelle, se faisaient équilibre. Chez eux se maintenait encore dans de vastes cercles la possibilité de voir le monde spirituel. Mais lorsqu'on étudie la nature de cette vision du monde spirituel (qui d'ailleurs avait déjà dégénéré et qui, pour les peuples en question, correspondait à ce que nous appellerions aujourd'hui une clairvoyance astrale inférieure), on en déduit une certaine conséquence pour l'ensemble de l'évolution humaine.

L'homme qui est doué d'une clairvoyance de ce genre présente certaines dispositions qui existaient en effet chez les masses où régnait cette clairvoyance inférieure : par exemple, la tendance à exiger de la nature tout ce qu'il faut pour vivre, mais en faisant le moins d'efforts possible pour le lui arracher. Un homme ainsi doué savait — aussi sûrement que l'homme d'aujourd'hui sait qu'il y a des plantes et des animaux — qu'il existe des êtres spirituels, divins, qui animent toute chose ; car il voyait ces êtres. Il savait aussi que ces entités spirituelles sont plus puissantes que les êtres physiques derrière lesquels elles se dissimulent ; mais il les connaissait si bien qu'il exigeait d'elles qu'elles pourvoient — sans effort de sa part — à l'existence qu'il leur doit. Nous pourrions citer plusieurs exemples de la façon dont se manifestait cette disposition chez un homme doué de la vision astrale. Nous nous contenterons d'un seul.

À l'époque qu'il importe pour nous de considérer maintenant, toutes ces peuplades, douées d'une clairvoyance sur le point de tomber en décadence, étaient nomades ; incapables d'être sédentaires, de choisir une résidence fixe, sans préférence pour un endroit ou pour un autre, elles allaient et venaient ; menant la

vie des bergers, elles ne songeaient pas à tirer parti des dons de la terre et étaient toujours prêtes à saccager ce qui était autour d'elles lorsqu'elles en avaient besoin. Quant à faire quoi que ce soit pour élever le niveau de la civilisation, pour transformer la terre par le travail, elles n'y étaient guère disposées. Ainsi s'établit un profond contraste, une des données les plus importantes de l'histoire post-atlantéenne : l'opposition entre ces peuples plus nordiques et les peuples iraniens.

Ces derniers étaient animés du désir ardent de participer à ce qui se passait autour d'eux, mais aussi de se fixer, d'acquérir par leur travail des biens terrestres, c'est-à-dire de transformer la nature à l'aide des forces de l'esprit humain. C'était dans cette région la plus haute ambition des hommes. Et dans le voisinage immédiat, au nord, se trouvait le peuple qui, encore clairvoyant, était comme « à tu et à toi » avec les entités spirituelles, mais ne travaillait pas volontiers, ne se fixait nulle part et ne songeait nullement à faire avancer la civilisation dans le monde physique.

C'est peut-être là le plus grand contraste qui se soit manifesté extérieurement dans l'histoire des temps post-atlantéens, contraste qui était simplement une conséquence des diverses façons dont les âmes avaient évolué. Il est d'ailleurs bien connu des historiens, mais ceux-ci ne font que le mentionner, sans en discerner la cause. Et cette cause, la voici.

Au nord et jusqu'en Sibérie, s'étendait le Touran ; les habitants de ce pays, puissamment doués d'une clairvoyance astrale inférieure, n'avaient ni l'envie, ni l'idée de fonder une civilisation parce qu'ils étaient de nature plutôt passive ; ils avaient souvent pour prêtres des magiciens d'espèce inférieure et pour ce qui est de l'esprit, ils s'adonnaient à une basse sorcellerie, voire même à la magie noire. Au sud de ce pays, se trouvait l'Iran, la contrée où, de bonne heure, était né le désir de transformer par la force de l'esprit humain, et avec des moyens souvent primitifs, ce qui s'offre à l'homme dans le monde des sens afin que puisse s'y épanouir une civilisation. Telle était l'opposition entre l'Iran et le Touran.

Un beau mythe, une belle légende, nous révèle comment les plus évolués parmi les hommes du nord émigrèrent vers le sud jusque dans le pays que nous appelons l'Iran. Elle nous raconte l'histoire du roi Dschemschid qui conduisit son peuple jusqu'en Iran, et reçut du dieu que les hommes peu à peu connaîtront, et qu'il appelait Aoura-Mazdao, un poignard d'or avec lequel il devait accomplir sa mission sur la terre. Il faut bien voir que ce poignard d'or du roi Dschemschid, qui sépara son peuple de la masse paresseuse des Touraniens, représente l'aspiration vers la connaissance unie aux forces physiques humaines, la sagesse qui ranime certaines facultés tombées en décadence en leur inoculant l'énergie spirituelle que l'homme peut acquérir sur le plan physique. Ce poignard d'or, c'est la charrue qui a retourné la terre, qui en a fait un champ, qui a provoqué l'apparition des toutes premières, des plus primitives inventions humaines ; il a agi et continue encore à agir jusque dans les conquêtes d'une civilisation dont les hommes sont si fiers aujourd'hui.

Ce qui importe ici, c'est que le roi Dschemschid qui vint du Touran dans la région iranienne, a reçu d'Aoura-Mazdao ce poignard d'or qui a donné à l'humanité le pouvoir de travailler dans le monde des sens. Car Aoura-Mazdao fut aussi le grand inspirateur de ce guide spirituel des peuples iraniens qu'on connaît sous le nom de Zarathoustra, Zoroastre ou Zerdoutsch. C'est Zoroastre qui, à une époque infiniment lointaine, peu après la catastrophe atlantéenne, a enrichi des trésors qu'il avait puisés aux Mystères sacrés le peuple dont la tendance était d'imprimer au monde extérieur la marque de l'esprit humain. Pour cela, il dut ouvrir à ces hommes qui ne possédaient plus l'ancienne faculté de clairvoyance, de nouveaux espoirs, de nouvelles perspectives spirituelles.

Il leur découvrit la voie dont nous avons souvent parlé et qui devait les amener à concevoir que le soleil physique, la lumière extérieure sont le corps d'un être spirituel sublime que — par opposition à la petite aura humaine — Zoroastre appelle la Grande Aura, Aoura-Mazdao. Il voulait dire par là que cet être, bien qu'encore très éloigné de la terre, y descendrait un jour pour unir sa substance à la substance terrestre, participer à l'évolution humaine et continuer à agir sur son développement futur. Ainsi fut révélée par Zoroastre à ces hommes l'existence de Celui qui, dans l'histoire, devait venir plus tard sous le nom du Christ.

Zoroastre avait ainsi accompli une grande et noble tâche. Il avait rouvert à la nouvelle humanité des temps post-atlantéens, privée des dieux, la voie du monde spirituel ; il lui donnait l'espoir de parvenir à l'esprit avec des forces qui étaient descendues jusque sur le plan physique. Par la méthode du Yoga, l'ancien habitant de l'Inde retrouvait jusqu'à un certain point le monde spirituel d'autrefois. Mais c'est une toute nouvelle voie qui devait s'ouvrir par l'enseignement qu'apportait Zoroastre.

Or Zoroastre avait un puissant protecteur. Précisons ici que le Zoroastre dont nous parlons vivait, selon les Grecs, 5000 ans avant la guerre de Troie et qu'il n'a par conséquent rien de commun avec celui que l'histoire officielle connaît sous ce nom, ni avec le personnage qui vivait au temps de Darius. Notre Zoroastre avait donc un protecteur qu'on désignait du nom, plus tard assez répandu, de Goushtasp. Si Zoroastre fut un prêtre puissant qui montrait aux hommes le grand esprit solaire Aoura-Mazdao, l'entité qui devait les guider sur le chemin qui va du monde physique au monde spirituel, Goushtasp fut un grand roi, prêt à tout faire pour répandre dans le monde les inspirations grandioses de Zoroastre. Aussi était-il inévitable que les inspirations, les intentions qui se réalisaient dans l'ancien Iran, grâce à Zoroastre et à Goushtasp, se heurtassent aux usages des pays limitrophes. Un choc se produisit en effet, dont sortit une des guerres les plus formidables qu'il y ait jamais eues ; l'histoire n'en parle guère car elle se perd dans la nuit des temps.

Cette guerre entre l'Iran et le Touran, qui dura non pas des décennies mais des siècles, fit naître un certain état d'âme qui subsista longtemps en Asie centrale et que l'on pourrait exprimer ainsi : l'Iranien, l'homme du temps de Zoroastre se



disait : « Partout où nous portons le regard, le monde pourtant enfanté par les dieux nous révèle sa déchéance. Nous devons supposer que tout ce qui nous entoure, les animaux, les plantes, les minéraux, était autrefois d'une nature plus élevée ; tout cela est maintenant tombé en décadence ; mais l'homme a l'espoir de le ramener vers les hauteurs. »

Prenons un animal, par exemple. Pour traduire dans notre langage les sentiments qui animaient l'Iranien et pour exprimer ce qu'un instructeur d'alors aurait dit à ses élèves, il faudrait parler ainsi : « Regardez tout ce qui vous entoure : tout ce qui était autrefois plus spirituel est déchu, tombé en décadence. Prenons par exemple le loup. Cet animal dont vous voyez la forme sensible est dégénéré, déchu. Autrefois, il ne manifestait pas de mauvais penchants. Quant à vous, si en vous germent des tendances bonnes, si à ces qualités vous joignez des forces spirituelles, vous pourrez apprivoiser cet animal, lui infuser vos bonnes qualités. De ce loup cruel, vous pourrez faire un chien docile qui deviendra votre serviteur. Le loup et le chien symbolisent en quelque sorte deux courants différents dans le monde. »

Les hommes qui se servaient de leurs forces spirituelles pour transformer le monde environnant devinrent capables de dompter les animaux, de les éduquer ; les autres, ceux qui n'appliquaient pas leurs facultés de cette façon, laissaient les animaux dans l'état où ils étaient, si bien que ceux-ci durent déchoir de plus en plus. Ce sont là deux attitudes bien différentes. La première pourrait s'exprimer ainsi : « Si je laisse la nature telle qu'elle est, elle tombera de plus en plus bas et finira par devenir complètement sauvage. Mais il m'est possible d'élever mon regard spirituel vers une Puissance favorable dont je suis le disciple et qui m'aidera à relever cette nature déchuée pour la ramener vers les hauteurs de l'esprit. Cette Puissance me donne l'espoir que l'évolution poursuivra sa marche en avant ! »

Pour l'Iranien, cette Puissance s'identifiait avec Aoura-Mazdao et il se disait : « Tout ce que l'homme peut faire pour élever, pour ennoblir les forces de la nature, il l'accomplira s'il s'unit à Aoura-Mazdao, à la force d'Ormuzd. Ormuzd représente un courant ascendant. Mais si l'homme laisse la nature telle qu'elle est, il est évident que tout tombera dans la sauvagerie. C'est là l'œuvre d'Ahrimane ! »

C'est alors que se développa dans les pays iraniens un état d'âme qui peut se traduire ainsi : « Au nord de notre pays, vivent des hommes qui sont au service d'Ahrimane. Ce sont les hommes d'Ahrimane qui errent à travers le monde, prenant de la nature tout ce qu'elle leur offre sans rien faire pour la spiritualiser. Quant à nous, nous voulons nous allier à Ormuzd, à Aoura-Mazdao ! »

On sentait donc à cette époque une dualité entre l'Iran et le Touran. Et les sentiments qu'éprouvaient les Iraniens, les disciples de Zoroastre commencèrent à s'en inspirer dans leurs lois. Ils cherchèrent à organiser la vie de telle façon qu'en elle se reflétât le désir qui les animait de remonter vers les régions spirituelles. Telle fut la conséquence extérieure de l'enseignement de Zoroastre.

Quant à cette guerre dont l'histoire occulte parle si longuement et avec tant de précisions, cette guerre entre Ardschasb et Goushtasp, entre le roi du Touran et le protecteur de Zoroastre, nous devons la concevoir comme une opposition entre le Nord et le Sud, comme une conséquence des tendances qui régnaient dans l'Iran et le Touran. Lorsqu'on a compris cela, on s'aperçoit que Zoroastre a été à l'origine de tout un courant spirituel qui s'est répandu dans l'humanité.

Il était nécessaire de décrire le milieu, l'ambiance dans laquelle vécut Zoroastre. Car nous savons que cette individualité se réincarna dans un corps parcouru par les forces du sang qui, de génération en génération, s'étaient transmises depuis Abraham, dans un corps qui fut celui du Jésus de Nazareth dont parle l'Évangile de saint Matthieu. Il fallait donc que nous en recherchions la trace là où elle apparut pour la première fois à l'époque post-atlantéenne.

Et maintenant une question se pose : pourquoi était-ce justement le sang d'Abraham qui devait offrir à Zoroastre le corps le plus propre à le recevoir dans une prochaine incarnation ? Car une des incarnations postérieures de Zoroastre, c'est bien Jésus de Nazareth. Pour pouvoir poser cette question, il a d'abord fallu que nous parlions de l'être qui devait se manifester un jour à travers ce sang, de l'individualité de Zoroastre qui s'est incarnée plus tard dans le peuple hébreu. Nous verrons demain pourquoi c'est justement ce sang, ce peuple, qui devait fournir à Zoroastre son futur corps physique.

## II

*La conception du monde chez Zoroastre. — Zérouane-Akaréné et le Temps. — L'opposition du bien et du mal, du passé et de l'avenir. — Ce que Zoroastre transmet à ses deux grands disciples. — Les mystères de l'espace donnés par Hermès aux Égyptiens et les mystères du temps donnés aux Hébreux par Moïse. — Contraste entre la sagesse d'Hermès et l'initiation mosaïque. — Le courant qui vient du soleil et celui qui remonte de la terre au soleil. — La sagesse de Moïse en contact avec les sphères de Mercure et de Vénus ; les étapes de son évolution. — Comment allait se préparer au sein du peuple hébreu le corps physique qui servirait à la nouvelle manifestation de Zoroastre.*

Il faut qu'au début de ce cycle nous revenions sur certaines questions qui ont déjà été traitées à propos de l'Évangile de saint Luc. Il y a en effet dans la vie du Christ Jésus des choses qu'on ne peut comprendre qu'en comparant entre eux les deux Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc.

Ce qu'il importe tout d'abord de savoir pour comprendre saint Matthieu, c'est que le corps physique de l'être dont il raconte la vie descend d'Abraham, et que dans le sang qui lui a été transmis par hérédité à travers trois fois quatorze générations, il porte en quelque sorte en lui la quintessence des Abrahamites, des Hébreux. Pour la science spirituelle, cet être est le même que celui que nous appelons Zoroastre.

Nous avons décrit hier, comme de l'extérieur, le milieu au sein duquel Zoroastre a vécu et agi. Rappelons quelques-unes des conceptions, des idées qui régnaient dans ce milieu. Dans la région où vivait autrefois Zoroastre se répandit une conception du monde de grande envergure. Il suffit de considérer quelques-uns des principes enseignés par Zoroastre pour se rendre compte qu'ils sont tirés de la profonde sagesse des premiers temps post-atlantéens.

Déjà l'histoire officielle nous apprend que l'enseignement de Zoroastre était basé sur deux principes : celui d'Ormuzd, être bon et lumineux, et celui d'Ahrimane, esprit du mal et des ténèbres. Mais l'étude même exotérique de ce système religieux nous indique déjà que ces deux êtres remontent à un principe commun : Zérouane-Akaréné. Quel est donc ce principe unique, source de toutes choses, d'où sont nées les deux forces qui se disputent le monde ? En général, on traduit le nom de Zérouane-Akaréné par ces mots : le temps incréé. En fin de compte, l'enseignement de Zoroastre nous ramène donc à un principe primordial, au temps qui s'écoule, paisible, à travers l'univers. Mais le sens même du terme nous indique qu'il ne faut pas chercher l'origine de ce temps qui s'écoule.

Il est très important de prendre conscience de cette idée qu'on puisse parler

d'une chose qui concerne les lois universelles sans être en droit de rechercher l'origine d'un principe primordial. Avec leur façon abstraite de penser, les hommes perdront difficilement l'habitude de vouloir rechercher indéfiniment la cause d'une cause, habitude qui les fait pourtant tourner dans un cercle vicieux. On devrait se rendre compte, par une méditation approfondie, que si l'on se maintient sur le terrain de la science spirituelle, il vient un moment où il faut cesser de chercher les causes, les origines des choses, sans quoi il ne s'agit plus que d'un jeu de l'esprit.

J'ai déjà traité ailleurs cette question de méthode. J'ai montré qu'on peut se demander, par exemple, lorsqu'on voit sur la route les traces d'une voiture, d'où proviennent ces traces. La réponse sera : des roues d'une voiture. On peut encore se demander où les roues se trouvaient placées sur la voiture, ou bien pourquoi elle a laissé des traces sur la route, à quoi la réponse sera : parce qu'elle a passé sur cette route. Mais pourquoi a-t-elle passé sur cette route ? Parce qu'elle devait transporter un voyageur. Pourquoi le voyageur avait-il besoin de cette voiture ? Dès lors, on abandonne complètement le problème initial et la pensée tourne à vide. Il en est de même pour les grands problèmes métaphysiques ; à un moment donné, il faut s'arrêter ; les questions n'ont plus de rapport avec les faits.

Pour ce qui est de l'enseignement de Zoroastre, il faut s'arrêter à la notion de temps, ce temps qui s'écoule d'un cours paisible. Or, ce temps, l'enseignement de Zoroastre le divise en deux principes, ou plutôt, il en fait surgir deux principes : un principe du bien, de la lumière, qui est celui d'Ormuzd, et un principe des ténèbres, qui est celui d'Ahrimane.

Cette conception de la Perse primitive repose sur une réalité profonde : tout ce qui est mal dans le monde, tout ce dont les ténèbres, l'obscurité sont le symbole physique, n'était pas à l'origine mal, vice et obscurité. J'ai déjà attiré votre attention sur les antiques conceptions des Perses, qui considéraient par exemple le loup comme un être sauvage, mauvais, tombé sous l'empire d'Ahrimane ; mauvais parce qu'il avait dégénéré une fois abandonné à lui-même et qu'ainsi le principe d'Ahrimane avait pu agir en lui.

Le loup aurait donc été bon à l'origine ; il serait descendu d'un être dont on ne saurait méconnaître la bonté originelle. Tel est en effet le fond de l'antique conception que le Perse, l'Aryen primitif se faisait de la vie : le mal, le vice, proviennent du fait qu'une chose, bonne à l'origine, est restée telle quelle ; au lieu d'évoluer, de progresser, elle s'est maintenue sous une forme qui convenait à une époque antérieure. Le mal, l'obscurité viendraient donc de ce que la forme d'un être, qui était la bonne pour une époque plus ancienne, serait restée la même plus tard au lieu de se transformer.

Du conflit qui s'est produit entre ces formes arrêtées et celles qui ont évolué, serait née la lutte entre le bien et le mal. Le mal ne serait donc pas un mal absolu, mais un bien qui n'est plus à sa place, quelque chose qui était bon dans le passé. Là où le passé et l'avenir n'entrent pas encore en conflit s'écoule le temps

indifférencié, le temps qui n'est pas encore réparti en subdivisions concrètes.

Telle est la conception très profonde, datant de la première époque post-atlantéenne, qui forme la base de l'enseignement de Zoroastre. Bien comprise, elle renferme en elle les tendances que nous avons vues se révéler avec tant de puissance chez les peuples qui adhéraient à cet enseignement. Ceux-ci se rendaient compte en effet de la nécessité d'une opposition qui dressât l'un contre l'autre les deux courants nés du fleuve uniforme du temps ; cette opposition, se manifestant dans le temps, ne pourrait être vaincue qu'au cours du temps. Ils sentaient la nécessité que le neuf surgisse et que le passé se maintienne afin que l'équilibre des deux forces permette à l'univers et tout spécialement à la terre d'atteindre progressivement leur but. C'est sur cette conception d'une marche en avant que sont fondées toutes les civilisations qui se sont inspirées de l'enseignement de Zoroastre.

Après s'être établi dans les pays dont nous avons parlé hier, cet enseignement se répandit et partout où il s'imposait, il exerçait une action puissante où se reflétait toujours le contraste qui oppose le passé à l'avenir. Son influence fut très profonde. Si l'action de Zoroastre put se poursuivre d'une façon aussi importante dans la suite des temps, c'est qu'au moment où il s'était élevé à la plus haute initiation possible pour son époque, il avait formé deux disciples, dont j'ai déjà parlé.

À l'un d'eux, il enseigna tout ce qui se rapporte aux mystères de l'espace qui s'étend autour de nous, c'est-à-dire les mystères du simultané ; à l'autre, il enseigna tout ce qui concerne les mystères du temps qui s'écoule, de l'évolution. Et j'ai déjà expliqué qu'à un certain moment, un enseignement tel que celui qui liait à Zoroastre ses deux grands élèves peut produire un effet très particulier : le Maître peut sacrifier quelque chose de lui-même en faveur de ses disciples. Parvenu à ce point de son enseignement, Zoroastre sacrifia pour ses deux élèves son propre corps astral et son propre corps éthérique ; son individualité, sa personnalité n'en restait pas moins intacte, en vue de ses futures incarnations. Ce qui était comme le vêtement astral de Zoroastre, ce corps astral dans lequel il avait vécu aux temps immémoriaux de l'évolution post-atlantéenne, était si parfait, si imprégné de toutes les forces de son être qu'au lieu de se disperser comme le fait d'ordinaire l'enveloppe astrale d'un homme, il resta intact. Au cours de l'évolution humaine, ce phénomène se produit quelquefois lorsqu'il s'agit de personnalités particulièrement éminentes. Et c'est ainsi que se conserva le corps astral de Zoroastre.

Le disciple qui avait reçu les enseignements sur l'espace, celui à qui avaient été confiés les secrets de tout ce qui est simultané dans notre monde sensible, se réincarna dans l'être que l'histoire connaît sous le nom de Thot ou Hermès l'Égyptien. La recherche clairvoyante nous apprend que ce disciple de Zoroastre destiné à devenir Thot ou Hermès devait non seulement affermir en lui-même ce qu'il avait reçu de Zoroastre au cours d'une précédente incarnation, mais qu'il put

l'affermir parce que le corps astral de Zoroastre lui fut incorporé, infusé, infiltré, ainsi que cela pouvait se faire dans les mystères sacrés. Ce disciple de Zoroastre naquit donc à nouveau en l'homme qui devait instaurer la civilisation égyptienne et cet Hermès reçut en don le propre corps astral de Zoroastre. Une partie de l'entité de Zoroastre se retrouve donc chez Hermès. Grâce à elle et aux enseignements qu'il avait reçus directement de Zoroastre, Hermès put inspirer tout ce qui dans la civilisation égyptienne était grand et chargé de substance.

Pour que l'influence de ce missionnaire, de ce messenger de Zoroastre pût rayonner comme elle le devait, il fallait naturellement qu'un peuple fût capable de la recevoir. C'est seulement dans les régions de l'Est africain où s'étaient fixés des émigrés atlantéens ayant emprunté la voie du sud, c'est seulement chez les hommes qui avaient gardé quelque chose de leur ancienne clairvoyance qu'Hermès trouva le terrain propice à son œuvre. Là, l'âme égyptienne s'unit à tout ce qu'il lui apportait ; ainsi naquit la civilisation égyptienne au caractère si spécial. Pensez donc qu'Hermès avait reçu en don de son maître Zoroastre tous les mystères qui concernent le simultané, les choses qui subsistent côte à côte dans l'espace. La sagesse d'Hermès contenait donc l'essentiel de ce que savait Zoroastre.

Or, nous l'avons souvent dit : l'enseignement de Zoroastre consistait avant tout à attirer l'attention des hommes sur le corps du soleil, sur la lumière extérieure, en leur montrant que ce corps de lumière physique n'était que l'enveloppe d'une haute entité spirituelle. L'entité qui est à la base de toute la nature déployée dans l'espace, de tout ce qui existe simultanément (mais se perpétue d'époque en époque à travers le temps et se révèle au moment voulu), voilà ce dont Zoroastre avait parlé à Hermès. Celui-ci connaissait bien les forces qui émanent du soleil et dont l'effet rayonne au loin. C'est cette connaissance qu'il put transmettre aux descendants des anciens Atlantes, parce qu'autrefois ceux-ci pénétraient tout spontanément les mystères solaires, et en avaient conservé un souvenir. Car tout avait continué d'évoluer : non seulement Hermès lui-même, mais aussi les âmes de ceux qui devaient recevoir son enseignement.

Il en allait autrement du second disciple de Zoroastre. Celui-là avait été initié aux mystères qui se rapportaient à l'écoulement du temps et par conséquent il concevait comment par un arrêt, un engorgement qui fige les formes nouvelles et celles du passé, elles en viennent à constituer dans l'évolution un contraste, une polarité. Zoroastre avait aussi sacrifié une partie de son être pour ce second disciple, si bien qu'au moment où celui-ci se réincarna, il put en recevoir le don. Tandis que l'individualité de Zoroastre se maintenait intacte, ses enveloppes furent donc séparées de lui ; mais ayant reçu l'empreinte d'une si puissante personnalité, elles subsistèrent et ne se dispersèrent pas. Ce second disciple qui avait acquis la connaissance du temps — par opposition à celle de l'espace — reçut donc à un certain moment le corps éthérique de Zoroastre que celui-ci offrait en sacrifice, comme il l'avait fait de son corps astral. Or ce second disciple ne fut autre que Moïse. Pendant sa toute première enfance, Moïse reçut en lui le corps

éthérique resté intact de Zoroastre.

C'est d'une façon mystérieuse que s'est conservé dans les traditions religieuses qui ont vraiment une base occulte, tout ce que la recherche clairvoyante peut nous dire de ces secrets. Si Moïse est réellement le disciple réincarné de Zoroastre, s'il a réellement reçu le corps éthérique de celui-ci, il a dû nécessairement lui arriver quelque chose de spécial. Avant que ne l'aient atteint les impressions du monde extérieur, avant qu'elles aient pu descendre en lui, il fallait que le merveilleux héritage venant de Zoroastre ait pénétré dans son être.

Or la légende nous apprend qu'à sa naissance, l'enfant fut déposé dans une corbeille et abandonné au fil de l'eau. Ceci ressemble étrangement à une initiation, car l'initiation consiste en effet en ce que l'homme reste isolé du monde extérieur pendant un certain temps, afin de recevoir ce qui lui est destiné. C'est donc au moment où Moïse était ainsi isolé du monde que put s'incorporer à lui le corps éthérique de Zoroastre. Alors put descendre en lui cette merveilleuse connaissance de ce qui relève du temps, connaissance qui lui avait été jadis communiquée par Zoroastre, et grâce à laquelle il put parler de la succession des choses sous forme d'images appropriées à son peuple. Aussi les tableaux de la Genèse nous apparaissent-ils comme des idées-images extériorisées, inspirées à Moïse par la connaissance du temps qu'il avait reçue de Zoroastre, et qui s'était affermie en lui du fait qu'il avait reçu le corps éthérique de ce dernier.

Lorsque se produit un événement aussi capital pour l'évolution humaine, il faut non seulement qu'un initié apporte le germe d'où naîtra une nouvelle civilisation, mais aussi que ce germe puisse être déposé dans le peuple apte à le recevoir. Mais avant de voir ce qu'était le terrain, l'âme du peuple où Moïse allait déposer la sagesse qu'il avait reçue, il sera bon d'étudier certaines particularités de cette sagesse.

Moïse avait donc été le disciple de Zoroastre dans une incarnation antérieure. Il avait alors reçu la connaissance des mystères du temps ; il avait appris que le passé se heurte toujours à l'avenir, créant ainsi une opposition. Pour faire vraiment pénétrer cette connaissance dans l'évolution humaine, il fallait que Moïse lui-même, par sa sagesse différente de celle d'Hermès, fît contraste avec ce dernier, qu'il constituât en somme dans l'évolution un élément d'opposition. C'est en effet ce qui se produisit.

Hermès avait reçu de Zoroastre, par la voie directe, la sagesse solaire, c'est-à-dire la connaissance de l'être mystérieux qui vit dans la lumière physique, dans le corps du soleil, dans ce qui suit un chemin direct. Il en fut autrement pour Moïse qui avait reçu la sagesse non pas par la voie du corps astral, mais par l'instrument plus dense qu'est le corps éthérique. Il avait reçu la connaissance qui ne se borne pas à lever les yeux vers le soleil pour se demander : qu'est-ce qui émane de l'existence solaire ? Mais qui perçoit aussi les forces qui s'opposent à celles de la lumière, les forces qui, sans d'ailleurs se laisser corrompre, élaborent tout ce qui

vient de la terre, tout ce qui est devenu dense, usé, sclérosé. Une sagesse terrestre unie certes à la sagesse solaire, mais bien terrestre, cependant, la connaissance du devenir de la terre, de la manière dont l'homme évolue et agit sur la substance terrestre depuis la séparation du soleil et de la terre, voilà ce que Moïse avait reçu. Et pour peu que nous considérions la chose, non pas superficiellement mais d'une façon profonde, nous comprendrons pourquoi l'enseignement d'Hermès fait un tel contraste avec la sagesse de Moïse.

Il y a de nos jours des gens qui, lorsqu'ils étudient ce genre de choses, appliquent le principe que « la nuit, tous les chats sont gris ». Ils ne voient que les analogies et sont ravis lorsqu'ils croient retrouver chez Hermès ce qu'ils voient chez Moïse ; ici une trinité, là une trinité ; ici une division en quatre éléments, là une division en quatre éléments. Mais cela ne mène pas loin. C'est comme si en botanique, au lieu de montrer ce qui distingue un œillet d'une rose, on s'attachait uniquement à en signaler les ressemblances. Ce ne serait plus de la botanique. Ce qu'il faut savoir, c'est ce qui distingue les êtres les uns des autres et aussi ce qui distingue les différentes connaissances. Celle de Moïse était tout autre que celle d'Hermès. Toutes deux provenaient bien de Zoroastre mais, de même que l'unité se divise et se manifeste sous des formes différentes, Zoroastre avait fait à deux de ses élèves des révélations tout à fait différentes.

Lorsqu'on laisse agir sur soi l'enseignement d'Hermès, le monde s'éclaire ; on voit quelle en fut l'origine et comment la lumière y exerce son action. Mais dans cette sagesse ne se trouvent pas les notions qui permettraient de comprendre comment, dans toute évolution, le passé agit sur l'avenir, comment par suite il entre en lutte avec le présent, comment l'obscurité s'oppose à la lumière. Une sagesse terrestre qui puisse enseigner comment la terre, après avoir été séparée du soleil, a évolué avec l'homme, ne se rencontre nullement dans l'enseignement d'Hermès.

C'est à Moïse que devait revenir la mission de faire comprendre aux hommes comment la terre avait évolué après sa séparation d'avec le soleil. Moïse apportait la connaissance de la terre, Hermès celle du soleil. Lorsque le souvenir de l'enseignement de Zoroastre remontait dans l'âme de Moïse, l'évolution de la terre et des hommes s'illuminait pour lui. C'est comme s'il avait pris la terre pour point de départ, mais une terre séparée du soleil dont elle conservait pourtant l'influence atténuée ; il voyait se rencontrer ce qui appartenait à la terre et ce qui venait du soleil et cette rencontre devait trouver sa réplique dans le contraste qui opposait l'enseignement de Moïse à celui d'Hermès.

Deux tendances allaient s'affronter : l'initiation mosaïque et la sagesse d'Hermès, et cela jusque dans les faits. La naissance de Moïse en Égypte, l'attirance du peuple hébreu pour ce pays où il allait se heurter au peuple d'Hermès, sont comme le reflet extérieur de ce qui opposait la sagesse solaire et la sagesse terrestre ; issues toutes deux de Zoroastre, elles devaient se répandre sur la terre suivant deux courants tout à fait différents, agir parfois en collaboration et



mourir en même temps.

Or, dans les Mystères, on présentait toujours sous une certaine forme les enseignements qui se rapportaient aux profonds secrets de l'évolution humaine et universelle. Dans le cycle « Les mystères de la Genèse » {7}, j'ai déjà dit combien il est difficile d'employer un langage courant pour exprimer les grandes vérités qui concernent non seulement les énigmes humaines, mais aussi celles de l'univers tout entier.

Souvent les mots que nous employons sont vraiment comme des chaînes, car ils ont un sens bien défini qui leur a été attribué depuis longtemps. Et, lorsque, chargés des trésors de sagesse qui se sont révélés à l'âme, nous cherchons à les mettre en paroles, il nous faut nous battre avec cet instrument si faible qu'est la langue, avec sa profonde insuffisance.

La plus grande bêtise qu'on ait répandue dans les temps modernes, consiste à dire que toute vérité doit pouvoir s'exprimer simplement et que la simplicité du langage peut justement servir de mesure pour juger si celui qui parle dit la vérité ou non. Cette affirmation prouve seulement que ceux qui la propagent ne font que répéter des vérités traditionnelles condensées dans le langage au cours des siècles et auxquelles ils donnent seulement une forme un peu différente. Pour ceux-là, les mots suffisent en effet ; ils ne savent pas quel combat il faut souvent livrer au langage pour parvenir à s'exprimer. Car une véritable lutte s'engage dès qu'on veut transmettre une réalité vraiment grande et puissante.

J'ai déjà dit ailleurs combien j'ai eu à lutter avec ce genre de difficultés dans le Mystère rosicrucien « La Porte de l'Initiation » {8}, à la fin de la première scène qui se passe dans la salle de méditation. Ce que le hiérophante avait à dire à son élève n'a pu y être exprimé en mots que d'une façon très affadée.

Les secrets les plus profonds étaient pourtant exprimés dans les Mystères antiques. Mais, de tous temps, on savait combien le langage est impuissant, combien il se prête peu à rendre sous forme imagée ce qu'il faut faire connaître. Aussi s'efforçait-on de trouver un moyen d'expression convenant aux expériences de l'âme. Les termes du langage usuel, servant à la vie extérieure, s'étant toujours révélés comme insuffisants. Elles étaient par contre beaucoup plus appropriées, les images qui se formaient lorsqu'on tournait le regard vers les étendues de l'espace, les constellations, le lever d'une étoile à une certaine heure l'éclipsé d'un astre ; les images qui naissaient ainsi pouvaient fort bien rendre ce qui se passait à un moment donné dans une âme humaine. Je vais m'expliquer en quelques mots.

Supposons qu'on veuille annoncer qu'un grand événement va se produire, du fait qu'une âme humaine est assez mûrie pour pouvoir passer par une expérience importante et en communiquer le résultat au peuple. Ou bien encore, qu'on veuille dire que ce peuple lui-même, ou toute une partie de l'humanité a atteint un certain degré de maturité, un certain niveau dans l'évolution, qu'on veuille montrer

comment une certaine individualité va s'unir à ce peuple, venant peut-être d'une tout autre direction que lui. Il s'agissait d'expliquer que le point culminant atteint par cette individualité dans son développement coïncidait avec celui auquel l'âme du peuple parvenait dans sa propre évolution.

Dans ce cas, tout ce qu'on pouvait dire n'aurait pas suffi à faire sentir la grandeur d'un pareil événement. On s'exprimait donc autrement. On disait : l'union d'une personnalité dans toute sa force avec l'âme d'un peuple à son apogée est comparable au passage du soleil dans la constellation du Lion. L'image du Lion devint le symbole de tout ce qui atteignait une grande puissance dans l'évolution humaine. Ce qui se voyait au-dehors, dans l'espace universel, servait à décrire ce qui se passait dans l'humanité. C'est de là que proviennent certains termes dont on s'est servi au cours de l'histoire et qui ont été empruntés aux mouvements des astres pour décrire les événements spirituels de l'humanité.

Certains esprits voudront peut-être intervertir les choses et prétendre qu'autrefois, on dissimulait les faits importants de l'histoire derrière des phénomènes astronomiques, alors qu'en réalité on a raconté ce qui se passait dans l'humanité en empruntant des images aux constellations. Ce rapport avec le Cosmos devrait nous inspirer un certain respect pour ce qui nous est dit, sous forme d'images tirées de la vie universelle, au sujet des grands événements de l'histoire humaine.

Mais, entre l'ensemble de l'existence cosmique et ce qui se passe chez les hommes, il y a un rapport encore plus mystérieux. Car ce qui s'accomplit sur la terre est effectivement le reflet de ce qui se passe dans l'univers. Ainsi, la rencontre entre la sagesse solaire d'Hermès et la sagesse terrestre de Moïse, telle qu'elle a eu lieu en Égypte, a été en un sens l'image, le reflet de certaines activités du Cosmos.

Imaginons que deux influences, l'une venant du soleil, l'autre venant en retour de la terre, se rencontrent dans l'espace ; le point où se produira cette rencontre aura son importance, car selon qu'il est plus ou moins éloigné de l'un ou l'autre astre, les conséquences de la rencontre seront différentes. Or, dans les Mystères d'Égypte, on comparait la rencontre de la sagesse hermétique avec celle de Moïse à un événement qui s'est réellement produit dans le Cosmos, selon notre cosmologie anthroposophique. Nous savons, en effet, qu'autrefois la terre s'est séparée du soleil, qu'elle est restée quelque temps unie à la lune et qu'ensuite une partie d'elle-même s'en est détachée pour devenir la lune actuelle. La terre a donc renvoyé dans l'espace, vers le soleil, une partie de sa substance qui a formé la lune. C'est à cette « émanation » de la terre en direction du soleil qu'on assimilait l'étrange phénomène que fut la rencontre de la sagesse terrestre de Moïse avec la sagesse solaire d'Hermès.

L'enseignement de Moïse, après s'être séparé de la sagesse solaire, devint une science de la terre et de l'homme, mais de telle façon qu'il s'éleva vers les régions solaires et qu'il accueillit la sagesse qui en émanait directement. Il ne devait s'en

pénétrer toutefois que jusqu'à un certain point, car par la suite il allait se développer seul, d'une façon indépendante. Moïse ne resta donc en Égypte qu'autant qu'il put y prendre ce dont il avait besoin. À ce moment se produisit « la sortie d'Égypte des enfants d'Israël ». Désormais, la sagesse solaire qui avait été reçue et assimilée à la sagesse terrestre allait pouvoir évoluer librement.

Il faut donc faire deux parts dans l'enseignement de Moïse : tout d'abord, il se développe au sein de la sagesse hermétique, enveloppé et en quelque sorte nourri par elle ; puis il s'en sépare et, après l'Exode, il continue à se développer par lui-même et à cultiver librement ce qu'il a reçu d'elle. Cette seconde partie de son développement se fait en trois étapes. Mais quel est le but, quelle est la mission de cette sagesse mosaïque ? Devenue sagesse de la Terre, elle a pour tâche de retrouver le chemin du soleil.

Moïse, né avec ce que Zoroastre lui a donné, c'est un sage de la terre. Il doit retrouver sa voie et c'est elle qu'il va chercher, pendant une première étape, en s'imprégnant de sagesse hermétique. Puis il va évoluer encore et, pour bien comprendre ce qui va lui arriver sur sa route, mieux vaut, une fois de plus, emprunter des comparaisons à la vie du Cosmos.

Quand ce qui se passe sur la terre est réfléchi dans l'espace, sur son chemin vers le soleil, il rencontre d'abord Mercure (on sait que la planète appelée Vénus en astronomie porte le nom de Mercure dans la terminologie occulte, et qu'inversement, Mercure est appelé Vénus). En partant de la terre pour aller vers le soleil, on rencontre donc d'abord ce qui est de Mercure, puis de Vénus et enfin la nature solaire. Par étapes successives de sa vie intérieure, Moïse devait développer ce qu'il avait reçu en héritage de Zoroastre, de telle façon qu'il pût enfin retrouver le soleil. Il devait donc évoluer jusqu'à un certain point. La sagesse dont il a enrichi la culture occidentale devait se développer en accord avec les dons du peuple hébreu. Après avoir reçu directement l'enseignement d'Hermès, il l'élabora, le réfléchissant en quelque sorte comme il aurait réfléchi des rayons de soleil.

Or, on nous apprend qu'Hermès, qui fut plus tard appelé Mercure, apporta à son peuple un art et une science, une connaissance extérieurs du monde, un art extérieur et profane, sous une forme adaptée à la nature de ce peuple. C'est d'une toute autre façon, en quelque sorte opposée, que Moïse devait retourner au point de départ de cet Hermès, de ce Mercure, en développant la sagesse hermétique comme « à rebours ». Tout cela est décrit dans l'histoire du peuple hébreu jusqu'à l'époque du règne de David, le chanteur de psaumes, le divin prophète. Homme de Dieu et porteur du glaive, David fut aussi le porteur du luth, l'Hermès, le Mercure du peuple hébreu. Parvenu à ce point de son développement, le peuple juif était devenu capable de produire une civilisation indépendante, hermétique, « mercurienne ». À l'époque de David, la sagesse reçue d'Hermès était donc parvenue jusqu'à la sphère de Mercure.

Remontant toujours en arrière, la sagesse de Moïse devait ensuite arriver au

point où se situe (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) la « région de Vénus ». Cette région, l'hébraïsme y parvient à une époque où ce que les siècles lui ont transmis de la sagesse mosaïque s'unit à un élément tout à fait différent, à un enseignement venu d'ailleurs. De même que ce que la terre reflète vers le soleil rencontre Vénus à un moment donné, la sagesse de Moïse se rencontra avec ce qui venait d'Asie, lors de la captivité de Babylone. Ce fut le temps où une sagesse, qui avait pris une forme atténuée dans les Mystères de Babylone et de la Chaldée, s'unit à celle du peuple hébreu parvenu à un certain point de son développement. Tel un voyageur qui, possédant la science des choses de la terre, aurait quitté celle-ci, traversé le domaine de Mercure et en serait arrivé à celui de Vénus pour y recevoir la lumière du soleil, ainsi la sagesse mosaïque reçut en Chaldée certains enseignements qui émanaient directement des sanctuaires zoroastriens qui s'étaient conservés, un peu affadis, dans les mystères de la Chaldée et de Babylone, et jusque dans les régions du Tigre et de l'Euphrate.

Un autre événement se produisit alors. Moïse — sinon Moïse lui-même, du moins l'enseignement qu'il avait légué à son peuple — s'unit avec les forces solaires qui imprégnaient la sagesse des Babyloniens. Cette union se fit dans les sanctuaires que les Hébreux purent fréquenter pendant leur captivité. Or, justement à l'époque où les sages hébreux entraient en contact avec les Mystères des bords de l'Euphrate et du Tigre, Zoroastre réincarné y enseignait. À peu près au moment de la captivité de Babylone, Zoroastre réincarné se trouvait à même de reprendre à nouveau une partie de l'enseignement qu'il avait donné auparavant. Car il avait continué à se réincarner, et c'est au cours d'une existence où il portait le nom de Zarathas ou de Nazarathos qu'il fut l'instructeur des Juifs captifs qui fréquentaient les sanctuaires du pays.

C'est ainsi qu'au cours de son cheminement, la sagesse mosaïque entra en contact avec ce que Zoroastre lui-même était devenu depuis qu'il avait passé de lieux de Mystères plus reculés aux sanctuaires de l'Asie mineure. Il était devenu le maître des initiés chaldéens, et aussi de certains Hébreux qui reçurent directement de Zoroastre réincarné ce que celui-ci avait déjà donné à leur ancêtre Moïse.

Tel fut le sort réservé à la sagesse mosaïque. Issue en fait de Zoroastre, elle fut transportée en pays étranger, telle un être solaire qu'on aurait amené sur la terre, les yeux bandés, et qui aurait été obligé de retrouver par lui-même, sur le chemin du retour, ce qu'il avait perdu. Pendant le séjour de Moïse en Égypte, s'était éclairé en lui tout ce que son maître Zoroastre lui avait donné autrefois. Mais on eût dit un être qui, isolé sur cette île qu'est la terre, et ignorant d'où lui vient la lumière, s'en va vers ce qu'était autrefois le soleil. Il alla recueillir en Égypte la sagesse hermétique qui lui transmet le rayon direct de Zoroastre, tandis que lui, Moïse, n'en était que le rayon réfléchi.

Puis, ayant reçu de cette sagesse en quantité suffisante, il continua à se développer par ses propres moyens. Et après avoir fondé à l'époque de David un «

hermétisme » personnel, une science et un art indépendants, il continua d'aller vers le soleil dont il était parti sous une forme tout d'abord voilée.

Dans les lieux d'enseignement de l'ancienne Babylone, où il fut aussi l'instructeur de Pythagore, Zoroastre réincarné ne pouvait enseigner que d'après les possibilités du corps physique, l'instrument dont il faut bien se contenter. Pour qu'il pût manifester pleinement sa nature solaire, telle qu'il l'avait transmise autrefois à Hermès et à Moïse, mais sous une forme nouvelle, il lui fallait une enveloppe corporelle digne de cette mission et adaptée à l'époque nouvelle. C'est d'une forme, d'un corps tout à fait spécial, qu'il avait besoin pour transmettre sa sagesse à Pythagore ainsi qu'aux sages hébreux, chaldéens et babyloniens qui étaient à même de l'entendre au VI<sup>e</sup> siècle avant le Christ.

Il en était de son enseignement comme de la lumière solaire qui serait d'abord cachée par Vénus et ne pourrait parvenir directement sur la terre. Il semblait que la sagesse de Zoroastre ne pût se révéler que sous une forme édulcorée, voilée. Pour qu'elle se révélât sous sa forme originelle, il fallait que Zoroastre fût pourvu d'un corps approprié. Et ce corps ne pouvait se former que de la façon tout à fait singulière que l'on pourrait décrire à peu près en ces termes :

Nous avons vu hier que chez les peuples d'Asie, il y avait trois formes d'âme différentes : celle des Indes, celle de l'Iran et celle du Touran. Nous avons expliqué que ces trois tendances sont nées du fait que le courant d'émigration venu de l'Atlantide par le Nord, est allé jusqu'en Asie et s'y est ramifié. D'autre part, un second courant avait traversé l'Afrique, étendant ses ramifications jusqu'au Touran. Là où le courant nordique venu d'Atlantide en Asie conflua avec celui qui avait passé par l'Afrique, une fusion très singulière se produisit. Il s'y forma une race dont devait sortir plus tard le peuple hébreu. Cette race eut un sort tout à fait particulier.

La clairvoyance à la fois astrale et éthérique (dont nous avons vu qu'elle s'était conservée chez certains peuples, mais décadente, corrompue), cette forme ultime de la clairvoyance se manifesta, chez les hommes qui devaient devenir le peuple hébreu, d'une façon tout intérieure. Au lieu de subsister en visions astrales dégénérées, reste de l'antique clairvoyance atlantéenne, elle devint force organisatrice à l'intérieur même des corps. Cette force, lorsqu'elle agissait au-dehors, n'était plus qu'une clairvoyance dégénérée parce qu'elle avait cessé d'évoluer et qu'elle s'était imprégnée d'un élément ahrimanien ; mais elle évolua d'une façon juste lorsqu'elle devint active dans l'organisme humain.

Chez les Hébreux, elle ne se manifesta donc plus sous la forme d'une clairvoyance dégénérée, mais elle agit dans l'organisme, le rendant ainsi consciemment plus parfait. Tout ce qui était décadent chez les Touraniens devint force active et agent d'évolution chez les Hébreux. Dans les facultés physiques qui se transmettaient chez ceux-ci par la voie du sang, de génération en génération, agissait donc une force qui, ayant fait son temps sous forme de perceptions, de

visions, s'était transférée sur un autre plan et s'y trouva alors dans son véritable élément. Tout ce qui avait donné aux Atlantéens la possibilité de plonger leur regard dans l'espace et dans les régions de l'esprit, et qui s'était corrompu chez les Touraniens, tout cela agit dans la vie intérieure du petit peuple hébreu.

Ce qui, à l'époque atlantéenne, était de nature spirituelle et divine, devint alors force de vie, forma des organes, transforma le corps et réveilla jusque dans le sang du peuple hébreu la conscience intérieure du divin. Ce que voyait l'Atlante lorsqu'il tournait son regard clairvoyant dans les diverses directions de l'espace reparut et devint conscience organique chez le peuple hébreu, conscience de Jéhovah, de Iahvé, conscience du divin dans la vie intérieure. C'est uni à son sang que ce peuple retrouva le Dieu qui emplissait l'espace ; il se sentait pénétré tout entier, imprégné par le Dieu qui remplissait l'univers ; il savait que ce Dieu vivait en lui jusque dans les pulsations de son sang.

En comparant les Touraniens, non plus aux Iraniens comme nous l'avons fait hier, mais aux Hébreux, nous voyons que la force qui dégénérait chez les premiers, avait continué à se développer sur un terrain qui lui convenait, dans le sang du peuple hébreu. Tout ce que les Atlantes avaient perçu au-dehors reprit vie sous la forme d'un sentiment intérieur concentré en un seul nom : Iahvé. Rassemblé en quelque sorte en un seul point, en un seul centre de conscience divine, le Dieu qui s'était révélé derrière tous les êtres à la clairvoyance des Atlantes, vivait au sein de ce qui se transmettait à travers les générations d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Il vivait invisible, mais perceptible intérieurement dans le sang des générations dont il dirigeait les destinées. Ainsi ce qui avait été extérieur était devenu intérieur, était non plus vu mais vécu. Désormais cela ne s'appelait plus de noms différents, mais d'un seul nom : « Je suis le je suis ». Alors que l'Atlante le voyait dans l'univers, partout où il n'était pas lui-même, l'Hébreu retrouvait ce Dieu en lui, dans son for intérieur, dans son moi ; il le percevait jusque dans son sang, coulant à travers les générations. Désormais le grand Dieu cosmique était devenu le Dieu des Hébreux, le Dieu d'Abraham et de Jacob.

C'est ainsi que s'est formé ce peuple dont nous étudierons demain la mission si particulière. Nous n'avons pu qu'esquisser aujourd'hui la constitution spéciale de son sang où était concentré tout ce qui avait agi autrefois sur l'homme des temps atlantéens. Nous verrons demain quels profonds mystères s'accomplirent ainsi, et nous apprendrons à connaître la nature de ce peuple où Zoroastre allait trouver un corps capable de devenir l'être que nous appelons Jésus de Nazareth.

### III

*Rappel des phases primitives de notre globe : la terre se sépare du soleil, puis de la lune. Apparition des quatre éthers ; comment ils ont été diversement perçus à travers les différentes périodes ; l'harmonie des sphères. Les phénomènes cosmiques qui se reflètent dans les deux sagesse d'Hermès et de Moïse. — Zoroastre ; progression de sa mission ; préparation du corps physique qui lui est nécessaire. — Formation spéciale du peuple hébreu : Abraham. L'organe physique de la pensée consciente. Importance de l'hérédité. Les trois fois quatorze générations.*

Avant d'aborder notre véritable sujet, je voudrais compléter un peu ce que nous avons vu hier. Je vous ai fait remarquer qu'il y a dans les faits de l'évolution humaine, et surtout dans les grands événements qui intéressent notre existence, un élément qui peut s'exprimer dans un langage emprunté en quelque sorte à la vie du Cosmos. Je vous disais combien il est difficile de parler d'une façon claire et complète des grands secrets de la vie, en ne se servant que des mots du langage ordinaire.

Pour décrire le jeu d'influences réciproques qui eut lieu entre les deux grands disciples de Zoroastre, Hermès-Thot et Moïse, le mieux est de le comparer à un immense phénomène cosmique, — en considérant toutefois celui-ci sous l'angle de l'occultisme. Remontons donc vers le moment où, la terre s'étant séparée du soleil, les deux astres continuèrent à poursuivre dans le Cosmos une vie indépendante. On peut se représenter la chose ainsi : la substance de la terre et celle du soleil formant primitivement un tout, un vaste corps sidéral, elle se serait scindée en deux parties dans un passé infiniment lointain.

N'oublions pas que d'autres phénomènes cosmiques s'accomplirent parallèlement à cette séparation, telle la formation des autres planètes de notre système solaire. Il nous suffit pour l'instant de dire que cette séparation eut lieu et que deux centres se formèrent : le soleil et la terre.

En considérant l'époque où se fit cette séparation, il faut aussi se rappeler que la terre renfermait alors dans son sein la substance de notre lune actuelle ; il y avait donc d'une part la terre plus la lune, et d'autre part le soleil. Tout ce qui, avant cette séparation, était force spirituelle ou physique se divisa à ce moment : les éléments les plus grossiers, les plus denses, s'unirent à la terre ; les éléments supérieurs, plus subtils, les forces actives éthériques et spirituelles, restèrent unis au soleil. Il faut se représenter que pendant une très longue période, la terre et le soleil ont ensuite poursuivi une vie indépendante et que l'action des forces solaires sur la terre était alors toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

La terre vivait en quelque sorte repliée sur elle-même et ne s'ouvrait que très peu aux influences spirituelles venant du soleil. Dans les premiers temps après la séparation, la terre se dessécha, se momifia de plus en plus et si elle avait gardé la lune dans son sein, la vie qui s'y manifeste actuellement n'aurait jamais été possible. Tant que la terre était encore unie à la lune, le soleil ne pouvait faire sentir pleinement ses effets ; il ne put agir sur elle que plus tard, lorsqu'elle eut rejeté les substances qui ont formé la lune actuelle, ainsi que les êtres spirituels unis à celle-ci.

Mais à cette séparation de la terre et de la lune se rattache encore un autre fait. Il ne faut pas oublier que tout ce que nous appelons aujourd'hui « la vie » sur notre terre ne s'est développé que progressivement et lentement. La science spirituelle décrit les phases successives de ce développement au terme duquel la vie apparut sur la terre : elle les appelle « l'ancien Saturne », « l'ancien Soleil » et « l'ancienne Lune ». La séparation de la terre et du soleil dont nous parlons ici a donc été précédée de phénomènes d'une toute autre nature, des états de Saturne, de Soleil et de Lune, auxquels succéda notre terre. Lorsque celle-ci commença à prendre son apparence actuelle, elle était encore unie à la substance de toutes les planètes de notre système solaire, qui ne se séparèrent d'elles que plus tard. Ces séparations furent l'œuvre de forces qui avait déjà agi pendant les états de Saturne, de Soleil et de Lune.

Nous savons qu'à l'époque appelée Saturne, la matière, la substance, telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'existait pas. Sur l'ancien Saturne, il n'y avait ni solides, ni liquides, ni même corps gazeux. L'ancien Saturne n'avait qu'un corps de chaleur, des états caloriques différenciés, et tout ce qui s'est développé sur lui se développait dans la chaleur. Inutile de dire combien il est impossible aux physiciens modernes d'imaginer un corps qui ne soit fait que de chaleur, celle-ci étant pour eux un état et non pas une substance. Mais ce qui nous importe, ce n'est pas la physique moderne, c'est la réalité.

Du corps de chaleur de Saturne, l'évolution passa à l'ancien Soleil. Alors se densifia, dans une certaine mesure, le corps calorique de Saturne, comme je l'ai expliqué dans *La Science occulte*. Une partie de la chaleur subsista bien entendu, l'autre se transforma en un état gazeux, aérien, l'état de l'ancien Soleil. Tout ceci s'accompagnait non seulement d'une densification, mais d'un affinement, d'une montée vers la lumière. En passant de l'état calorique de l'ancien Saturne à l'état solaire, notre planète est donc devenue un corps céleste fait d'air, de chaleur et de lumière.

Elle subit ensuite une nouvelle densification, en passant de l'ancien Soleil à l'ancienne Lune, cet état qui précède notre état terrestre ; dès lors, elle n'est plus seulement gazeuse, aérienne ; elle connaît aussi l'état liquide. D'autre part, elle franchit un nouveau pas vers la spiritualisation, l'éthérisation. Pendant l'ancienne Lune, existent non seulement la lumière, mais aussi l'éther de son qui est identique à l'éther chimique actuel. Ce que nous appelons ici « éther de son » n'est



pas le son physique. Ce dernier n'est que le reflet de ce qui se révèle à la clairvoyance, de l'« harmonie des sphères », résonance éthérique vibrant et vivant à travers l'univers. L'éther de son est quelque chose de beaucoup plus spirituel, de beaucoup plus subtil.

De l'ancienne Lune, nous en venons à l'état terrestre. Ici, la densification atteint le stade du solide. Sur l'ancienne Lune, il n'y avait pas de corps solides tels que nous les connaissons sur terre. Cet état n'est apparu qu'avec la terre. On y trouve donc des corps de chaleur, des corps gazeux, liquides et solides, et d'autre part, l'éther de lumière, l'éther de son et enfin l'éther de vie. Voilà où en est arrivée l'évolution de la terre. Il existe alors sept états de nature élémentaire, tandis que sur l'ancien Saturne, il n'y en avait qu'un : la chaleur. Il faut bien se représenter qu'au début de son existence actuelle, lorsque la terre s'est dégagée de l'obscurité cosmique où elle était encore unie au soleil et aux autres planètes, elle vivait et évoluait sous cette forme septuple {9}.

Mais lors de sa séparation d'avec le soleil, il se passa quelque chose de très étrange. Dans les conditions actuelles, le soleil envoie vers la terre différentes influences, dont les unes sont sensibles : la chaleur et la lumière, et les autres ne le sont pas : les manifestations de l'éther de son et de l'éther de vie. C'est d'ailleurs pourquoi l'action de ce que nous appelons l'éther de son ne se manifeste que dans les combinaisons et les dissociations chimiques, c'est-à-dire dans les réactions des substances matérielles entre elles. L'action de l'éther de vie, que le soleil nous envoie dans ses rayons, ne peut pas être perçue directement, comme la lumière, par exemple, que l'homme saisit par ses sens du fait qu'il distingue la clarté de l'obscurité. Ce qu'on perçoit de la vie, ce sont ses effets dans les êtres vivants, mais on ne peut percevoir directement le rayonnement de l'éther de vie qui les pénètre. Voilà pourquoi la science est bien obligée d'admettre que le phénomène de la vie reste pour elle une énigme.

Les manifestations des deux éthers supérieurs, l'éther de vie et l'éther de son, ne sont donc pas accessibles sur la terre à l'observation directe. Elles appartiennent aux émanations les plus délicates, les plus subtiles du soleil. Elles restent cachées à la perception ordinaire. Mais à tout ce qui agit dans l'éther de vie et dans l'éther de son correspond en quelque sorte une perception humaine interne, même dans les conditions actuelles. Ce n'est pas l'action directe de la vie et de l'harmonie des sphères qu'on peut percevoir sur terre, mais ce qui agit dans toute la constitution de l'être humain.

Nous comprendrons plus aisément ce fait si nous revenons une fois de plus à l'évolution de l'homme terrestre. Nous savons qu'autrefois, et jusque pendant l'époque atlantéenne, l'homme était doué d'une clairvoyance spontanée qui lui permettait d'observer non seulement le monde des sens comme il peut le faire aujourd'hui, mais encore l'arrière-plan spirituel de l'existence sensible. Si la chose était possible, c'est qu'à cette époque lointaine, l'homme connaissait un état intermédiaire entre ce que sont aujourd'hui les états de sommeil et de veille. Dans

l'état de veille, il perçoit les objets physiques. Dans l'état de sommeil, normalement il ne perçoit rien du tout. Il ne fait que vivre.

Si, par le moyen de la clairvoyance, vous pouviez observer cette vie de l'homme pendant le sommeil, vous feriez d'étranges découvertes, étranges seulement, à dire vrai, pour celui qui ne connaît que l'aspect extérieur des choses. Nous savons que pendant le sommeil, le corps astral et le moi de l'homme sont en dehors de ses corps physique et éthérique. Or j'ai dit maintes fois qu'il ne faut pas se représenter le corps astral et le moi comme flottant en nuages vaporeux autour du corps physique.

Les nuages vaporeux qui se manifestent à une clairvoyance astrale inférieure, et que nous nommons le corps astral, ne sont que la partie la plus grossière de ce qu'on voit d'un homme endormi. Ce qu'est l'homme pendant son sommeil est encore bien autre chose. En fait, au moment même où l'homme s'endort, les forces inhérentes au corps astral et au moi commencent à se répandre dans tout le système solaire dont elles deviennent partie intégrante.

De toutes parts, l'homme endormi aspire par son corps astral et son moi les forces qui soutiennent sa vie. Il rentre ensuite, au moment de son réveil, dans les limites étroites de sa peau où il intègre ce qu'il a extrait pendant la nuit de l'ensemble du système solaire. Et si les occultistes du Moyen Âge appelaient corps astral cette partie spirituelle de l'être humain, c'est justement parce qu'elle est unie au monde des astres et qu'elle y puise ses forces. Nous pouvons donc dire que pendant son sommeil, l'homme s'élargit aux dimensions du système solaire tout entier.

Mais de quoi notre corps astral est-il donc imprégné pendant notre sommeil ? Lorsque nous nous trouvons pendant la nuit en dehors de notre corps physique, notre corps astral est parcouru et animé par l'harmonie des sphères, par tout ce qui ne peut se répandre que dans l'éther de son. Sur une plaque de métal recouverte d'une certaine poudre, et qu'on fait vibrer avec un archet, les ondes qui se forment alors dans l'air se communiquent à la poudre et donnent naissance à ce qu'on appelle les figures de Chladni.

De même, pendant la nuit, les harmonies des sphères pénètrent dans l'homme, circulent à travers lui et remettent de l'ordre dans son organisme, perturbé pendant le jour par les impressions du dehors. La force stimulante et vivifiante de l'éther de vie circule aussi en nous pendant que nous dormons ; mais l'homme n'a aucun moyen de percevoir cette vie intérieure de ses enveloppes lorsqu'il est séparé de ses corps physique et éthérique. À l'état normal, il ne peut percevoir quelque chose qu'une fois replongé dans ces deux corps, lorsqu'il se sert des organes extérieurs du corps éthérique pour penser et de ceux du corps physique pour la perception sensible.

Autrefois, certains états intermédiaires ont existé entre la veille et le sommeil, états auxquels on ne peut accéder à notre époque que par des voies anormales, et qu'il ne faut pas rechercher en raison des dangers qu'ils comportent. Aux temps

atlantéens, ces facultés de perception étaient au contraire très normales. Les états intermédiaires entre la veille et le sommeil permettaient de percevoir les forces qui sont à l'œuvre dans l'harmonie des sphères et dans l'éther de vie. En d'autres termes : à ces époques reculées, l'homme était capable de percevoir par l'ancienne clairvoyance les harmonies des sphères rayonnant du soleil vers lui, et la vie qui parcourt l'espace, bien que sur terre ces forces ne se manifestent que dans les êtres vivants.

Ce mode de perception disparut peu à peu. La porte du monde spirituel se ferma, l'homme perdit sa clairvoyance. À la place de celle-ci devait apparaître une autre faculté, toute intérieure : celle du savoir, de la connaissance. Grâce à elle, l'homme apprit à réfléchir, à penser intérieurement ; tout ce que nous appelons aujourd'hui : penser, réfléchir aux choses du monde physique, en somme toute notre vie intérieure n'a pu se développer qu'avec la disparition de l'ancienne clairvoyance.

L'homme des premiers âges atlantéens n'avait pas encore une vie intérieure, faite de sentiments, de sensations, de pensées et de représentations, grâce à laquelle en somme se crée notre civilisation. Il vivait dans des états intermédiaires entre la veille et le sommeil, fondu dans le monde spirituel, et ne percevait le monde physique qu'à travers un brouillard. En tout cas, ce monde physique était complètement étranger à son entendement, aux images qu'il se faisait de la vie extérieure. Et lorsque cette vie extérieure commença à prendre de l'importance pour lui, sa clairvoyance s'évanouit peu à peu.

Alors ne subsista plus dans notre vie intérieure qu'un faible écho de l'harmonie des sphères et des forces de l'éther de vie. À mesure que l'âme s'emplissait de sensations et de perceptions qui reflétaient le monde extérieur, l'harmonie des sphères s'évanouit. Et à mesure que se fortifiait en l'homme le sentiment d'être un « ego », un « moi », disparaissait la perception de l'éther divin de vie qui anime l'univers. La rançon de cet état, ce fut pour lui d'ignorer désormais certains aspects de la vie cosmique. Devenu un être de la terre, il perçoit, concentrée en lui, une vie dont il ne sait plus qu'elle lui vient du soleil. Et dans la vie intérieure dont il est doué aujourd'hui il n'a plus qu'un faible reflet des puissantes énergies cosmiques, de l'éther de son et de l'éther de vie.

En l'homme la faculté de connaissance a suivi un développement analogue à celui de la terre. Lorsque celle-ci se sépara du soleil, elle se serait isolée, sclérosée, si elle était restée purement soumise à l'action des substances qu'elle avait conservées en elle. Le soleil en arrivait à ne plus pouvoir agir sur elle, et cet état persista jusqu'à la séparation de la terre et de la lune. Celle-ci s'est formée de toutes les substances que la terre dut rejeter parce qu'elles l'empêchaient de recevoir directement l'action du soleil. Et du fait qu'elle se sépara de la lune, la terre s'ouvrit aux influences de ce soleil dont elle s'était séparée ; elle fit en quelque sorte un pas vers lui. Elle projeta dans la direction du soleil une partie de son propre être, la lune, qui lui renvoya désormais les influences solaires, comme

elle lui renvoie la lumière physique.

Cette séparation de la lune et de la terre a donc été de la plus haute importance, la terre s'ouvrant ainsi aux influences du soleil. À cet événement cosmique, quelque chose devait correspondre dans la vie humaine. La terre s'était depuis longtemps ouverte à l'action du soleil, lorsque vint le moment pour l'homme de se soustraire à l'influence directe de celui-ci, telle qu'il la recevait du temps de l'Atlantide par ses facultés de clairvoyance. Comme la terre à un moment avait commencé à se solidifier, une vie intérieure se développa alors en l'homme ; il entra en lui-même et se ferma aux influences solaires. Cette formation graduelle de sa vie intérieure, au cours de laquelle l'homme ne percevait plus en lui qu'un très pâle reflet des forces de l'éther de vie, de l'éther de son, de l'harmonie des sphères, s'étendit sur une très longue période et jusque très avant dans l'époque post-atlantéenne.

Dans les premiers temps de l'évolution atlantéenne, subsistait donc encore une perception directe des forces solaires, perception à laquelle l'homme se ferma peu à peu. À l'époque où, la vie intérieure s'épanouissant toujours davantage, les influences solaires ne purent plus pénétrer en lui, seuls les Mystères sacrés purent amener leurs néophytes à percevoir directement ces influences, grâce à une sorte de « yoga » qui allait en quelque sorte à l'encontre des conditions normales de la terre. C'est pourquoi, dans la seconde moitié de l'époque atlantéenne, s'ouvrirent en Atlantide des sanctuaires qu'à juste titre on a appelés des « oracles ». Au milieu d'une population qui ne pouvait plus percevoir d'une façon normale l'action directe des éthers de son et de vie, on forma des disciples, des adeptes de la sagesse sacrée qui, en réprimant l'activité de leurs sens, retrouvaient la perception des influences spirituelles.

Cette possibilité se maintint au sein de toutes les véritables écoles d'occultisme. Elle resta même si puissante que l'histoire officielle (bien qu'elle ne la comprenne pas) admet la tradition pythagoricienne affirmant que l'on peut entendre l'harmonie des sphères. Mais elle transforme aussitôt cette harmonie des sphères en une abstraction, ce qu'elle n'a jamais été. À vrai dire, ce que l'école de Pythagore entendait par là, c'était la faculté pour l'homme de s'ouvrir à nouveau aux courants de l'éther de son et du divin éther de vie.

Or, celui qui montra de la façon la plus éclatante que derrière les rayons qui apportent à la terre la chaleur et la lumière du soleil, se dissimule quelque chose d'autre qui est force de son, force de vie, et dont il n'y a qu'un pâle reflet dans la vie intérieure de l'homme, ce fut précisément Zoroastre. Si nous voulions traduire son enseignement dans notre langage, nous dirions : « Lorsque vous élevez vos regards vers le soleil, vous percevez la chaleur et la lumière bienfaisantes qui en rayonnent vers la terre ; mais si vous développez en vous certains organes supérieurs, si vous cultivez la perception spirituelle, vous pourrez voir l'être solaire qui se dissimule derrière l'astre physique ; alors vous percevrez les activités du son et par elles, vous connaîtrez le sens de la vie ! »

L'esprit que Zoroastre montrait ainsi à ses élèves, cet esprit perceptible au-delà des rayons physiques du soleil, il le nommait Ormuzd ou Aoura-Mazdao, la grande aura du soleil. On s'explique donc très bien que le mot « Aoura-Mazdao » puisse se traduire également par « la grande sagesse », en opposition à cette « petite sagesse » que les hommes cultivent aujourd'hui. La grande sagesse, c'est celle qu'on perçoit lorsqu'on voit la spiritualité du soleil, la grande aura solaire.

C'est ainsi qu'un grand poète, tournant son regard vers le lointain passé de l'humanité, a pu exprimer ce qui est une réalité pour les clairvoyants et dire :

*Le soleil résonne selon le mode antique.*

*Mêlant son chant aux chants rivaux des sphères fraternelles.*

*Et sa course prescrite.*

*Il l'accomplit d'un pas tonnant.*

Les esthètes diront naturellement qu'il y a là de la préciosité, ou que c'est par une fantaisie de poète que Goethe fait résonner le soleil. Ils ne se doutent pas de ce qu'était un poète tel que Goethe et qu'il ne décrit que la réalité lorsqu'il dit : « le soleil résonne selon le mode antique », c'est-à-dire tel que les Anciens l'ont connu ; il résonne encore de même aujourd'hui pour celui qui est initié.

Voilà ce que Zoroastre enseignait à ses disciples et en particulier aux deux d'entre eux que nous pouvons considérer comme les plus proches de son esprit, et qui se réincarnèrent plus tard en Hermès et Moïse. Mais à ceux-ci, il donna cet enseignement de deux façons très différentes. Hermès resta sous l'influence directe des activités solaires ; Moïse fut inspiré de telle façon qu'il garda sous forme de souvenir le secret de la sagesse solaire.

Représentons-nous — dans l'esprit de la science spirituelle — la terre après sa séparation d'avec le soleil, puis le départ des forces de la lune, enfin notre globe s'ouvrant aux influences solaires extérieures. Entre la terre et le soleil se trouvent Vénus et Mercure ; si l'on divise tout cet espace en trois parties, on peut dire que la terre s'étant séparée du soleil a envoyé la lune dans la direction de ce dernier. Puis, se séparant à leur tour du soleil, Vénus et Mercure se sont rapprochés de la terre ; il faut donc voir en eux quelque chose qui vient du soleil vers la terre, tandis que la lune va de la terre vers le soleil.

Comme un miroir, l'évolution humaine reflète toujours les événements de l'existence cosmique. Pour nous, les révélations de Zoroastre correspondent à une « sagesse solaire » qu'il a communiquée d'une part à Hermès, d'autre part à Moïse. Le premier, du fait qu'il portait en lui le corps astral de Zoroastre, en avait reçu un rayonnement de sagesse solaire, tandis que l'enseignement reçu par Moïse restait comme isolé, semblable à une planète qui aurait à se développer afin de

pouvoir s'ouvrir aux rayons du soleil. Tout comme la terre s'était ouverte aux activités solaires grâce au départ de la lune, la sagesse mosaïque s'ouvrit au rayonnement de la sagesse solaire émanant directement de Zoroastre. Les deux enseignements, la sagesse terrestre de Moïse et la sagesse solaire de Zoroastre passant à travers Hermès, se rejoignirent en Égypte.

La sagesse que Moïse a développée de lui-même, qu'il avait reçue comme à distance de Zoroastre et qu'il a éveillée en lui-même pour la donner à son peuple, est comparable à la substance de la lune qu'à un moment donné la terre a rejetée au-dehors. On peut l'appeler aussi sagesse de Iahvé ou de Jéhovah ; car pour peu qu'il soit bien compris, ce nom est comme un résumé de tout l'enseignement de Moïse.

Ceci nous explique pourquoi les anciennes traditions disent de Jéhovah qu'il est une divinité lunaire, ce que vous pouvez lire dans de nombreux documents ; mais vous n'en comprendrez la raison qu'en réfléchissant aux rapports profonds qui existent entre les choses. De même que la terre avait éliminé les substances lunaires qu'elle contenait pour les envoyer vers le soleil, ainsi la sagesse terrestre de Moïse devait-elle rejoindre en Hermès celle de Zoroastre, à lui transmise avec son corps astral.

Il lui fallut ensuite se développer elle-même et nous avons vu plus haut comment, après cette rencontre avec Hermès, l'enseignement de Moïse évolua jusqu'à l'époque de David. Une nouvelle sagesse d'Hermès ou de Mercure se manifesta chez ce roi guerrier, chez ce chantre divin du peuple hébreu. Nous avons vu également comment, pendant la captivité de Babylone, le mosaïsme s'est orienté à nouveau vers un élément solaire, du fait que Zoroastre lui-même y fut le maître des initiés hébreux, sous le nom de Zarathas ou Nazarathos. L'évolution suivie par la sagesse mosaïque reflète donc toute la vie de notre planète depuis sa séparation d'avec le soleil.

Ces grandes correspondances universelles inspiraient un profond respect aux sages du peuple hébreu et à tous ceux qui étaient capables de les concevoir. Ils y voyaient comme une manifestation directe venue des espaces lointains, comme une émanation de la vie cosmique. Un être tel que Moïse leur semblait l'envoyé sur la terre des puissances cosmiques. Et c'est aussi ce sentiment que nous devons avoir, si nous voulons vraiment comprendre les époques passées, sans quoi tout reste vide et abstraction.

Mais il fallait que la rayonnante sagesse, émanée de Zoroastre et transmise ensuite par Moïse et Hermès, puisse se développer et reparaître, perfectionnée, sous une forme plus élevée. Par une progression admirable, il était nécessaire que Zoroastre — cette individualité qui n'avait encore sacrifié que son corps astral et son corps éthérique — revienne une fois de plus sur la terre dans un corps physique, pour pouvoir l'offrir aussi en sacrifice. Aux âges très reculés de l'histoire, Zoroastre avait vécu sa vie personnelle, et par la civilisation perse, l'antique civilisation iranienne, il avait imprimé son élan à toute l'évolution post-

atlantéenne. Puis il abandonna son corps astral pour permettre à Hermès de fonder une autre civilisation, celle de l'Égypte. Enfin, il abandonna son corps éthérique à Moïse. Il avait donc offert en sacrifice deux de ses enveloppes. Et maintenant il devait avoir la possibilité de sacrifier aussi son corps physique ; le grand mystère de l'évolution humaine voulait en effet qu'un être sacrifie ses trois corps.

Des conditions spéciales étaient nécessaires pour cela ; il fallait que le corps physique de Zoroastre passât par une préparation tout à fait particulière. Et nous avons déjà indiqué hier comment, par le moyen d'une vitalité transmise à travers les générations successives du peuple hébreu, les conditions nécessaires étaient apparues, la faculté de clairvoyance astrale décadente des peuples touraniens s'étant transformée chez les Hébreux en une efficacité intérieure.

C'est là le grand secret du peuple juif : alors que chez les Touraniens, les forces héritées du passé servaient à l'élaboration d'organes extérieurs de clairvoyance, ces forces chez les Hébreux s'involuèrent vers l'organisme, le modelant si bien que ce peuple fut choisi pour percevoir et ressentir en lui-même ce qui, à l'époque atlantéenne, avait été perçu dans l'espace, au-delà du monde sensible. Iahvé ou Jéhovah, ainsi qu'à bon escient l'appelait le peuple hébreu c'est, concentré en un seul point, le Grand Esprit que percevait l'antique clairvoyance derrière tout ce qui existe et ce qui vit. On nous dit aussi que l'ancêtre de ce peuple hébreu avait déjà reçu d'une façon très spéciale cette constitution intérieure.

Les mythes et les légendes qui parlent des événements passés d'une façon imagée contiennent plus de vérité que la recherche anthropologique n'est capable d'en découvrir à force de fouilles et de débris de monuments. Dans la plupart des cas (je dis la plupart, n'ayant pu les examiner tous) les légendes sont confirmées par ce que nous appelons l'investigation occulte. Lorsqu'on étudie par exemple les origines de l'ancien peuple hébreu, on est ramené non pas à ce que suppose l'anthropologie moderne, mais bien vers un ancêtre dont nous parle la Bible. C'est un personnage réel que cet Abram ou Abraham et tout ce que nous en raconte la légende talmudique est rigoureusement vrai.

D'après cette légende, le père d'Abraham était un chef d'armée au service d'un personnage également légendaire, mais non moins réel, que la Bible appelle Nemrod. Ce Nemrod eut un rêve que lui interprétèrent ainsi ceux qui connaissaient les signes du temps : le chef de ton armée aura un fils qui détrônera rois et souverains en grand nombre. Pris de peur, Nemrod donna l'ordre de tuer l'enfant. Voilà ce que raconte la légende, et ce que nous confirme l'investigation occulte.

Or, le père d'Abraham s'avisa d'un subterfuge : il livra à Nemrod un autre enfant que le sien et fit élever le jeune Abraham dans une grotte. La légende nous révèle par un fait singulier qu'Abraham fut bien le premier à métamorphoser, à interioriser certaines facultés qui jusqu'alors se servaient des organes extérieurs de la clairvoyance ; il les a cultivées en lui-même, développant ainsi une force

intérieure qui, par une sorte de renversement, de retournement, doit nous amener à concevoir l'existence de Dieu. Abraham, nous dit donc la légende, resta trois ans dans sa grotte et s'y nourrissait du lait qui, par la grâce divine, coulait de sa propre main droite.

Ce phénomène d'auto-alimentation dépeint bien le retournement vers l'intérieur des forces de l'ancienne clairvoyance chez Abraham, l'ancêtre du peuple hébreu. Lorsqu'on en saisit la vérité profonde, ces légendes ont une telle puissance qu'on comprend pourquoi ceux qui parlaient de certaines choses n'aient pu s'exprimer qu'en images. Car ces images étaient bien faites pour éveiller sinon la conscience, du moins le sentiment des grands événements. Et c'était suffisant pour les époques passées.

Abraham fut donc le premier à transformer le reflet intérieur de la sagesse divine, de la vision spirituelle, pour en faire quelque chose de véritablement humain : la pensée humaine au sujet de Dieu. Abram ou Abraham — comme il fut appelé par la suite — avait réellement une constitution physique toute différente de celle des hommes qui vivaient autour de lui. Ses contemporains n'étaient pas faits pour élaborer une pensée en eux-mêmes à l'aide d'un organe particulier. Ils n'avaient de pensée qu'en dehors de leur corps physique, dans leur corps éthérique ; ils n'avaient pas encore formé en eux l'organe physique de la pensée. Abraham fut le premier à le faire.

Ce n'est donc pas sans raison qu'on le considère comme l'inventeur de l'arithmétique, science de la pensée par excellence, et de la pensée dans le corps physique (quoique ceci soit à prendre non pas au pied de la lettre, mais *cura grano salis*). Par sa précision, l'arithmétique se rapproche en effet, pour ce qui est de sa forme, à cause de la certitude intérieure qu'elle confère, des connaissances qu'on acquiert par la clairvoyance. Mais elle a besoin d'un organe physique. Il y a donc un rapport étroit entre la faculté qui utilisait des forces extérieures de clairvoyance et celle qui se sert maintenant d'un organe interne pour penser ; et ce rapport se traduit par le fait qu'Abraham est considéré comme l'inventeur de l'arithmétique.

Pour nous, Abraham est donc l'homme qui reçut pour la première fois un organe physique lui permettant de penser, et grâce auquel il allait lui être possible de s'élever, par une activité à la fois intérieure et physique, vers l'idée d'un Dieu unique. Auparavant, l'homme ne pouvait rien connaître de Dieu et de l'existence divine que par observation clairvoyante. Toute la sagesse antique était fondée là-dessus. Pour qu'il pût s'élever jusqu'au divin par la pensée, il fallait à l'homme un instrument, un organe physique. Abraham fut le premier à en être pourvu. Et comme il s'agissait justement d'un organe physique, le rapport qui s'établissait entre l'idée de Dieu, d'une part, le monde objectif et l'être subjectif de l'homme d'autre part, allait devenir tout différent.

Auparavant, dans les écoles d'occultisme, l'idée de Dieu était incluse dans la sagesse divine et pouvait être communiquée à quiconque était capable d'avoir des perceptions dans son corps éthérique, se trouvant en dehors de son corps



physique. Mais pour transmettre à quelqu'un un instrument physique, il n'existe qu'une seule voie : celle de l'hérédité. Ce qui pour Abraham était l'essentiel, l'organe physique, devait donc se transmettre par voie d'hérédité, de génération en génération, afin de se fixer sur la terre.

Nous comprenons maintenant toute l'importance qu'avait pour le peuple hébreu la transmission héréditaire, par la voie du sang, des aptitudes physiques. Mais ce qui, chez Abraham, n'était qu'une disposition physique, ce modellement par cristallisation, comme sous le ciseau du sculpteur, d'un organe physique destiné à comprendre le divin, devait se perpétuer, s'affirmer graduellement. En passant de génération en génération, elle pénétra en effet de plus en plus profondément dans l'être humain, et plus l'hérédité se prolongeait, mieux elle s'ancrait en lui. Le don qu'Abraham avait reçu en vue de la mission du peuple hébreu devait se perfectionner en se transmettant par la voie héréditaire. Ce qui était organe physique ne pouvait se perfectionner que par l'hérédité.

Or, pour que l'individualité que nous avons appris à connaître sous le nom de Zoroastre pût posséder un corps physique aussi parfait que possible, des organes capables de saisir l'idée de Dieu, il fallait que fût développé au plus haut point l'instrument qu'Abraham avait reçu en partage. Ce qui avait été donné à Abraham devait se fortifier, se transmettre par l'hérédité et se développer de telle façon que pût être préparé pour Zoroastre un corps doué de toutes les qualités dont celui-ci aurait besoin.

Mais ce n'était pas le corps physique seul qui devait se perfectionner. Il est en effet impossible qu'un corps physique devienne parfait indépendamment de tout cet ensemble qui fait l'être humain. Il fallait que les trois enveloppes humaines se développassent peu à peu, au moyen de l'hérédité physique. Ce qui pouvait, par l'hérédité physique, être apporté au corps physique, au corps éthérique et au corps astral devait en effet l'être à travers la suite des générations.

Or il existe une certaine loi dans l'évolution. Nous la connaissons pour ce qui est de l'individu et nous en avons souvent parlé : au cours de la période qui va de la naissance à l'âge de 6 ou 7 ans, c'est le corps physique qui se développe. Le développement du corps éthérique a lieu entre 7 et 14 ans, et celui du corps astral entre 14 et 21 ans. Telle est la règle, dominée par le nombre 7, qui régit le développement de l'individu.

Il en existe une semblable pour le développement des enveloppes extérieures de l'âme à travers les générations, et nous verrons plus loin sur quelles bases profondes elle repose. Tandis que l'individu franchit en 7 ans une étape de son développement, tandis qu'il forme son corps physique jusqu'à sa septième année, en le perfectionnant de plus en plus, il y a pour l'ensemble du corps physique une période de 7 générations au cours de laquelle il peut être porté à un certain degré de perfection. Mais ici, l'hérédité se réalise de telle façon que les qualités dont il s'agit ne passent pas directement du père au fils, de la mère à la fille ; elles se transmettent du grand-père au petit-fils, donc à la seconde génération, puis à la

quatrième. La transmission héréditaire n'est donc pas continue. Et du fait qu'à chaque fois on saute un échelon, elle n'est pas basée sur le nombre 7 mais sur le nombre 14. Les dispositions innées au corps physique d'Abraham ne purent parvenir à leur point culminant qu'au bout de 14 générations.

Pour que, d'autre part, les corps éthérique et astral en fussent également saisis, il fallait que leur développement, comparable à celui de l'individu entre sa septième et sa vingt-et-unième année, s'étendit à nouveau et pour chacun de ces corps sur une période de 14 générations. C'est-à-dire que la faculté physique donnée en germe à Abraham devait se transmettre à travers trois fois 14 générations pour se saisir entièrement du corps physique, du corps éthérique et du corps astral. Trois fois 14, c'est-à-dire 42 générations, voilà ce qu'il fallait pour qu'un homme pût développer jusqu'à la perfection les facultés physiques reçues par Abraham. Seul un corps ainsi perfectionné pouvait servir à Zoroastre pour se réincarner. Et c'est bien ce que relate l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu.

Dans la liste généalogique qu'il donne, il insiste particulièrement sur ce qu'elle compte 14 générations d'Abraham à David, 14 de David à la captivité de Babylone, et 14 encore de la captivité de Babylone jusqu'au Christ. Au terme de ces 42 générations, la faculté physique déposée en germe en Abraham pour réaliser la mission du peuple hébreu avait entièrement pénétré dans les trois corps de l'être humain. Le corps dont Zoroastre avait besoin pour se réincarner se trouva donc prêt au moment où il allait inaugurer pour les hommes une ère nouvelle.

Ainsi nous voyons dès ses débuts, que l'Évangile de saint Matthieu puise à des sources très profondes. Il faut le comprendre, il faut comprendre ce que signifie ce nombre de trois fois 14 générations ; il nous indique que, dans ce que Jésus de Nazareth put hériter de Joseph, vivait ce qui se manifesta pour la première fois chez Abraham, cette faculté qui, s'étant répandue dans tout le peuple hébreu, put ensuite se concentrer dans un organisme unique, destiné à Zoroastre, et dans lequel le Christ put venir s'incarner.

*La connaissance du divin chez les Hébreux. Le Dieu qui a parlé à Abraham est le même qui s'est révélé dans les Mystères. Comment Abraham en reçut l'assurance par Melchisédec. — « Tes descendants seront ordonnés comme les astres dans le ciel ». — Le sang de Jésus « conçu par l'Esprit » ; l'Immaculée Conception. — À quand remonte l'Évangile de saint Matthieu. — Thérapeutes et Esséniens. L'influence du Bodhisattva. Jésus ben Pandira.*

Nous avons vu dans la conférence précédente qu'il existe une différence considérable et significative entre la connaissance des mondes spirituels telle qu'on l'a eue de tous temps et celle que le peuple hébreu pouvait acquérir grâce aux dispositions qui lui étaient particulières. Abraham, l'ancêtre de ce peuple, avait en effet reçu en germe une prédisposition physique, un organe pouvant servir à l'homme à parvenir par la connaissance sensible (pour autant du moins que la chose est possible) non seulement au pressentiment, mais à la connaissance de l'esprit.

Il y a eu, il y aura toujours et partout une connaissance du spirituel, du divin. Mais cette connaissance en quelque sorte éternelle du spirituel s'acquiert par la voie de l'initiation, soit celle des Mystères, soit une autre. Il faut donc distinguer ce qui peut être acquis par le développement personnel, d'une façon pour ainsi dire artificielle, de la connaissance du monde spirituel qui est le bien commun, normal, des hommes d'une même époque et qui correspond à leur mission spéciale dans l'évolution. On peut dire par exemple que la perception astrale des mondes spirituels était normale à l'époque atlantéenne, mais que pour l'époque où le peuple juif était à son apogée, ce qui était normal, c'était la connaissance extérieure, exotérique, du monde spirituel, celle qui s'obtient au moyen d'un certain organe physique, d'une faculté qui dépend de cet organe.

Nous avons déjà vu que le peuple d'Abraham était parvenu à cette connaissance grâce au sentiment qu'il avait de se fondre intimement dans l'existence divine. C'est donc une connaissance intérieure, l'impression de saisir le divin en soi-même qui était devenue possible par cet organe. Pourtant tous les individus ne pouvaient pas parvenir d'emblée à cette connaissance et se dire : « Je plonge en moi-même, j'essaie de me connaître moi-même aussi profondément que possible afin de retrouver en moi la parcelle d'existence divine qui me permettra ensuite de reconnaître autour de moi, dans le monde extérieur, l'élément divin et spirituel qui anime toutes choses. » Il n'en a pas été ainsi d'emblée. Ce n'est devenu possible que par l'apparition du Christ et sa manifestation dans l'évolution humaine.

Pour l'ancien peuple hébreu, cette expérience intérieure du divin n'était

possible qu'au sein de l'esprit du peuple ; l'individu ne pouvait pas la faire à lui tout seul, mais seulement lorsqu'il se sentait faire partie d'un tout, lorsqu'il avait l'impression que par son sang, il appartenait à une longue suite de générations et que la conscience de Dieu, de Iahvé, vivait dans ce sang. Pour donner à Jéhovah un nom qui corresponde aux réalités occultes, on ne devrait pas l'appeler le Dieu d'Abraham, mais bien le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce qui est beaucoup plus exact. C'est lui, cette entité qui passe de génération en génération et qui se manifeste chez l'individu sous la forme de la conscience nationale.

Entre cette connaissance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et la connaissance chrétienne, il y a une différence et, de l'une à l'autre, un grand progrès : le christianisme reconnaît, présent en chaque individualité humaine, ce qui pour les Hébreux ne pouvait être atteint que par le détour de l'esprit du peuple, l'esprit qui passe dans le sang des générations. Abraham pouvait dire : « J'ai été appelé à fonder un peuple qui se multipliera à travers mes descendants ; le Dieu suprême vivra dans leur sang et se manifestera dans la conscience de notre peuple. » Voilà la forme de connaissance spirituelle qui devenait normale pour l'époque d'Abraham.

Or, au long des époques se transmet une connaissance supérieure du spirituel, celle des Mystères, qui n'est pas liée aux autres formes de connaissance. À l'époque atlantéenne, on pouvait percevoir les profondeurs de la vie spirituelle par le moyen d'une clairvoyance à la fois astrale et éthérique. On pouvait aussi arriver par un développement intérieur à la connaissance des Mystères, des Oracles. Et à l'époque où le mode de connaissance des Hébreux était normal, il existait également des lieux où l'on pouvait saisir le spirituel, non pas dans le corps physique — comme les Abrahamites — mais en sortant de ce corps ; on pouvait accéder au divin, au spirituel, le contempler sous son aspect éternel, en élevant sa propre essence éternelle jusqu'à la contemplation de Dieu.

Vous allez maintenant comprendre que quelque chose était indispensable à Abraham. C'est par une voie particulière qu'il avait appris à connaître le Dieu qui gouverne le monde ; par la voie d'un organe physique, de la connaissance physique. Mais pour que son œuvre au sein de l'évolution fût vraiment féconde et vivante, il était extrêmement important pour lui de reconnaître que le Dieu qui se manifestait dans la conscience de son peuple était le même que la divinité créatrice révélée dans les Mystères de tous les temps. Il fallait en somme qu'Abraham pût identifier son Dieu avec le Dieu des Mystères. Et cela n'était possible qu'à une seule condition. Il fallait que lui fût donnée la certitude que les forces qui se manifestaient dans la conscience nationale de son peuple étaient les mêmes que celles qui, sous une forme plus élevée, se révélaient dans les Mystères. Pour comprendre comment il parvint à cette certitude, nous allons revenir sur un certain fait de l'évolution humaine.

Dans l'ancienne Atlantide vivaient des initiés qu'on appelait prêtres des Oracles. L'un d'entre eux, l'initié de l'oracle solaire, dirigeait tous les autres, les

initiés des oracles de Mercure, de Mars, de Jupiter, etc. Ce grand initié solaire fut aussi le guide de l'importante colonne d'émigrants qui se déplaça d'ouest en est, de l'Atlantide jusqu'au centre de l'Asie, d'où elle rayonna et donna naissance à la première civilisation post-atlantéenne. Arrivé dans l'intérieur de l'Asie, ce grand initié se retira dans un lieu sacré. Sa première œuvre consista à faire, des grands sages que nous appelons les saints Rishis, les guides de leur peuple. C'est lui aussi qui initia Zoroastre. Il l'initia d'ailleurs autrement qu'il ne l'avait fait pour les Rishis, car la tâche que Zoroastre devait remplir était différente de la leur.

L'initiation que reçurent les Rishis leur donna la faculté, en poursuivant leur développement intérieur, de parler spontanément des grands mystères de la vie. Grâce à quoi ils devinrent les guides, les instructeurs de la civilisation pré-védantique de l'ancienne Inde. Ils possédaient encore, mais obtenue par un entraînement voulu, une clairvoyance semblable à l'ancienne clairvoyance des Atlantes, qui était identique en chacun d'eux. Chacun des 7 Rishis avait son domaine particulier d'investigation, tout comme chacun des différents oracles de l'Atlantide avait eu, lui aussi, sa spécialité. Et lorsque chacun d'eux disait ce qu'il savait de la sagesse originelle, c'était comme si tout un collège avait parlé. Cette sagesse, ils l'avaient reçue du grand initié solaire qui l'avait transplantée d'Occident en Orient, puis transmise à ceux qui devaient devenir les inspireurs des civilisations post-atlantéennes. Cet initié la communiqua également à Zoroastre, mais sous une autre forme, ainsi que nous l'avons vu précédemment.

Les Rishis disaient : « Pour atteindre le monde spirituel le plus élevé, il faut considérer le monde extérieur et tout ce que nous offrent les sens comme une Maya, une illusion ; il faut s'en détourner et se replier sur soi-même ; alors surgit un monde tout différent de celui qu'on voit. » Leur enseignement recommandait donc de se détourner du monde illusoire, de la Maya, pour accéder aux sphères de l'esprit par le développement intérieur.

Il en était tout autrement de Zoroastre. Celui-ci ne se détournait pas de la manifestation extérieure ; il n'enseignait pas que ce qui est au-dehors est Maya ou illusion ; il y voyait la manifestation, le véritable vêtement de la divinité. Il ne voulait pas qu'on s'en détournât ; bien au contraire, il engageait les hommes à l'explorer, à l'étudier, à reconnaître dans le corps lumineux du soleil l'enveloppe extérieure où vit et agit Aoura-Mazdao. Le point de départ de Zoroastre était donc à l'opposé de celui des saints Rishis. Et si la civilisation qui a suivi celle de l'Inde a pris tant d'importance, c'est qu'elle devait imposer au monde extérieur l'empreinte de l'activité spirituelle de l'homme.

Nous avons vu d'autre part que Zoroastre avait transmis le meilleur de sa sagesse à Hermès et à Moïse. Pour que la sagesse mosaïque pût devenir vraiment féconde, pour qu'elle levât, il fallait que le germe en fût déposé dans l'âme du peuple qui avait Abraham pour ancêtre. Car c'est Abraham, nous l'avons vu, qui le premier a reçu un organe lui permettant d'acquérir une conscience intérieure de Jéhovah. Mais il devait encore apprendre que le Dieu qui se révélait à lui par le

moyen des facultés physiques de connaissance, parlait avec la même voix que le Dieu éternel, omniprésent, des Mystères ; seulement cette révélation intérieure se faisait sous une forme limitée, celle que percevait Abraham.

Un être aussi élevé que le grand initié des Mystères solaires ne peut d'emblée trouver le langage immédiatement accessible à ceux qui vivent à une époque déterminée pour y jouer un rôle particulier. Une telle individualité, qui mène une existence en quelque sorte éternelle, et dont on est en droit de dire pour marquer ce caractère d'éternité, qu'elle n'a ni âge, ni nom, ni père, ni mère, — un tel guide de l'évolution humaine ne peut se manifester qu'en prenant une forme qui le rapproche d'abord de ceux auxquels il doit se révéler.

Pour se faire comprendre d'Abraham, le maître des Rishis, le maître de Zoroastre prit donc une forme pourvue du corps éthérique ayant appartenu à l'ancêtre de celui-ci, c'est-à-dire à Sem, fils de Noé. Ce corps éthérique de Sem avait été conservé comme celui de Zoroastre l'avait été pour Moïse, et le grand initié des Mystères solaires s'en servit pour se faire comprendre d'Abraham. Leur rencontre est décrite dans l'Ancien Testament : c'est la scène où Abraham reçoit la visite du roi-prêtre du Dieu suprême, Malek-Zadik ou Melchisédec, comme on l'appelle d'ordinaire.

C'est un événement d'une immense portée que cette rencontre d'Abraham avec le grand initié solaire, qui ne se montra à lui dans le corps éthérique de Sem, fondateur de la race sémite, que pour ne pas le déconcerter en quelque sorte. En termes significatifs, la Bible nous apprend ici quelque chose qui est souvent très mal compris, c'est-à-dire l'origine du message que Melchisédec pouvait apporter à Abraham. Que pouvait-il en effet lui donner, sinon la révélation des secrets de la vie solaire, qu'Abraham allait naturellement comprendre à sa manière, cette révélation dont Zoroastre avait déjà parlé d'une façon prophétique ?

Zoroastre, nous l'avons vu, révélait à ses disciples préférés l'existence d'un être spirituel, vivant dans le corps lumineux du soleil, et qu'il appelait Aoura-Mazdao. Il disait : « Voyez, il y a là une force cachée, non encore unie à la terre, mais qui plus tard viendra participer à l'évolution humaine en descendant jusque sur la terre. » Il annonçait, il prédisait donc la venue de l'esprit solaire, du Christ, dont il disait : « Il viendra dans un corps d'homme. » Lorsqu'on admet cela, on reconnaît également que l'homme dont la tâche consistait à préparer, et plus tard à promouvoir l'incarnation du Christ sur la terre, devait acquérir une connaissance encore plus approfondie de ce mystère solaire.

C'est lors de leur rencontre que le Maître de Zoroastre en personne fit à Abraham une révélation qui avait été puisée à la même source d'où allait venir plus tard l'impulsion donnée par le Christ. Ce fait se trouve indiqué dans l'Ancien Testament par un symbole. On y lit en effet qu'Abraham, allant à la rencontre de Melchisédec, reçoit de ce roi de Salem, de ce prêtre du Dieu suprême, du pain et du jus de raisin. Nous retrouvons plus tard ce pain et ce jus de raisin. Lorsque la Cène fut instaurée, quand le mystère du Christ dut être manifesté à ses disciples,

c'est le pain et le jus de raisin qui leur furent distribués. Cette identité des deux offrandes nous montre bien que la source créatrice dont Melchisédec s'inspirait était la même que celle du Christ.

L'être qui allait descendre plus tard sur la terre a donc déjà agi sur elle par l'intermédiaire de Melchisédec, et Abraham, le grand préparateur des événements futurs, a été pénétré de cette influence. La conséquence de cette rencontre entre Abraham et Melchisédec fut la suivante : Abraham reconnut que la force qui l'inspirait, que celui qu'il appelait Jéhovah, le Dieu le plus élevé qu'il pût imaginer, lui venait de la même source où avait été puisée la plus haute connaissance terrestre, la source d'où provient pour l'initié la conscience d'une divinité suprême qui anime et dirige les mondes.

C'est cette conscience qu'Abraham put désormais transmettre à ses descendants. En même temps, une autre réalité lui était apparue : il s'était rendu compte de la similitude qui existe entre les forces qui coulent dans le sang à travers les générations, à travers un peuple, et les visions auxquelles les initiés peuvent accéder par les Mystères, lorsque leur regard clairvoyant se porte sur les énigmes de l'existence et que le langage du Cosmos leur devient intelligible.

J'ai déjà fait remarquer que pour exprimer la vie secrète du Cosmos, on employait dans les Mystères des termes empruntés à la vie des étoiles. Il y eut un temps où les Maîtres des Mystères voilaient leur enseignement sous des termes, des images empruntées aux constellations célestes. Le chemin parcouru par les étoiles, les figures qu'elles formaient entre elles représentaient pour eux des images par lesquelles on pouvait rendre les expériences spirituelles que fait l'homme lorsqu'il s'élève vers le monde divin.

Mais que lisait-on dans la sagesse des Mystères s'exprimant par l'écriture des étoiles ? On y lisait les secrets de la divinité qui anime et sous-tend l'univers. L'ordonnance des astres était l'expression visible de Dieu. On élevait le regard vers l'espace infini et l'on se disait : « Voilà la divinité qui se manifeste ! Les astres nous la révèlent par leurs figures harmonieuses. » Selon cette façon de voir, le Dieu de l'univers vit dans l'ordonnance et l'harmonie des constellations. Et la révélation qu'il allait donner de son existence dans la mission particulière du peuple hébreu devait être conforme aux signes que traçaient dans le ciel les constellations.

C'est-à-dire que par le sang des générations, instrument extérieur de la manifestation de Jéhovah, devait s'exprimer un ordre semblable à celui qui règne dans les trajectoires des astres. En d'autres termes, dans la descendance d'Abraham devait se refléter l'écriture des étoiles dans le Cosmos. Voilà pourquoi Abraham reçut cette promesse : « Tes descendants seront comme une image de l'ordonnance des astres dans le ciel. » Car tel est le véritable énoncé de la phrase que l'on traduit généralement ainsi : « Tes descendants seront nombreux comme les étoiles au ciel », où seule la quantité se trouve indiquée.

Or il est question, non pas de la quantité mais de l'ordre, du rythme qui doit régler la succession des générations : parmi les descendants d'Abraham doit

régner le même ordre que dans le groupement des étoiles, ce langage des Dieux. Dans l'ordonnance que manifestent les signes du Zodiaque et la position des planètes par rapport à ce Zodiaque, on voyait l'expression des actes des Dieux à l'œuvre dans l'univers.

Le lien étroit qui existe entre les 12 signes du Zodiaque et les planètes a donc trouvé ici-bas son expression dans la consanguinité, dans la descendance d'Abraham. Les 12 fils de Jacob, les 12 tribus juives correspondent aux 12 signes du Zodiaque. De même que les Dieux s'étaient exprimés dans le ciel à l'aide de ces 12 signes, Jéhovah s'exprimait par le sang coulant à travers les générations de ce peuple, réparti en 12 tribus d'après les 12 fils de Jacob. Quant aux astres auxquels nous avons donné les noms de Vénus, Mercure, Lune, Soleil, etc. ils ont aussi leur place au milieu des constellations du Zodiaque, et nous avons vu qu'on peut établir un parallèle entre les différents épisodes de l'histoire des Hébreux et la marche de ces planètes, entre le roi David et Hermès (ou Mercure), entre la captivité de Babylone, au cours de laquelle la religion de Jéhovah reçut une impulsion nouvelle, et Vénus. Ce qui devait être indiqué à Abraham, c'est que par exemple la place occupée par David dans la suite des générations est comparable à celle de Mercure parmi les signes du Zodiaque. La tribu de Juda, elle, correspond à la constellation du Lion et la présence de David dans cette tribu correspondrait dans l'histoire du peuple hébreu à celle de Mercure dans le signe du Lion.

Toute l'histoire du peuple hébreu, la façon étrange dont se transmettait la dignité de roi ou de prêtre, les combats et les victoires de l'une ou de l'autre tribu, reflètent fidèlement les évolutions des planètes traversant les différents signes du Zodiaque. Tel est le sens de cette parole : « Tes descendants seront ordonnés comme les astres au ciel. » Il ne faut pas voir, dans les documents qui se fondent sur l'occultisme, ces banalités qu'on y voit si volontiers, mais en saisir la très profonde signification.

Nous le voyons, un ordre déterminé a présidé à cette suite de générations que nous décrit l'Évangile de saint Matthieu. L'Évangéliste nous expose de quelle façon tout à fait spéciale a été composé le sang qui devait recevoir l'individualité de Zoroastre, afin que celui-ci pût préparer la venue du Christ sur la terre.

À quoi aboutissait donc la suite des 42 générations allant d'Abraham à Joseph ? Elle aboutissait, à la dernière de ces générations, à un mélange de sang qui s'était opéré selon les lois du monde des astres, conformément aux saints mystères. Il y avait, dans ce mélange, un ordre, une harmonie profonde qui reflétait les plus belles lois des constellations. Ce sang dont Zoroastre avait besoin pour accomplir sa grande tâche était en quelque sorte une image du Cosmos. Il était le produit de mélanges successifs qui s'étaient effectués selon les lois cosmiques. Tout cela se retrouve sous une forme voilée dans ce document si important : l'Évangile de saint Matthieu. Il repose sur le profond secret d'une race évoluant en conformité avec les lois du Cosmos.



Tous ceux qui savaient quelque chose du grand mystère du Christ le ressentaient ainsi. Ils sentaient que le sang qui coulait dans les veines du Jésus de Nazareth décrit par saint Matthieu était comme un reflet de l'esprit régnant dans le Cosmos. Dans le sang où devait vivre le moi de Jésus de Nazareth, vivait à leurs yeux l'esprit de l'univers. Un corps physique de cette nature devait porter l'empreinte, être le reflet de l'esprit cosmique, de l'esprit qui agit dans l'univers.

Ainsi dès l'origine, on a su que le mélange de sangs qui avait abouti à celui de Zoroastre, de Jésus de Nazareth, était animé par la même force qui régnait dans le Cosmos tout entier, par l'esprit qui, après la séparation du soleil et de la terre, allait imprégner de sa chaleur l'évolution universelle. Nous avons vu dans les conférences consacrées à la Genèse, qu'il faudrait traduire les mots hébreux « Bereschit bara elohim eth hashamajim weth harez » qui en constituent le début, non pas par les paroles banales qu'on emploie aujourd'hui et qui ne correspondent plus à leur véritable sens [{10}](#), mais par ces mots : « Au sein du monde qui succédait à Saturne, au Soleil et à la Lune, l'activité cosmique des Elohim créa par la pensée ce qui se manifeste extérieurement et qui est animé d'une vie intérieure. Et au-dessus et à travers cela régnaient les ténèbres ; mais l'esprit créateur des Elohim, Ruach, s'y répandit et le pénétra de chaleur, telle la poule qui couve un œuf. » [{11}](#).

Cet esprit qui a couvé le monde, c'est le même qui a présidé à l'ordre cosmique, tel qu'il s'exprime dans les constellations. Ainsi les premiers initiés au Mystère chrétien sentaient que le sang de Jésus de Nazareth était un reflet de l'activité des Elohim, de l'activité de Ruach, dans l'existence cosmique. Et c'est pourquoi ils disaient de ce sang, préparé ainsi en vue du grand événement, qu'il avait été « créé par l'Esprit universel », par cet esprit que dans son récit grandiose la Genèse appelle Ruach.

Tel est le sens profond, sacré, infiniment plus vaste que tous ceux qu'on a pu attribuer à cette expression : « Il fut conçu par le Saint-Esprit universel ». Voilà ce qui est à la base de ces paroles : « Et celle qui mit cet être au monde fut remplie de l'esprit de l'univers. » Ressentons la grandeur d'un pareil mystère et nous verrons que cette façon de comprendre les choses est infiniment plus élevée que toutes les explications courantes de l'Immaculée Conception.

Il suffit de considérer deux choses pour connaître les véritables intentions de la Bible et s'élever au-dessus d'une interprétation banale de l'Immaculée Conception. Tout d'abord : pourquoi l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu aurait-il énuméré toute une longue suite de générations allant d'Abraham à Joseph, s'il avait voulu dire que la naissance de Jésus de Nazareth n'avait rien à faire avec Joseph ? Pourquoi se donner tant de peine afin de montrer comment le sang d'Abraham s'était transmis jusqu'à Joseph, si c'est pour prétendre ensuite que ce dernier n'avait rien de commun avec Jésus de Nazareth ?

D'autre part, il ne faut pas oublier que le mot « Ruach-Elohim » que l'on a

traduit par « Saint-Esprit » est féminin en hébreu, ce qui a certainement une signification dont il faut tenir compte. Nous y reviendrons plus tard ; je ne voulais pour l'instant que vous faire entrevoir la grandeur des conceptions qui, dès le point de départ, sont à la base de ce mystère.

Ce qui s'est passé ainsi au début de notre ère, et qui n'était connu que des sages réellement initiés aux mystères cosmiques, fut tout d'abord raconté en araméen, dans les documents sur lesquels repose l'Évangile de saint Matthieu. Et non seulement par l'occultisme, mais par de simples recherches philologiques, il est possible de prouver que ces documents existaient déjà en l'an 71. Vous trouverez expliqué dans « Mystère chrétien et mystères antiques » [{12}](#) de quelle façon les Évangiles ont été composés.

Mais même en se basant uniquement sur la philologie et pour peu qu'on procède avec exactitude, on peut démontrer qu'il est faux de prétendre que l'Évangile de saint Matthieu a été écrit plus tard qu'en l'an 71. En effet, à cette date, on connaissait déjà une version araméenne de cet Évangile, donc relativement peu de temps après les événements de Palestine. Mais il ne s'agit pas ici de philologie, il s'agit de science spirituelle ; je me contenterai donc de citer un passage du Talmud dont l'authenticité est entièrement attestée par des savants hébreux.

Dans le Talmud on trouve cette indication d'un procès que le rabbin Gamaliel II avait avec sa sœur au sujet d'un héritage, son père ayant péri en 70 dans un combat contre les Romains. On nous raconte que ce rabbin comparut devant un juge qui, selon le récit du Talmud, était un demi-chrétien, ce qu'on appelait alors un Juif-chrétien. Il y avait en effet à cette époque de ces juges qui avaient été imposés aux Juifs par les Romains.

Il se passa alors quelque chose d'étrange. Gamaliel II disputait donc l'héritage paternel à sa sœur et devant ce juge, déjà un peu christianisé, il fit valoir que d'après la loi juive, c'est le fils seul qui pouvait hériter et non la fille, et que par conséquent, l'héritage tout entier lui revenait de droit. Le juge lui fit alors remarquer que dans la contrée qui était de son ressort, la Torah était abolie et que puisqu'il était fait appel à son jugement, il jugerait non pas d'après la loi juive, mais d'après celle qui avait remplacé la Torah.

Tout cela se passait, comme nous le disions, en l'an 71, le père de Gamaliel étant mort en 70. Gamaliel ne trouva rien de mieux que d'acheter le juge. Et celui-ci, le lendemain, cita au tribunal le passage suivant tiré de la version originale, araméenne, de l'Évangile de saint Matthieu : « Le Christ n'est pas venu pour abolir la loi de Moïse, mais pour l'accomplir. » Il croyait ainsi soulager sa conscience et pouvait tourner la loi tout en faisant attribuer l'héritage à Gamaliel, puisqu'il jugeait selon l'esprit du Christ.

Ce récit nous apprend donc qu'en l'an 71 existait déjà un document chrétien

auquel ont été empruntées ces paroles, qui sont contenues dans l'Évangile de saint Matthieu. La citation est faite en araméen, ce qui nous prouve bien que le document en question existait au moins en partie. Nous reviendrons sur ce sujet pour voir ce que la recherche occulte en dit. Remarquons seulement que lorsqu'on fait appel à la connaissance extérieure, on a tort de lire toutes sortes de livres et de négliger les textes talmudiques, si importants cependant, ne serait-ce qu'au point de vue exotérique.

On le voit, nous sommes sur un terrain très solide lorsque nous faisons remonter la rédaction de l'Évangile de saint Matthieu à une date relativement ancienne. C'est déjà une preuve que ceux qui ont participé à cette rédaction n'étaient pas très éloignés dans le temps des événements de Palestine et que, par conséquent, on ne pouvait pas venir leur raconter que le Christ Jésus n'avait pas vécu au début de notre ère. Car un demi-siècle ne s'était pas encore écoulé ; on pouvait donc rencontrer des témoins oculaires auxquels on n'aurait pas pu raconter des choses qui ne se seraient pas passées. Ces choses ont leur importance du point de vue exotérique, mais elles peuvent aussi servir à justifier le point de vue ésotérique.

Nous avons donc vu comment l'évolution de l'humanité, selon des lois prévues par l'ordre cosmique, aboutit à la formation d'un corps né du sang en quelque sorte purifié du peuple hébreu, et destiné à permettre au grand initié Zoroastre de se réincarner. Car c'est bien de l'individualité de Zoroastre et non d'une autre que parle l'Évangile de saint Matthieu.

Il ne faut cependant pas croire que tout ce qui ressort ainsi des plus profonds secrets de l'évolution, s'est passé ouvertement aux yeux de tous. Même pour les contemporains, ces choses restaient enveloppées d'un profond mystère, et seuls de rares initiés pouvaient les comprendre. Il est donc bien naturel que le plus grand silence ait été gardé sur l'événement le plus important de l'évolution humaine. Et lorsqu'aujourd'hui, les historiens constatent que les documents manquent à ce sujet, non seulement il ne faut pas nous en étonner, mais nous devons trouver la chose toute naturelle.

Après avoir étudié ce qui concerne Zoroastre, il nous reste à nous rendre compte de ce qu'ont été les autres courants qui ont joué un rôle dans la préparation de l'événement de Palestine. Beaucoup, beaucoup de choses se sont passées dans l'évolution humaine juste avant et aussi juste après les événements qui se rapportent au Christ. L'événement christique a été préparé de longue date. Par son action sur Hermès et sur Moïse, Zoroastre y avait collaboré ; de même Melchisédec, en agissant sur l'enveloppe extérieure de Jésus de Nazareth.

Mais il s'est aussi formé un autre courant, un courant secondaire qui avait pourtant des rapports avec le courant principal venant de Zoroastre. Ce courant secondaire s'est préparé lentement dans certaines sectes occultes dont l'histoire nous parle aussi et que Philon a décrites sous le nom de Thérapeutes. Les

Thérapeutes appartenait à une secte mystérieuse et cherchaient, par un effort intérieur, à purifier leur âme des impuretés dues au contact du monde extérieur et de la connaissance profane, et à s'élever ainsi jusqu'aux sphères de l'esprit pur. Une ramification de cette secte existait en Asie ; c'étaient les Esséniens. Tous les membres de ces sectes, Thérapeutes et Esséniens, obéissaient à une direction spirituelle commune, et pour comprendre en quoi elle consistait, il faut nous rappeler ce que nous avons vu à propos de l'Évangile de saint Luc {13}.

En parlant de Gautama Bouddha, tel qu'on nous le décrit dans les textes orientaux, même exotériques, nous avons expliqué qu'avant de devenir un « Bouddha », il faut avoir été « Bodhisatva ». Le Bouddha historique a en effet passé d'abord par ce stade avant de devenir Bouddha. Jusqu'à la vingt-neuvième année de sa vie, il était Bodhisatva et ce n'est qu'à cet âge qu'il s'est élevé au rang de Bouddha par son développement intérieur. Or il y a toute une série de Bodhisatvas qui dirigent l'évolution humaine et celui qui est devenu le Bouddha six siècles avant notre ère était l'un d'entre eux. Une telle individualité, qui s'élève du rang de Bodhisatva à celui de Bouddha, ne se réincarne plus désormais dans un corps physique sur la terre. Nous avons vu comment, au moment de la naissance de l'enfant Jésus, le Bouddha s'est manifesté en s'unissant au corps astral du Jésus de la lignée de Nathan. Nous savons également qu'il s'agit là d'un autre enfant Jésus que celui dont parle l'Évangile de saint Matthieu.

Dans le fait que le fils du roi Sudhodana est devenu le Bouddha, il faut voir le point final d'une longue évolution. En réalité, cette évolution se rattache au courant spirituel auquel appartiennent aussi les saints Rishis des Indes, et le passage du Bodhisatva au rang de Bouddha en constitue en quelque sorte l'aboutissement. Or, quand un Bodhisatva devient Bouddha, il est remplacé par un successeur. Cela, la légende hindoue nous le dit aussi lorsqu'elle raconte que, dans les mondes spirituels, le Bodhisatva qui allait s'incarner pour devenir le fils du roi Sudhodana et passer au rang de Bouddha, transmet d'abord sa couronne à son successeur. Le nouveau Bodhisatva qui continua à agir en tant que Bodhisatva, reçut une mission précise dans l'évolution humaine. Il eut en particulier pour tâche de guider le mouvement spirituel représenté par les Thérapeutes et les Esséniens ; c'est par ces sectes que s'exerça son influence.

Or, sous le règne du roi Alexandre Jannaï (125-77 avant J.-C.) il envoya comme guide aux Esséniens une certaine individualité qui dirigea les communautés esséniennes un siècle environ avant l'apparition du Christ-Jésus sur la terre. Cette personnalité est bien connue en occultisme, ainsi que dans les livres talmudiques. Vivant environ un siècle avant l'ère chrétienne, elle n'avait par conséquent rien de commun avec le Jésus de l'Évangile de saint Luc, non plus qu'avec celui de saint Matthieu. On la connaît en occultisme comme une sorte de précurseur du christianisme chez les Esséniens, et les livres talmudiques lui donnent le nom de Jésus, fils de Pandira (Jeschua ben Pandira).

Des écrivains juifs douteux ont répandu sur ce Jésus, fils de Pandira, toutes

sortes de fables, qu'on ressort de nouveau aujourd'hui. Ce fut en vérité une grande et noble personnalité, qu'il ne faut pas confondre avec Jésus de Nazareth, comme le font certains Talmudistes. La science spirituelle voit aussi en lui un précurseur du christianisme et nous savons que tous ceux qui, à cette époque, considéraient l'enseignement des Esséniens comme blasphématoire accusèrent Jésus ben Pandira de blasphème et d'hérésie, le lapidèrent, puis le pendirent à un arbre, ajoutant ainsi la honte au châtement. C'est là un fait occulte qui est également raconté dans les écrits talmudiques.

Ce Jésus ben Pandira est donc une personnalité qui se trouvait sous la protection du Bodhisatva successeur de celui qui devint le Gautama Bouddha. Ainsi, une sorte de préparation au principal courant chrétien, une espèce de courant secondaire s'est trouvé placé sous la direction du successeur du Bouddha, du Bodhisatva actuel qui deviendra plus tard le Bouddha Maitreya. Ce Bodhisatva envoya des messagers dans les communautés esséniennes et leur communiqua son influence par l'intermédiaire de ce missionnaire dont nous étudierons plus loin l'œuvre chez les Esséniens.

Le nom de « Jésus » s'applique ainsi, non seulement à l'individualité dont nous parlent les Évangiles, mais aussi à cette noble personnalité sur laquelle les écrits talmudiques ont répandu tant de calomnies.

*Les Bodhisatvas et le Christ. — La doctrine des Esséniens. Leurs exercices de purification et les 42 générations. L'évolution humaine et les rapports numériques qui reposent sur le nombre 7. — La dualité de la nature humaine. En parlant des 42 générations, l'Évangile de saint Matthieu décrit la préparation du corps physique et du corps éthérique. Par les 77 générations qu'il mentionne, saint Luc retrace la préparation du corps astral et du moi de Jésus.*

Nous avons donc établi que Jésus ben Pandira n'avait rien de commun, ni au point de vue parenté, ni autrement, avec le Jésus des Évangiles ; il vécut cent ans avant notre ère, donc avant qu'ait lieu l'événement du Christ ; il fut lapidé et pendu à un arbre. On ne saurait le confondre avec celui dont il est question dans les Évangiles.

Pour se renseigner sur son compte, il n'est nullement nécessaire de faire appel à la science de l'occulte ou à la clairvoyance ; il suffit de consulter les documents hébraïques, les livres talmudiques. Ce personnage a été bien souvent confondu avec le véritable Jésus, et pour la première fois dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Mais sans qu'aucune identification soit possible entre Jésus ben Pandira et le Jésus des Évangiles, il faut pourtant admettre qu'il y a entre eux des liens historiques, liens qui ne peuvent être contrôlés qu'au moyen de l'investigation suprasensible. Nous n'en comprendrons toute l'importance qu'en revenant une fois de plus et en quelques mots sur ce qui concerne l'évolution humaine et ceux qui la dirigent.

Lorsqu'on lève les yeux vers les grands guides de l'évolution humaine, on arrive à toute une série d'individualités très élevées que, selon la terminologie hindoue, on appelle les Bodhisatvas. Il existe un assez grand nombre de Bodhisatvas ; ils ont pour mission d'instruire l'humanité et de laisser filtrer parmi les hommes, d'époque en époque, les enseignements, issus des Mystères, au sujet des mondes spirituels, en les adaptant au degré de maturité où se trouve l'humanité.

Au cours des différentes époques, les Bodhisatvas se font suite l'un à l'autre, chacun prenant en quelque sorte la succession du précédent. Parmi ceux qui nous intéressent particulièrement et auxquels nous avons souvent fait allusion à propos de l'évolution humaine, figure tout d'abord celui qui devint le Bouddha pendant son incarnation de fils du roi Sudhodana, puis celui qui lui succéda dans la dignité de Bodhisatva. Cette dignité, il l'occupe d'ailleurs encore, car, selon l'enseignement hindou qui s'accorde avec les données de l'investigation clairvoyante, il le sera pour une durée de 2 500 ans. Au terme de cette période, ce Bodhisatva, comme son prédécesseur, sera élevé au rang de Bouddha. Le Bodhisatva actuellement en fonction deviendra alors le Maitreya Bouddha.

L'évolution de l'humanité est donc dirigée par des instructeurs dont font partie les différents Bodhisatvas. Il faut bien considérer ceux-ci comme des guides et ne pas les confondre avec la source même de leurs enseignements, cette source où ils puisent ce qu'ils doivent faire pénétrer dans l'évolution humaine sous forme de doctrines. Représentons-nous en quelque sorte une espèce de collège de Bodhisatvas, et au centre de ce collège, la source vivante à laquelle ils puisent leurs enseignements. Or, cette source vivante n'est autre que l'être que nous nommons le Christ. Tous les Bodhisatvas reçoivent donc du Christ la sagesse qu'ils doivent communiquer aux hommes au cours de l'évolution. Aussi longtemps qu'il reste en fonction, chaque Bodhisatva doit se consacrer entièrement à cette mission, car nous savons qu'une fois élever au rang de Bouddha, il ne reviendra plus s'incarner dans un corps physique.

En accord une fois de plus avec la philosophie orientale, on peut affirmer que Gautama Bouddha, qui dans sa dernière incarnation fut le fils du roi Sudhodana, ne s'est plus incarné depuis cette époque que dans un corps éthérique. Et dans les conférences sur l'Évangile de saint Luc nous avons souligné quelle fut la mission de ce Bodhisatva devenu Bouddha. Au moment où est né le Jésus de l'Évangile de saint Luc (l'enfant de la lignée de Nathan qui n'est pas le même que celui de saint Matthieu), l'être du Bouddha, alors incarné dans un corps éthérique, pénétra dans le corps astral de ce Jésus de Nathan.

Depuis son incarnation dans la personne de Gautama Bouddha, il n'avait plus pour mission d'enseigner, mais simplement d'agir par sa présence vivante. Il était devenu une force réelle, issue des mondes spirituels et agissants dans notre monde physique. Or, agir par son enseignement ou bien par la vertu d'une force vivifiante, d'une force de croissance, sont deux choses tout à fait différentes. Jusqu'au moment où un Bodhisatva devient Bouddha, il joue le rôle d'instructeur ; à partir de ce moment, il agit en tant que force vivante, donnant et organisant la vie d'une façon ou d'une autre. C'est ainsi que le Bouddha, se comportant selon sa nouvelle dignité, est intervenu dans la formation de l'organisme du Jésus de la lignée de Nathan.

Du sixième siècle avant notre ère jusqu'à nos jours, le Bouddha a été remplacé par son successeur dans la série des grands instructeurs de l'humanité, successeur qui deviendra plus tard le Maitreya Bouddha. C'est donc là où agit ce Bodhisatva, là où il communique à ses disciples l'enseignement dont l'humanité a besoin depuis l'époque où vécut Gautama Bouddha, qu'il nous faut rechercher la trace de cet enseignement. Je vous disais hier que les Thérapeutes et les Esséniens furent choisis pour servir d'instruments à ce Bodhisatva et que Jésus ben Pandira était une des personnalités les plus éminentes, les plus nobles, de la communauté essénienne. C'est donc par l'intermédiaire des Esséniens que le contenu des enseignements de ce Bodhisatva est venu éclairer l'humanité terrestre.

Les communautés esséniennes proprement dites — en ce qui concerne leur enseignement profond — disparurent relativement vite après l'événement



christique, l'histoire officielle en témoigne. On n'estimera donc pas incroyable qu'en fait, ces communautés d'Esséniens et de Thérapeutes aient été instituées pour servir de canal aux enseignements donnés du haut des sphères spirituelles par les Bodhisatvas, enseignements qui devaient aider les hommes à comprendre le grand événement que fut l'apparition du Christ. L'essentiel de ce qui fut ainsi communiqué à l'humanité en vue de lui permettre de comprendre l'acte christique, a son origine dans ces sectes.

Et Jésus ben Pandira avait été choisi pour recevoir l'inspiration du Bodhisatva qui devait devenir le Maitreya Bouddha, et pour répandre une doctrine qui pouvait rendre intelligible le Mystère de Palestine, le Mystère du Christ. Des renseignements précis sur les Thérapeutes et les Esséniens ne peuvent être obtenus que par l'investigation spirituelle, car l'histoire officielle en sait très peu de chose. Et puisque nous sommes sur le terrain de l'Anthroposophie, nous n'hésiterons pas à puiser parmi les secrets des Thérapeutes et des Esséniens ce qui va nous être nécessaire pour mieux comprendre l'Évangile de saint Matthieu, ainsi que les autres Évangiles. Nous allons donc parler de ces enseignements dans la perspective de la science spirituelle.

Ce qu'il y avait de particulièrement intéressant dans ces communautés qui, un siècle avant l'événement du Christ, avaient pour but d'y préparer les esprits, c'était la manière dont l'initiation était obtenue. Cette initiation était tout spécialement destinée à faire comprendre (par la clairvoyance) le rôle de la civilisation hébraïque, de l'« abrahmisme », dans la préparation à l'événement du Christ. Cela était un de leurs « Mystères », et leurs adeptes étaient initiés de façon à pouvoir saisir par la clairvoyance quels rapports existaient entre certains faits. Un Essénien devait donc tout d'abord se rendre compte du rôle exact joué par Abraham au sein du peuple hébreu et en mesurer toute l'importance. Il devait savoir par la vision personnelle qu'Abraham, l'ancêtre du peuple hébreu, avait reçu le premier germe d'une aptitude nouvelle qui devait se développer par le canal du sang, à travers les générations.

Pour comprendre comment quelque chose d'important pour toute l'évolution humaine peut s'accomplir grâce à une personnalité telle qu'Abraham, il faut tenir compte d'une vérité essentielle : lorsque quelqu'un est choisi pour devenir l'instrument particulier des destinées de l'humanité, il faut toujours qu'une entité spirituelle, divine, intervienne directement en lui.

Ceux d'entre vous qui ont assisté à Munich à la représentation du « Mystère rosicrucien » [\[14\]](#), ou qui ont pu le lire, savent que l'un des nœuds dramatiques les plus importants de la pièce repose sur ceci : le hiérophante fait remarquer à Maria qu'elle ne peut remplir sa mission que parce qu'elle a reçu l'influence d'un être supérieur, ce qui provoque chez elle une sorte de séparation entre les corps supérieurs et les corps inférieurs, si bien que ceux-ci peuvent alors être possédés par un esprit de moindre rang.

Tout ce qui se trouve dans ce Mystère rosicrucien peut, lorsqu'on le laisse agir



sur son âme au lieu de le lire superficiellement, éclairer de grands secrets de l'évolution humaine. Abraham ayant donc été choisi pour remplir un rôle capital dans l'histoire, il fallait que l'esprit qui pénétrait au secret de sa personne fût précisément celui que l'humanité des temps atlantéens avait perçu engendrant et animant le monde extérieur. Il fut le premier à être dans ce cas et le premier par conséquent chez lequel put s'opérer une transformation de la perception spirituelle. Mais pour cela, l'intervention d'une entité spirituelle et divine était toutefois nécessaire. Cette entité déposa pour ainsi dire dans l'organisme d'Abraham le germe de tous les organismes qui, dans la suite des générations, devaient descendre de lui.

Un Essénien d'alors se disait donc : ce qui put se former chez le peuple hébreu et qui fit de lui le porteur de la mission du Christ lui a été donné en germe par l'être mystérieux qu'on ne peut retrouver qu'en remontant toute une ligne généalogique jusqu'à Abraham, dans l'organisme duquel il s'est en somme infiltré pour agir ensuite dans le sang des Hébreux comme une sorte d'Esprit du peuple. Pour comprendre ce mystère ultime de l'évolution humaine, il faut donc s'élever jusqu'à cet Esprit et le rechercher au moment où il n'était pas encore entré dans l'organisme d'Abraham. — L'Essénien dit donc : L'homme qui veut remonter jusqu'à cet Esprit inspirateur et le reconnaître dans toute sa pureté doit donc suivre un certain entraînement afin de se purifier des souillures venant du monde physique qui ont atteint l'âme humaine depuis l'époque d'Abraham.

Pour l'Essénien en effet, l'être spirituel que l'homme porte en lui et toutes les entités spirituelles qui contribuent au développement de l'humanité, ne peuvent être perçus dans leur pureté que dans les mondes spirituels. En nous-mêmes, ils sont souillés par les forces du monde physique, sensible. Les Esséniens considéraient (et c'est tout à fait juste dans un certain domaine de la connaissance) que tout homme vivant à cette époque portait la marque des souillures qu'avait subies l'âme humaine, ce qui l'empêchait d'avoir une vision claire de l'être spirituel qui avait accordé à Abraham ses dispositions spéciales.

Tout Essénien devait donc travailler à éliminer de son âme ce qui troublait ces dispositions, ce qui l'empêchait d'avoir une vision nette de cet être spirituel. Toutes les purifications, tous les exercices pratiqués par les Esséniens avaient pour but de libérer l'âme des influences et des marques héréditaires qui voilaient à ses yeux l'être spirituel par lequel Abraham avait été inspiré. Car le noyau intime de l'être, l'âme et l'esprit existent certes en l'homme, mais ils sont troublés et souillés par les marques de l'hérédité.

Or il existe une loi spirituelle à laquelle les Esséniens étaient particulièrement à même d'obéir, grâce à leurs connaissances et à leur clairvoyance. Cette loi veut que l'influence de l'hérédité ne soit vraiment valable que pour 42 générations. C'est seulement lorsqu'on est remonté à travers 42 générations d'ancêtres qu'on a rejeté de son âme tout ce dont on a hérité. C'est-à-dire qu'on reçoit quelque chose de ses père et mère, de ses grands-parents, etc., mais plus on remonte dans la série de

ses ancêtres, moins on trouve en soi d'impuretés reçues par hérédité — et on n'en a plus du tout lorsqu'on est arrivé à la 42<sup>e</sup> génération. L'influence de l'hérédité cesse alors.

Les exercices des Esséniens avaient donc pour but de débarrasser l'âme, par un entraînement minutieux, de toutes les souillures qui y avaient pénétré pendant 42 générations. Chacun des adeptes devait accomplir des exercices pénibles, suivre des voies mystiques difficiles qui l'amenaient à franchir 42 degrés successifs de purification. En réalité, il devait accomplir 42 étapes bien définies, après quoi il se sentait libéré de toutes les influences du monde sensible et des tares héréditaires qui avaient pu s'accumuler en lui. Il en arrivait alors à ressentir au plus profond de lui-même, au centre même de son être, sa parenté de nature avec le monde spirituel, et il se disait : « En franchissant ces 42 degrés successifs, je remonte jusqu'à Dieu qui seul m'importe. »

L'Essénien avait donc une bonne idée de la façon dont on pouvait s'élever jusqu'à un être divin non encore descendu dans la matière. Il connaissait par expérience personnelle le chemin à remonter. Parmi tous les hommes de leur temps, les Thérapeutes et les Esséniens étaient les seuls à connaître la vérité au sujet de la mission d'Abraham et de la façon dont celle-ci dépendait de la succession héréditaire. Ils savaient que pour s'élever vers un être divin qui s'est engagé dans la ligne de l'hérédité et pour remonter au moment où il n'a pas encore pénétré dans la matière, il faut parcourir 42 étapes qui correspondent à 42 générations. C'est là qu'on peut le retrouver. Ils savaient encore autre chose, c'est que si l'homme doit remonter 42 degrés pour retrouver la divinité, il faut aussi que l'être divin qui veut pénétrer jusque dans le sang humain, descende à travers 42 degrés successifs, c'est-à-dire qu'il fasse le même chemin en sens inverse. S'il faut à l'homme 42 étapes pour remonter vers Dieu, il faut à Dieu 42 étapes pour devenir un homme parmi les hommes.

Voilà ce qu'enseignaient les Esséniens et en particulier Jésus ben Pandira, sous l'influence du Bodhisatva qui l'inspirait. C'était donc bien une doctrine essénienne, celle qui enseignait comment l'esprit inspirateur d'Abraham avait dû traverser 42 générations pour pouvoir descendre jusqu'à une incarnation humaine complète. Le savoir, c'est connaître la source à laquelle a puisé l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu et comprendre pourquoi il a été recherché ces 42 générations.

Jésus ben Pandira attira surtout l'attention des Esséniens sur un certain point (souvenez-vous qu'il a vécu cent ans avant que les 42 générations ne fussent au complet). Il montra donc aux Esséniens qu'ils ne pouvaient remonter qu'en partie les 42 degrés nécessaires et qu'ils ne pouvaient continuer au-delà qu'avec la grâce d'en-haut. Mais il leur affirmait que le jour était proche où cette longue ascension deviendrait un fait naturel, où un homme apporterait avec lui en naissant la possibilité de remonter si haut par son propre sang, que pourrait descendre en lui la force divine qui manifesterait tout l'esprit du peuple hébreu — l'esprit de Iahvé

— dans le sang de ce peuple. C'est pourquoi Jésus ben Pandira enseignait que si Zoroastre, le porteur d'Aoura-Mazdao, s'incarnait dans un corps humain, ce ne pourrait être que si ce corps, préparé d'assez longue date, était imprégné par des forces divines ayant parcouru 42 générations.

Les communautés esséniennes sont donc à l'origine de cette présentation des générations par laquelle débute l'Évangile de saint Matthieu. Pour vraiment comprendre ces faits, il faut que nous les approfondissions encore un peu.

Tout ce qui se rapporte à l'évolution humaine nous apparaît en quelque sorte sous deux aspects différents — simplement parce que l'homme est un être double. Si nous observons celui-ci pendant la veille, où les quatre éléments de sa nature sont liés les uns aux autres, nous ne distinguons pas ce caractère de dualité. Mais pendant la nuit, où l'entité humaine se présente aussi à nous dans sa totalité, sa division en deux parties se révèle nettement : nous avons d'une part le physique-éthérique qui reste dans le monde physique et d'autre part, l'astral-moi qui s'en détache.

L'homme est en somme composé de ces deux parties. Tout ce qui est affaires humaines, actes de la vie matérielle, ne regarde guère que les corps physique et éthérique quoique les deux autres membres de l'entité humaine y participent aussi pendant l'état de veille. Dans cet état, l'homme intervient par son moi et son corps astral dans ses deux autres corps : pendant le sommeil, il les abandonne à eux-mêmes. Mais en réalité, au moment même où il s'endort, des forces et des êtres cosmiques, venant du fond de l'espace, commencent à agir sur ce qu'il a abandonné, si bien que l'influence du Cosmos sur le corps physique et le corps éthérique est continue.

Or ce qui reste étendu sur le lit et qui est comme la face extérieure de notre être, ce physique-éthérique, a été entièrement formé au cours de 42 générations. C'est le résultat de l'hérédité. En partant d'une première génération et en considérant ce qui appartient à l'être physique, on ne retrouvera plus rien de ses dispositions essentielles après la 42<sup>e</sup>. En 6 fois 7 générations se trouvent en quelque sorte incluses les forces, les activités qui constituent les corps physique et éthérique d'un homme. Toutes les marques distinctives de ces deux corps se retrouvent chez les ancêtres, mais seulement pendant 42 générations. Si nous remontons plus haut encore, nous n'en retrouvons plus rien. Tout ce qui appartenait à des générations antérieures a disparu. Lorsque nous considérons l'aspect extérieur d'une entité humaine, nous voyons que la force qui l'anime est limitée à 42 générations.

Ainsi l'évolution humaine dans le temps est basée sur des rapports numériques. Étudions de plus près celui dont il est question ici ; étudions-le comme il demande à l'être pour peu qu'on veuille comprendre l'énumération par laquelle débute l'Évangile de saint Matthieu.

Tout ce qui concerne le corps physique est lié au nombre de 42 générations parce que tout ce qui évolue dans le temps est lié au nombre 7. C'est pourquoi,

chez les Esséniens, on considérait qu'il y avait un rapport entre ce nombre 7 et l'hérédité des caractères physiques. L'Essénien se disait : « Je dois parcourir 6 fois 7, soit 42 degrés successifs ; puis j'en arrive aux 7 degrés suivants, et je complète ainsi le nombre de 7 fois 7 = 49 degrés. Mais ce qui dépasse les 42 premiers degrés n'est plus à mettre au compte des forces et des entités qui agissent dans les corps physique et éthérique. » À vrai dire, l'évolution de ceux-ci n'est tout à fait achevée qu'une fois accomplie la loi du nombre 7, c'est-à-dire au bout de 7 fois 7 générations. Mais lorsqu'on en arrive aux 7 dernières une profonde transformation s'est effectuée en eux et il n'y subsiste plus rien des premières générations.

Ce qui nous intéresse se trouve donc inclus dans le nombre 6 X 7 et lorsque le nombre de 7 fois 7 se trouve atteint, il y a apport d'un principe nouveau. Dans le domaine où l'on pénètre au-delà des 42 générations, on est en présence, non plus d'une existence humaine, mais d'une existence surhumaine. Il faut donc distinguer d'abord 6 fois 7 générations qui sont absolument reliées à la terre, puis ce qui vient ensuite, la 7<sup>e</sup> fois 7 qui dépasse déjà la terre ; c'est le fruit destiné au monde spirituel. Après 6 fois 7 germe le fruit qui mûrira pour le monde spirituel lors du 7 fois 7.

Et voilà pourquoi ceux qui sont à l'origine de l'Évangile de saint Matthieu disaient : « Le corps physique dont allait se servir Zoroastre devait être assez mûr, assez parfait pour se trouver déjà après 42 générations à l'aube d'une spiritualisation, d'une déification — au début d'une période où la déification allait lui échoir en partage. »

Cette déification pouvait donc se produire dès la 43<sup>e</sup> génération. Mais si elle ne se produit pas, à ce moment, le corps physique se laisse pénétrer par une autre entité : l'Esprit de Zoroastre s'incarne en Jésus de Nazareth.

Conformément à la loi du nombre, tout s'était donc accompli afin que l'âme de Zoroastre trouve en Jésus de Nazareth le corps et le sang qui lui convenaient. Tout ce qui devait s'accomplir pour l'évolution de l'humanité était bien préparé, du moins en ce qui concerne le corps physique et le corps éthérique. Or tout homme, même celui qui devait devenir le porteur de l'entité du Christ, se compose non seulement d'un corps physique et d'un corps éthérique, mais aussi d'un corps astral et d'un moi.

Il ne suffisait donc pas que tout ait été préparé pour les corps physique et éthérique ; il fallait que le corps astral et le moi subissent également une préparation. Et dans le cas d'un événement aussi important, cette préparation ne pouvait pas se faire en une seule personne ; il en fallait deux. Le corps physique et le corps éthérique furent donc préparés dans la personnalité dont parle l'Évangile de saint Matthieu ; quant au corps astral et au moi, ils le furent dans la personnalité dont parle l'Évangile de saint Luc, le Jésus nathanéen, qui n'est pas identique au précédent. Le Jésus de saint Matthieu reçut les corps physique et éthérique préparés, le Jésus de saint Luc reçut le corps astral et le porteur du moi

qui leur correspondaient. Comment s'est effectuée cette dernière préparation ?

Nous avons vu que les forces des 42 générations avaient dû recevoir une préparation tout à fait spéciale pour que se constituent les corps physique et éthérique dont avait besoin le Jésus de saint Matthieu. Nous verrons plus tard comment ces deux corps s'unirent au corps astral et au moi, dont la préparation eut lieu dans le Jésus de l'Évangile de saint Luc. Et pour comprendre comment elle s'est faite, nous allons considérer la nature du sommeil.

Je vous disais plus haut qu'en se basant sur les données d'une clairvoyance inférieure, on a répandu la fable que dans le nuage qui flotte à proximité des corps physique et éthérique d'un homme endormi, est contenue la totalité de son corps astral et de son moi. En fait, lorsqu'en s'endormant, l'être humain abandonne son corps physique et son corps éthérique, il se dilate, il s'élargit à la mesure du Cosmos tout entier. Tel est le secret de notre sommeil. C'est pendant le sommeil que nous tirons du monde des astres les forces les plus pures du Cosmos et que nous les rapportons en nous réveillant, en retrouvant nos corps physique et éthérique (de là d'ailleurs ce nom de corps astral). Nous sortons du sommeil rafraîchis et fortifiés par tout ce que nous avons puisé dans l'ensemble du Cosmos.

Lorsque l'homme devient clairvoyant aujourd'hui (il en était d'ailleurs de même à l'époque du Christ Jésus), que se passe-t-il en réalité ?

Dans l'état normal, l'homme devient inconscient lorsque son corps astral et son moi abandonnent ses corps physique et éthérique. Il faut donc que la conscience clairvoyante soit mise à même de « voir » en se servant uniquement du corps astral et du moi, sans l'aide du corps physique et du corps éthérique. Elle participe alors à la vie des astres et perçoit tout ce qui s'y passe ; elle ne fait pas d'ailleurs que le voir, elle pénètre réellement dans le monde des astres. D'une façon tout à fait analogue à celle par laquelle la conscience des Esséniens remontait à travers une succession dans le temps basée sur le nombre 7, il faut que la conscience clairvoyante parcoure tous les degrés qui lui permettront de percevoir l'espace cosmique.

Or je vous ai souvent montré en quoi consistent les dangers que présentent les différentes méthodes d'entraînement spirituel. Chez les Esséniens, il s'agissait au fond de descendre dans les corps physique et éthérique afin d'y découvrir la divinité. Il en était d'eux comme d'un homme qui à son réveil ne regarderait pas tout ce qui l'entoure, mais se concentrerait sur son corps physique et son corps éthérique pour en bien distinguer les forces, par conséquent pour percevoir de l'intérieur son être extérieur.

À son réveil, l'homme ordinaire n'accomplit pas consciemment cette descente dans son corps physique, parce qu'à ce moment, sa conscience est distraite par tout ce qui l'entoure et ne se fixe pas sur ses forces physiques et éthériques. Pour les Esséniens, l'essentiel consistait à connaître toutes les forces qui provenaient en eux des 42 générations les ayant précédés ; ils apprenaient à détourner leur regard du monde extérieur pour plonger dans leurs propres corps physique et éthérique

et y déceler les forces mystérieuses qui sont en rapport avec le nombre de 6 fois 7, de 42 générations.

L'homme qui désire s'élever vers le Cosmos pour en découvrir les secrets, doit procéder d'une façon analogue. Mais c'est plus bouleversant. Lorsqu'il descend en lui-même, il court seulement le danger d'être en proie à toutes les forces de sa propre âme, à ses désirs, à ses passions, à tous les sentiments qui vivent en lui et dont il ne se rend pas compte d'ordinaire. Car la contrainte extérieure que lui impose l'éducation l'empêche d'habitude de prendre conscience de ces forces ; il ne court aucun risque de se laisser saisir par elles, car dès le réveil, son regard est distrait par le monde extérieur qui s'offre à lui.

Tandis qu'en descendant au fond de lui-même, l'homme court le danger d'être envahi par les forces égoïstes et les instincts les plus bas de sa propre nature, un autre danger le menace lorsqu'il fait l'autre expérience, celle qui consiste à s'étendre dans le Cosmos tout entier. L'homme qui ne s'endort pas dans l'inconscience mais qui, au moment où il s'endort, le fait si consciemment que son corps astral et son moi peuvent lui servir d'instruments pour percevoir le monde spirituel, cet homme-là est menacé d'un puissant aveuglement, comme celui que causeraient les rayons du soleil. Il est aveuglé par la grandeur, la puissance, et surtout par l'infinie confusion de ses impressions.

Nous avons vu que le nombre magique 6 fois 7 correspondait aux degrés qui, selon l'idée des Esséniens, doivent être franchis par qui veut apprendre à connaître les marques de l'hérédité dans les corps physique et éthérique. Il existe de même un nombre magique qui règle la manière dont cet homme pourra parvenir à la connaissance des mystères cosmiques. Pour le comprendre, le mieux est de se reporter une fois de plus aux mouvements et aux formes dessinées par les astres, à ce qui est, pour ainsi dire, inscrit dans les étoiles. De même qu'en franchissant 6 fois 7 degrés, on parvient à la connaissance du noyau intérieur de l'homme, ainsi s'élève-t-on par 12 fois 7, c'est-à-dire 84 degrés, aux mystères spirituels de l'espace universel. Lorsqu'on a franchi ces 84 degrés on parvient à un point où les forces spirituelles cosmiques ne sont plus aveuglantes, où l'on a acquis le calme qui permet de s'orienter dans le labyrinthe gigantesque qu'elles forment et d'en pénétrer les secrets. Cela, les Esséniens l'enseignaient également.

Lorsqu'un homme devient clairvoyant de cette façon, son être, au moment où il s'endort, se répand dans une région spirituelle régie par ce nombre mystérieux de 12 fois 7. Alors il se trouve dans le monde spirituel, car le degré précédent — 11 fois 7 — l'a déjà amené au seuil des mystères. Pour la connaissance de l'être humain, c'est le nombre 7 X 7 qui représente la pénétration dans le monde spirituel ; pour la connaissance du Cosmos, c'est le nombre 12 X 7. Si l'homme veut suivre ce dernier chemin, il lui faut gravir — par son corps astral et son moi — 11 fois 7 degrés pour parvenir dans le monde spirituel. Tout cela est d'ailleurs inscrit dans l'écriture des astres : le nombre 7 correspond au nombre des planètes et les expériences qui se déroulent dans l'espace universel sont en relation avec le

nombre 12, celui des signes du Zodiaque.

On peut donc se représenter comme un tableau grandiose l'espace spirituel limité par les 12 signes du Zodiaque et l'homme lui-même au centre de cette sphère. Le domaine de l'esprit est tellement étendu que si l'être humain veut y parvenir, il ne faut pas qu'il commence à s'y répandre en partant du centre pour gagner la périphérie, mais il faut qu'il avance selon une spirale, composée de 7 révolutions ; chaque fois qu'il parcourt l'une de celles-ci, il passe par les 12 signes du Zodiaque, si bien qu'en fin de compte, il doit y passer 7 fois. Ainsi il se déploie peu à peu dans le Cosmos, ces mots n'étant que l'expression symbolique de ce qu'il éprouve. Lorsqu'ayant évolué de la sorte, il a parcouru pour la septième fois les 12 signes du Zodiaque, il a atteint la divinité.

Alors ce n'est plus un être centré sur lui-même qui dirige son regard vers le Cosmos ; désormais élargi à la mesure de l'immense cercle spirituel, il peut regarder des 12 points du Zodiaque tout ce qui constitue l'univers. Telle est l'expérience qu'il faut faire lorsqu'on veut apprendre à connaître le monde. Il ne suffit pas de se placer à un seul point de vue ; il faut pouvoir en adopter douze.

Et c'est ainsi que le corps astral et le moi doivent parcourir 12 fois 7 ou plutôt 11 fois 7 degrés s'ils veulent parvenir jusqu'à Dieu. Si d'autre part, la divinité veut descendre vers la terre et rendre un moi humain propre à la recevoir, il faut qu'elle parcoure également 11 fois 7 degrés. Par conséquent, lorsque l'Évangile de saint Luc veut décrire les forces spirituelles qui ont rendu un corps astral et un moi propres à porter le Christ, il se voit obligé de montrer comment ces forces sont descendues à travers 11 fois 7 degrés. Cet Évangile raconte en effet l'enfance de l'être humain dont le corps astral et le moi allaient être préparés pour la venue du Christ. Il ne parle donc pas, comme l'Évangile de saint Matthieu, de 6 fois 7 générations, mais de cette série de 11 fois 7 degrés à travers laquelle Dieu lui-même (l'Évangile de saint Luc le dit expressément) conduit les forces qui vont animer l'individualité de Jésus. Comptez les degrés humains par lesquels l'Évangile de saint Luc fait passer la force divine, vous en trouverez 77.

Comme il s'agit, dans l'Évangile de saint Matthieu, du mystère de la descente d'une force divine qui anime et forme le corps physique et le corps éthérique, c'est le nombre 6 X 7 qui y domine. Dans celui de saint Luc, il faut que le nombre 11 fois 7 apparaisse, puisque la force divine dont il nous décrit la descente est celle qui doit modeler le corps astral et le moi.

On voit ainsi à quelle profondeur ont été puisés ces enseignements. Les deux Évangiles en question nous décrivent vraiment les secrets de l'initiation, celui de saint Matthieu la descente du divin dans l'individualité humaine, celui de saint Luc la progression de l'être humain vers le Cosmos.

Nous verrons dans la prochaine conférence pourquoi l'Évangile de saint Luc nous donne également une généalogie du Christ Jésus, et pourquoi, à une époque où le mystère de sa venue ne pouvait être communiqué qu'à un très petit nombre, on enseigna que de Dieu et d'Adam jusqu'au Jésus de l'Évangile de saint Luc, on

pouvait compter 77 générations.



*La lignée qui remonte jusqu'à Dieu. Pourquoi elle ne compte que 77 générations. La durée d'une génération. La mémoire étendue à la vie des ancêtres ; le nom-groupe. — La voie de l'« astre d'or » (Zoroastre) et les Mystères chaldéens. — La voie essénienne et la formation du sang ; le « nazaréisme ». — Les cinq disciples de Jésus ben Pandira. La colonie de Nazareth. — « Lorsque l'enfant fut âgé de douze ans... » — La croissance « en âge, en sagesse et en grâce ». — L'extérieur semblable à l'intérieur.*

Quiconque ouvre l'Évangile de saint Luc et y considère le chapitre où il est question de l'origine de Jésus et des générations qui l'ont précédé, peut tout de suite constater que le point de vue de l'auteur de cet Évangile concorde avec ce que nous avons dit hier.

De même qu'une entité, une force divine a dû imprégner le corps physique et le corps éthérique du Jésus de la lignée de Salomon, ainsi il a fallu qu'une entité, une force divine imprègne le corps astral et le moi du Jésus de la lignée de Nathan, le Jésus de l'Évangile de saint Luc. La chose est dite d'une façon précise : si cette force, cette entité divine est ce qu'elle est, c'est qu'à travers toutes les générations, une hérédité s'est transmise en ligne directe, à partir du stade d'évolution où l'homme a commencé d'entrer dans l'existence terrestre, dans une incarnation physique, sensible.

Saint Luc fait en effet remonter son Jésus, à travers les générations, jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu. Ce qui veut dire que si nous voulons trouver ce principe dans le corps astral et le moi du Jésus de Nathan, il faut que nous remontions jusqu'à un moment où l'homme n'était pas encore engagé dans une incarnation physique, sensible, où il n'avait pas encore quitté la forme d'existence divine et spirituelle, mais où il reposait encore au sein des sphères dans lesquelles on peut dire qu'il est un être divin, un être participant à la divinité.

Du point de vue de la conception anthroposophique, il faut donc que nous nous reportions à l'ancienne Lémurie, époque où l'homme n'était pas encore incarné dans les éléments de l'existence terrestre mais vivait dans une sphère spirituelle. C'est à ces temps, où l'homme était encore de nature divine et où n'avait pas encore agi sur lui ce que nous appelons l'influence luciférienne, que saint Luc fait remonter son Jésus {15}.

Les Mystères qui préparaient leurs élèves à l'initiation, à la connaissance des grands secrets de l'espace cosmique dont nous avons parlé hier, voulaient les conduire au-delà de ce qui est terrestre, ou plutôt au-delà de ce que l'homme est devenu sous l'influence de la terre. Ils voulaient montrer comment on peut voir

l'univers lorsqu'on ne le regarde pas à travers les instruments de perception que l'homme a reçus depuis l'époque où s'est exercée l'influence luciférienne. Leur but était de révéler comment l'univers apparaît au clairvoyant qui s'est libéré des corps physique et éthérique, de toute influence terrestre.

Cette condition spirituelle était tout naturellement celle de l'homme avant son entrée dans une incarnation terrestre, avant qu'il ne devienne « Adam » au sens de la Bible et notamment de l'Évangile de saint Luc. Il ne disposait d'aucun autre moyen que l'initiation supérieure aux grands Mystères pour retrouver cet état divin et spirituel qui avait été celui de l'être humain primitif, avant qu'il ne descendît, à l'époque lémurienne, vers ce que la Bible appelle : l'« homme terrestre » (car « Adam » signifie « homme de la terre », homme qui n'est plus de nature spirituelle mais qui s'est revêtu des éléments terrestres).

Mais une remarque s'impose ici : Comment se fait-il que saint Luc ne mentionne que soixante-dix-sept générations de Jésus à Dieu ? Déjà il peut paraître singulier qu'il ne soit question dans saint Matthieu que de quarante-deux générations entre Abraham et le Christ {16}.

En effet, le nombre d'années obtenu en calculant pour chaque génération la durée qu'on lui attribue d'ordinaire ne suffit pas pour remonter du Christ à Abraham. Mais ici, il faut tenir compte du fait que dans les temps anciens (les temps patriarcaux d'avant Salomon et David), on accordait à juste titre une plus longue durée à chaque génération. Même lorsqu'il s'agit de dates historiques, par exemple des trois générations d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il faut les calculer non pas d'après la moyenne actuelle, mais en attribuant environ 215 ans à chacune d'elles.

C'est ce qui résulte aussi de la recherche occulte. Et le fait qu'il faille, dans ces époques reculées, faire correspondre à une génération une durée plus longue que de nos jours, est encore plus exact lorsqu'il s'agit des générations qui vont d'Adam à Abraham. Il est évident que lorsqu'on remonte au-delà d'Abraham, chaque génération dure plus longtemps : les patriarches Abraham, Isaac et Jacob sont toujours d'un âge avancé lorsqu'il leur naît un fils qui est leur héritier.

Alors qu'aujourd'hui on compte 33 ans par génération, c'est à juste titre que ceux qui ont écrit l'Évangile de saint Matthieu ont compté 75, 80 ans, ou même davantage, pour une seule génération. D'autre part, il faut dire que dans saint Matthieu et jusqu'à Abraham, il s'agit d'individus, ce qui n'est plus le cas lorsqu'on remonte au-delà d'Abraham, comme le fait saint Luc. Ce qui nous amène à rappeler une chose qui, bien qu'exacte, semble quelque peu incroyable à la mentalité matérialiste actuelle.

Ce qu'aujourd'hui nous appelons notre mémoire, notre conscience continue, le souvenir que nous gardons de l'identité de notre être intérieur, ne remonte normalement que jusqu'aux premières années de l'enfance. Si l'homme moderne

suit à rebours le cours de sa vie, il découvre qu'à un moment donné, il y a rupture dans ses souvenirs. L'un se souviendra davantage de son enfance, l'autre moins ; mais notre mémoire actuelle se limite en tout cas à cette vie-ci et n'embrasse même pas sa totalité jusqu'au jour de la naissance.

Or si nous prenons conscience de ce qu'étaient les facultés de l'âme, les particularités de la conscience humaine dans les temps anciens, si nous remontons l'évolution humaine jusqu'aux époques où un certain état de clairvoyance était la norme pour la conscience de l'homme, nous ne serons plus étonnés qu'à des époques en somme assez proches encore de nous, les liens entre la conscience et la mémoire aient été tout autres que depuis lors. Aux temps qui, dans la Bible, sont décrits comme antérieurs à Abraham, la conformation de l'âme est toute différente de ce qu'elle est devenue plus tard ; la mémoire en particulier est toute autre. Et si nous allons plus loin encore, jusqu'à l'âge atlantéen et même au-delà, nous pourrions à plus forte raison dire que la mémoire était alors différente.

On ne se rappelait pas alors, comme c'est le cas aujourd'hui, les événements personnels, ceux de sa propre vie. On avait des souvenirs, antérieurs à la naissance, de ce que le père ou le grand-père avaient vécu. La mémoire coulait par le sang à travers une série de générations. Et lorsqu'il est question de noms dans ces temps reculés (la manière dont on les donnait demanderait une étude spéciale) il s'agit de tout autre chose que ce qu'on entend par là aujourd'hui. Ce que dit la philologie moderne à ce sujet n'est vraiment que du dilettantisme. On n'aurait jamais pu se figurer que les noms pussent être liés aux choses et aux êtres d'une façon aussi superficielle que c'est le cas maintenant. Le nom était une réalité ; il avait un rapport réel avec l'être ou l'objet qu'il désignait ; sa sonorité devait exprimer le caractère intime de l'être. Le nom était comme un écho de l'être exprimé par le son.

De tout cela, notre époque actuelle n'a plus aucune notion, sans quoi certains livres tels que « La critique du langage » de F. Mauthner n'auraient pu paraître. Ce livre, qui tient compte d'une façon admirable des recherches les plus récentes, des études les plus savantes sur les langues, néglige tout à fait ce qui constituait autrefois l'essence même du langage. Autrefois, le nom ne s'appliquait nullement à l'individu dans sa vie personnelle mais à ce qui se conservait par la mémoire, si bien qu'il continuait à être employé tant que durait le souvenir.

C'est ainsi que Noé, par exemple, ne désigne pas un individu. Le nom de Noé signifie qu'un certain personnage s'est d'abord souvenu de sa propre vie, puis, au-delà de sa naissance, de la vie de son père, de son grand-père, etc. aussi longtemps que son souvenir a duré. Aussi loin que s'étendait le fil de la mémoire, le même nom servait pour toute une série d'hommes. De même, des noms tels qu'Adam, Seth, Enoch, sont des appellations sous lesquelles on réunissait autant de personnes qu'il était possible d'en rassembler dans le souvenir par la mémoire.

Dire qu'autrefois quelqu'un s'appelait Enoch, cela signifie que chez un individu

qui est le fils d'un autre personnage précédemment nommé, un nouvel enchaînement de souvenirs est né ; cet homme ne se rappelle plus les personnalités antérieures. Mais cette nouvelle chaîne de souvenirs ne se brise pas lors de la mort du premier individu qui s'appelle Enoch ; elle relie le père au fils, au petit-fils, etc. jusqu'à ce que se forme à son tour, une nouvelle chaîne de souvenirs. Et tant que la chaîne subsiste, on se sert du même nom.

Lorsqu'on parle par exemple d'Adam, il s'agit donc de différentes personnalités. Et c'est bien entendu dans ce sens que saint Luc se sert des noms, car il veut dire ceci : l'origine des entités divines, spirituelles, qui sont descendues dans le moi et dans le corps astral du Jésus de Nathan doit être recherchée là où, pour la première fois, l'homme est entré dans une incarnation terrestre.

Dans l'Évangile de saint Luc, il y a donc tout d'abord des noms qui désignent des personnalités distinctes ; mais lorsqu'on remonte au-delà d'Abraham, on parvient à une époque où le souvenir embrasse une plus longue durée, et où tout ce qui est rassemblé par la mémoire groupe plusieurs personnalités comme s'il ne s'agissait que d'un seul moi, et se trouve réuni sous le même nom.

Il va maintenant vous être plus facile de concevoir que les 77 noms énumérés par saint Luc s'étendent en réalité sur des époques très longues et remontent en fait jusqu'au moment où l'être que nous pouvons désigner comme l'entité divine et spirituelle de l'homme s'est incarnée pour la première fois dans un corps physique, perceptible aux sens.

Il y a encore autre chose à considérer : celui qui, dans les grands Mystères, était parvenu à travers 77 degrés à purifier son âme de tout ce que l'humanité avait amassé au cours de l'existence terrestre, celui-là avait atteint un état qui n'est aujourd'hui possible que lorsqu'un homme, se libérant de son corps physique, peut vivre dans son corps astral et dans son moi. Il peut alors se répandre dans le Cosmos environnant, dans tout notre système cosmique d'où la terre elle-même est née. Il atteint désormais la force, le principe qui est entré dans le corps astral et dans le moi du Jésus de Nathan.

Dans le Jésus de Nathan allait vivre ce que l'homme reçoit des conditions d'existence non pas terrestres, mais célestes. Saint Luc décrit donc l'entité divine, spirituelle, qui a fécondé, imprégné le corps astral et le moi de ce Jésus. Et saint Matthieu décrit la force spirituelle, l'entité divine qui a agi chez Abraham afin que par un organe intérieur il prenne conscience de Iahvé ; cette entité est d'autre part la même que celle qui à travers 42 générations a exercé son action dans le corps physique et le corps éthérique, formant ainsi le courant héréditaire qui traverse ces 42 générations.

Ces enseignements, et en particulier ceux qui, dans saint Matthieu, se rapportent à l'origine du sang de Jésus de Nazareth, étaient cultivés, étaient

rendus compréhensibles dans certaines communautés que nous appelons les Thérapeutes et les Esséniens ; un des grands maîtres de ces communautés fut ce Jésus ben Pandira qui devait préparer l'époque du Christ Jésus. Du moins devait-il préparer un petit nombre de disciples à comprendre qu'à l'issue d'un certain laps de temps — c'est-à-dire 42 générations après Abraham — le peuple hébreu serait assez évolué pour que l'individualité de Zoroastre pût s'incarner dans un scion de la lignée d'Abraham, dans un rejeton de la lignée de Salomon, de la maison de David. Voilà ce qu'il enseignait.

Pour cela, il fallait bien entendu avoir, à l'époque, l'expérience des Mystères. On ne se contentait pas d'enseigner ces vérités dans les écoles esséniennes. Certains de leurs disciples parcouraient réellement ces 42 étapes, si bien qu'ils pouvaient voir par clairvoyance l'entité qui, elle, est descendue à travers ces 42 degrés. Le monde devait être instruit de ces choses par des enseignements appropriés. Aux Esséniens incombait le soin que, chez quelques-uns d'entre eux du moins, s'éveillât la compréhension de ce que serait le Christ.

Or, nous avons déjà vu quelle voie extraordinaire a été suivie par l'individualité humaine qui s'est incarnée dans le sang dont saint Matthieu raconte la formation. Nous savons que Zoroastre avait enseigné en Orient ce qui l'avait justement rendu apte à cette incarnation ; il avait préparé la civilisation égyptienne en sacrifiant dans ce but son corps astral qui devint alors celui d'Hermès ; il avait sacrifié également son corps éthérique qui fut conservé pour Moïse, en vue de fonder une nouvelle civilisation.

Quant à Zoroastre lui-même, il put se réincarner plus tard dans un autre corps astral et un autre corps éthérique. Ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est son incarnation du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère en Chaldée. Sous le nom de Zarathas ou Nazarathos, il eut pour élèves les sages et les mages chaldéens ; les meilleurs des disciples hébreux entrèrent également en contact avec lui (à l'époque de la captivité de Babylone). Les écoles occultes de Chaldée, au cours des dix siècles qui suivirent, furent profondément marquées par des traditions, des cérémonies et des cultes inspirés de Zoroastre alors incarné sous le nom de Zarathas ou Nazarathos.

Toutes les générations d'occultistes chaldéens, babyloniens et assyriens qui vivaient dans ces régions de l'Asie, vénéraient hautement leur grand maître Zoroastre sous cet aspect nouveau. Et c'est avec nostalgie qu'ils attendaient la prochaine incarnation de ce grand maître, de ce guide ; car ils savaient que celui-ci allait réapparaître 600 ans plus tard. Le secret de cette réapparition leur était connu ; il vivait en eux comme une lumière en quelque sorte projetée par l'avenir. Et lorsque les temps furent proches, lorsque le sang porteur d'une nouvelle incarnation de Zoroastre fut prêt, trois envoyés, trois grands mages vinrent de l'Orient. Ils savaient que le nom vénéré de Zoroastre les mènerait comme leur étoile vers l'endroit où aurait lieu sa réincarnation. C'est l'entité du grand instructeur elle-même qui fut « l'étoile » des trois mages et qui les conduisit au

lieu de naissance du Jésus de saint Matthieu.

On peut d'ailleurs prouver, même par la philologie, qu'en fait le mot « astre » a été employé autrefois pour désigner des personnages humains. La recherche spirituelle l'affirme plus clairement encore : les trois mages ont suivi l'étoile, « l'astre d'or » (Zoroastre) et il les conduisit là où il voulait s'incarner à nouveau. D'ailleurs l'emploi même du mot « astre » pour désigner de hautes individualités (fait que la philologie elle-même peut établir) nous prouve que lorsqu'il est question de cette étoile, c'est de Zoroastre lui-même qu'il s'agit.

Six siècles avant notre ère, les mages de l'Orient se sont donc rencontrés avec l'individualité qui s'est incarnée dans le Jésus de saint Matthieu. C'est Zoroastre lui-même qui les mène vers elle : ils ont suivi sa trace. Car c'est en somme la voie de Zoroastre, la voie de l'étoile, qui fut suivie par les mages lorsque, venant des mystères de l'Orient, de la Chaldée, ils se rendirent dans cette Palestine où Zoroastre s'apprêtait à une nouvelle incarnation.

Dans les mystères chaldéens, on connaissait aussi ce secret de la future incarnation de Zoroastre, de Zarathas ou Nazarathos. Quant au secret concernant le sang du peuple hébreu qui devait en temps voulu être préparé pour le nouvel ensemble des corps de Zoroastre, il était connu de ceux qui, dans les mystères esséniens, avaient été en quelque sorte élevés à travers les 42 degrés. Il existait par conséquent deux sortes d'écoles qui savaient quelque chose du secret du Jésus de saint Matthieu. Du côté de Zoroastre, c'étaient les initiés chaldéens qui parlaient de l'individualité qui devait s'incarner dans un sang juif ; tandis que les Esséniens connaissaient surtout le côté extérieur de la formation du corps, du sang. Il existait donc depuis environ 100 ans et même plus, dans les écoles esséniennes, une doctrine au sujet de l'apparition du Jésus de saint Matthieu, ce Jésus en qui devaient se trouver réunies toutes les conditions dont je viens de parler ainsi que d'autres que nous allons exposer.

Après bien des purifications et de nombreux exercices de l'âme, le disciple des Esséniens était conduit, à travers les 42 degrés, à la vision des secrets des corps physique et éthérique. Quant à Celui qui devait naître, qui devait s'incarner dans ce sang, il descendait, Lui, d'en haut ; il possédait de nature les facultés auxquelles le disciple ne pouvait parvenir qu'après de longues et difficiles épreuves et en passant par 42 étapes. Dans les communautés esséniennes, on disait de ces facultés qu'elles étaient « nées avec lui ».

Au fond, les exercices et les purifications de l'âme qu'on cultivait dans ces communautés esséniennes étaient le prolongement d'une espèce d'entraînement occulte qui, depuis des temps immémoriaux, s'était conservé au sein du judaïsme. Il y a toujours eu au sein du judaïsme ce qu'on appelait le « nazaréisme », conformément auquel certains êtres (avant même l'apparition des Thérapeutes et des Esséniens) pratiquaient sur eux-mêmes des méthodes de développement de l'âme et du corps tout à fait spéciales. Les Nazaréens appliquaient entr'autres une méthode qui, aujourd'hui encore, a une certaine utilité lorsqu'on veut avancer plus

rapidement qu'on ne peut le faire sans cela, et qui consistait en une sorte de régime ; en particulier, ils s'abstenaient totalement de viande et de vin.

Ainsi ils se rendaient la tâche plus facile, car il est exact que le fait de consommer de la viande peut ralentir dans son évolution celui qui s'efforce vers l'esprit. Quoiqu'il ne s'agisse pas ici de faire de la propagande pour le régime végétarien, c'est un fait que l'abstention de viande facilite cette évolution ; l'âme résiste mieux et se montre plus forte devant certains obstacles, certaines résistances des corps physique et éthérique. Mais si l'homme devient plus endurant, bien entendu, ce n'est pas parce qu'il se contente de s'abstenir de viande, c'est parce qu'il fortifie son âme. S'il se borne à ne pas manger de viande, il ne fait que transformer son corps physique et si ce qui doit, de l'âme, venir imprégner le corps n'existe pas, alors la suppression de la viande n'a aucun sens.

Tel était donc le nazaréisme. Et les Esséniens continuèrent de le pratiquer, mais avec des règles beaucoup plus sévères, en y ajoutant encore autre chose. Ils y ajoutèrent ce que je vous ai décrit hier et avant-hier, tout en s'abstenant rigoureusement de toute nourriture carnée. Ils parvenaient ainsi assez vite à étendre leur mémoire, à remonter par-delà 42 générations et ils apprenaient à voir clair dans les mystères de la Chronique de l'Akasha [{17}](#). Ils constituaient ce qu'on pourrait appeler un bourgeon terminal, le dernier bouton d'une plante qui serpenterait à travers de nombreuses générations.

Ils n'étaient pas détachés de l'arbre humain ; ils sentaient les liens qui les unissaient à l'humanité ; ils étaient différents de ceux qui se détachaient du tronc et dont la mémoire se limitait à la personnalité isolée. Même au sein de la communauté essénienne, on nommait ces hommes d'un mot qui signifiait « branche vivante » et non pas rameau coupé. Ces hommes sentaient qu'ils faisaient partie de la suite des générations, qu'ils n'étaient pas séparés de l'arbre-humanité. Les élèves qui, chez les Esséniens, tendaient spécialement dans cette direction, ceux qui avaient parcouru les 42 degrés, s'appelaient des « Netzer ».

C'est à cette catégorie des Netzer qu'appartenaient un très excellent, très fidèle élève du maître essénien que je vous ai nommé hier : Jésus, fils de Pandira. Car ce Jésus ben Pandira, qui est assez bien connu de l'occultisme, avait cinq disciples et chacun d'eux choisit une branche spéciale dans l'ensemble de la grande doctrine du maître, branche qu'il développa ensuite de son côté. Ces cinq élèves portaient les noms suivants : Mathaï, Nakaï, le troisième étant justement de la classe des Netzer s'appelait Netzer, puis Boni et Thona.

Ces cinq disciples de Jésus ben Pandira (qui, nous l'avons vu, mourut martyrisé un siècle avant notre ère, accusé de blasphème et d'hérésie), prolongèrent son vaste et puissant enseignement selon cinq embranchements distincts. L'investigation spirituelle nous apprend en particulier qu'après la mort de Jésus ben Pandira, la doctrine sur la préparation du sang du futur Jésus de saint Matthieu fut transmise par le disciple nommé Mathaï ; quant à celle qui se rapportait à la disposition intérieure, doctrine cultivée aussi bien par l'ancien que

par le nouveau nazaréisme, elle fut transmise par l'autre grand disciple de Jésus ben Pandira, Netzer. Et Netzer fut tout spécialement destiné à fonder une petite colonie.

Il y avait en Palestine un grand nombre de ces colonies d'Esséniens et chacune d'elles cultivait une branche particulière de l'enseignement essénien. La doctrine que Netzer devait transmettre plus spécialement était surtout étudiée dans une colonie qui vivait clandestinement dans une petite localité que la Bible appelle Nazareth — Netzereth. Là, se trouvait une colonie d'Esséniens fondée par Netzer. Elle se composait d'hommes vivant dans une sévère retraite, et qui pratiquaient l'ancien nazaréisme.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'après d'autres événements dont j'ai encore à vous parler, après la fuite en Égypte, l'enfant Jésus de saint Matthieu ait été ramené vers cette atmosphère du nazaréisme. C'est à quoi fait allusion l'Évangile de saint Matthieu lorsqu'après avoir raconté le retour d'Égypte, il dit que Jésus revint à Nazareth « afin que s'accomplisse ce qui a été dit par les prophètes : « Il sera appelé Nazaréen ». Ces mots ont été traduits de façons très différentes parce que les traducteurs n'en connaissaient pas bien la portée et qu'aucun d'eux ne savait au juste ce qu'ils signifiaient. En réalité, c'est parce qu'il y avait là une colonie essénienne où Jésus devait grandir. Mais avant d'entrer dans d'autres détails et en particulier de considérer les rapports qui unissent ce Jésus avec celui de saint Luc, revenons encore sur certains points concernant le Jésus de l'Évangile selon saint Matthieu.

Tout ce qui est décrit dans cet Évangile nous reporte aux secrets enseignés chez les Esséniens par Jésus ben Pandira, secrets transmis ensuite par son élève Mathaï. Dès ses premières pages, cet Évangile nous oriente vers ce disciple. C'est par tout ce qu'il décrit qu'ont pu être préparés le corps physique et le corps éthérique du Jésus de saint Matthieu, quoiqu'au cours des 42 générations soient apparues également, bien entendu, les influences qui s'exercèrent sur son corps astral. Nous avons vu que les 14 premières générations se rapportaient au corps physique, les 14 suivantes au corps éthérique et enfin, les 14 dernières générations, qui suivirent la captivité de Babylone, au corps astral. Il faut toutefois préciser que ce qui a été ainsi préparé comme il le fallait pour Zoroastre, n'a pu être utilisé par cette puissante individualité qu'en ce qui concerne la nature physique et éthérique.

Rappelez-vous maintenant ce que je vous ai toujours dit : dans son évolution personnelle, l'homme développe de préférence son corps physique, de sa naissance à sa 7<sup>e</sup> année ; pendant les sept années suivantes, du changement de dentition jusqu'à la puberté, c'est son corps éthérique qui évolue et c'est ensuite seulement que se place le libre développement de son corps astral. Le développement des corps physique et éthérique devait donc se parfaire dans les corps physique et éthérique particuliers qui avaient été préparés à travers les générations commençant à Abraham — pour être vécu par Zoroastre dans sa



nouvelle incarnation. Mais lorsque celui-ci eut atteint les limites imposées par le développement du corps éthérique, ce qui lui avait été préparé n'était plus suffisant et il dut procéder au développement de son corps astral. Alors eut lieu l'événement immense et merveilleux dont la compréhension est indispensable à quiconque veut saisir le grand mystère du Christ Jésus.

L'individualité de Zoroastre se développa dans les corps physique et éthérique du Jésus de saint Matthieu pendant l'enfance et jusqu'à la douzième année ; car, dans cette individualité et par suite du climat, le moment qui correspond pour nos régions à la puberté, se situa un peu plus tôt. À douze ans se trouva donc réalisé tout ce qui avait été préparé dans le corps physique et le corps éthérique de la lignée de Salomon. Alors l'individualité de Zoroastre abandonna réellement les corps physique et éthérique dont il est question dans l'Évangile de saint Matthieu pour passer dans le Jésus de l'Évangile de saint Luc.

Par les conférences sur ce dernier Évangile, nous savons déjà ce que signifie la scène de « Jésus dans le temple à l'âge de douze ans », telle que la raconte saint Luc. Au moment où l'enfant Jésus de saint Luc se présente soudain devant ses parents sous un aspect tel qu'ils ne peuvent plus du tout le comprendre tant il est devenu différent, à ce moment, l'individualité de Zoroastre est entrée en lui, elle qui jusqu'alors s'était développée dans les corps physique et éthérique du Jésus de Salomon.

Si difficile qu'il soit de faire accepter le fait par la mentalité matérialiste d'aujourd'hui, il peut arriver en effet qu'une individualité passe d'un corps dans un autre. Et c'est ce qui s'est passé lorsque l'individualité de Zoroastre, abandonnant son premier corps, a pénétré dans le Jésus de saint Luc en qui le corps astral et l'organisme du moi avaient été tout spécialement préparés.

Zoroastre put donc poursuivre son évolution dans ce corps astral et ce moi. Et c'est ce que décrit si bien l'Évangile de saint Luc, lorsqu'il montre l'enfant Jésus, âgé de douze ans, assis dans le temple au milieu des docteurs et leur révélant des choses tout à fait étranges. Comment le Jésus de la lignée de Nathan pouvait-il en venir là ? Pour la raison qu'à ce moment, l'individualité de Zoroastre venait de pénétrer en lui. Jusqu'à l'âge de douze ans, ce n'est pas Zoroastre qui parle en ce jeune garçon qui a été amené à Jérusalem ; voilà pourquoi la transformation est si complète que ses parents ne le reconnaissent pas lorsqu'ils le retrouvent assis au milieu des docteurs.

Nous avons donc à faire à deux couples de parents qui s'appellent tous deux Joseph et Marie et à deux enfants Jésus ; la généalogie de l'un de ceux-ci, celui de la lignée de Salomon dans la maison de David, nous est donnée par saint Matthieu ; l'autre, le Jésus de la lignée de Nathan, est le fils de parents tout différents et c'est lui dont parle saint Luc. Les deux enfants grandissent et se développent parallèlement jusqu'à leur douzième année. Tout cela, vous le trouverez dans les Évangiles, car ils contiennent toujours la vérité. Et tant qu'on n'a pas voulu que la vérité soit connue ou tant que les hommes n'ont pas voulu l'entendre, on leur a

caché le sens des Évangiles. Il faut seulement comprendre les Évangiles ; ils disent ce qui est vrai.

Le Jésus de la lignée de Nathan avait une vie intérieure intense. Il était moins habile à s'assimiler une sagesse et des connaissances extérieures ; mais sa profonde sensibilité, sa capacité d'amour étaient presque illimitées parce que dans son corps éthérique vivait une force provenant des temps où l'homme n'était pas encore descendu dans une incarnation terrestre, où il menait encore une existence divine. La vie divine était en lui sous forme d'une faculté d'amour sans bornes.

Ce jeune garçon était donc peu apte à comprendre ce qu'au cours des incarnations terrestres l'homme a pu acquérir au moyen du corps physique. Par contre, son âme, sa vie intérieure étaient imprégnées d'une vaste, d'une prodigieuse chaleur d'amour. Elle était tellement développée en lui qu'une chose se produisit qui montra bien à ceux qui savaient à quoi s'en tenir la force exceptionnelle de sa vie intérieure. Ce qui ne s'éveille d'ordinaire qu'au contact du monde extérieur, le Jésus de l'Évangile de saint Luc le possédait en naissant : il dit dès sa naissance certains mots que son entourage put comprendre.

Il était donc grand pour tout ce qui touche à la vie intérieure, mais peu habile pour tout ce que l'humanité doit acquérir sur la terre par son passage à travers les générations. Comment ses parents n'eussent-ils pas été surpris au plus haut point lorsque dans un organisme ainsi constitué se révéla soudain un jeune garçon, doué de connaissances extérieures qui ne s'acquièrent qu'au moyen d'instruments physiques de perception ? Si cette transformation, soudaine et prodigieuse, fut possible, c'est qu'à ce moment, l'individualité de Zoroastre avait passé de l'enfant Jésus de Salomon à celui de la lignée de Nathan. C'est Zoroastre, c'est Zarathas, qui parle dans cet enfant au moment où l'on nous dit que ses parents le cherchent dans le temple.

Zoroastre possédait, bien entendu, toutes les facultés qu'on peut acquérir par l'usage du corps physique et du corps éthérique. Il avait dû choisir l'hérédité de Salomon et le corps ainsi préparé parce que certaines forces s'y trouvaient et y avaient été hautement développées. Il y condensa ce qu'il avait pu assimiler et c'est cela qu'il ajouta à la vie intérieure du Jésus de saint Luc qui, lui, tenait son origine d'une époque où l'homme ne s'était pas encore incarné sur la terre. Les deux courants fusionnèrent. Et nous avons désormais devant nous une seule entité.

En outre, notre attention est encore attirée sur un point particulier. Ce ne sont pas seulement les parents du Jésus de saint Luc qui perçoivent chez lui une transformation : celle-ci se révèle aussi extérieurement. Après que l'enfant Jésus eût été retrouvé par ses parents dans le temple au milieu des docteurs, pourquoi précise-t-on qu'« il descendit avec eux et alla vers Nazareth... Et Jésus croissait en beauté extérieure, en nobles habitudes et en sagesse » ? Pourquoi cite-t-on ces trois qualités ?

Parce que ce sont trois qualités que Jésus peut tout spécialement acquérir

maintenant que l'individualité de Zoroastre est en lui. Je vous fais remarquer que ces mots sont traduits dans les Bibles ordinaires de la façon suivante :

*« Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes ».*

Je voudrais bien savoir si l'on a vraiment besoin d'un Évangile pour dire qu'un garçon de douze ans croît « en âge ». Ce n'est pas cela qu'on a voulu dire ; on a voulu exprimer qu'il y a maintenant dans l'enfant Jésus de Nathan une individualité qui n'est plus seulement intériorisée comme auparavant, mais qui, parce qu'elle a préformé un corps physique parfait, achevé, se révèle désormais jusque dans la beauté physique extérieure.

De même, rien de ce qui relève spécialement du corps éthérique, de ce qui se rattache aux habitudes que la vie fait prendre, rien de cela non plus n'existait auparavant chez le Jésus de Nathan. En lui, existait une forte prédisposition à aimer ; elle pouvait encore se développer, mais il la possédait de naissance et elle ne pouvait pas dégénérer en habitudes. Lorsqu'intervient l'autre individualité, celle-ci apporte avec elle les forces qu'on doit à la croissance des corps physique et éthérique ; désormais l'enfant peut contracter des habitudes extérieures qui se déversent dans le corps éthérique. C'est là une deuxième acquisition de l'enfant Jésus. Quant à la troisième, la « sagesse », elle se comprend plus facilement. Le Jésus de l'Évangile de saint Luc n'était pas un « sage », mais avant tout un être fait pour aimer. Et son progrès dans la sagesse est dû à ce que l'individualité de Zoroastre a pénétré en lui.

En commentant l'Évangile de saint Luc, j'ai déjà dit qu'un homme abandonné par son individualité, et qui ne possède plus que ses trois corps — physique, éthérique, astral — peut encore vivre un certain temps. Mais ce qui était resté du Jésus de Salomon déclina rapidement et mourut peu après le transfert du Moi. C'est dire que l'enfant Jésus du premier chapitre de saint Matthieu mourut peu après sa douzième année. Si bien qu'en premier lieu, nous avons, non pas un, mais deux enfants Jésus, et qu'ensuite, les deux ne font plus qu'un. Les traditions des temps anciens disent souvent des choses singulières ; il s'agit de les comprendre et on ne peut les comprendre que lorsqu'on connaît les faits correspondants. Nous verrons à approfondir la manière dont les deux enfants se sont réunis, mais je voudrais encore mentionner quelque chose.

Dans l'Évangile dit « des Égyptiens », se trouve un passage remarquable qui, même aux premiers siècles, était considéré comme hérétique, parce que dans les milieux chrétiens on ne voulait pas entendre la vérité sur ce point — ou bien on ne voulait pas qu'elle se fit jour. Dans cet Évangile apocryphe il est dit : « Le salut apparaîtra dans le monde lorsque les deux ne feront plus qu'un et que l'extérieur sera semblable à l'intérieur ». Cette phrase est l'expression exacte de la situation que nous venons de décrire d'après l'occultisme. Le salut dépend du fait que les

deux deviennent un.

Et ils devinrent un lorsque l'individualité de Zoroastre passa dans le Jésus de Nathan âgé de douze ans ; l'intérieur peut alors devenir extérieur. La force d'âme du Jésus de saint Luc était quelque chose de puissamment intérieur, mais cette force s'extériorisa du fait que l'individualité de Zoroastre lui imprima les facultés qu'elle avait acquises dans les corps physique et éthérique du Jésus de Salomon. Une force venant du dedans imprégna donc les corps physique et éthérique du Jésus de Nathan ; le dehors put servir d'expression à ce qui était resté intérieur tant que l'enfant Jésus de saint Luc n'avait pas été saisi par l'individualité de Zoroastre. C'est ainsi que les deux ne firent plus qu'un.

Nous avons maintenant suivi Zoroastre depuis sa naissance dans le Jésus de saint Matthieu jusqu'à sa douzième année, lorsqu'il abandonna son corps primitif pour prendre celui du Jésus de Nathan qu'il continua de développer. Il le développa si bien que, plus tard, parvenu à une certaine hauteur, il put l'offrir en sacrifice et donner ses trois corps pour recevoir l'entité que nous appelons alors le Christ.

## VII

*L'éveil des facultés humaines au cours de l'évolution. Les qualités développées par le sentier octuple. Quelles facultés apporte aux hommes l'impulsion du Christ. L'initiation préchrétienne et les deux chemins qu'elle ouvrait à l'homme : l'ascension vers le Macrocosme, la descente dans la nature physique et éthérique. — Les dangers propres à ces deux chemins. Comment on s'en préservait jadis : le secours des prêtres. — Le Christ est venu fortifier le Moi contre ces dangers. Comment les grands événements de la vie du Christ préfigurent l'initiation consciente, vécue sous ses deux faces.*

Si nous voulons comprendre toute l'importance qu'a eue l'événement du Christ pour l'évolution de l'humanité, il faut que nous revenions une fois de plus sur les faits que connaissent déjà ceux d'entre vous qui, l'an dernier à Bâle, ont entendu les conférences sur l'Évangile de saint Luc. Mais pour qu'ils se révèlent mieux à nous, il est nécessaire que nous nous rappelions un des principes fondamentaux de l'évolution humaine : Au cours de cette évolution, les hommes acquièrent sans cesse de nouvelles facultés et se perfectionnent progressivement.

La chose est évidente, même pour qui se contente de remonter au début de la période qu'embrasse l'histoire courante. On voit que l'homme ne possède pas tout d'abord certaines aptitudes qui n'apparaissent qu'avec le temps. On voit éclore au cours du temps les facultés qui ont rendu possible l'apparition de notre civilisation moderne. Mais si une faculté doit s'éveiller dans la nature humaine pour constituer ensuite un acquis pour l'humanité entière, une aptitude dont chacun puisse hériter, il faut que cette faculté apparaisse tout d'abord quelque part sous un aspect particulièrement significatif.

En parlant l'année dernière de l'Évangile de saint Luc, j'ai attiré votre attention sur le « sentier octuple » que l'humanité peut suivre lorsqu'elle s'en tient à ce qui s'est lié à son évolution par l'action de Gautama Bouddha. Ce sentier à huit branches, on peut le résumer ainsi : opinions justes, jugement droit, parole juste, juste manière d'agir, situation juste, habitudes justes, mémoire juste et vision juste. Ce sont là certaines qualités de l'âme humaine.

Depuis l'époque où Bouddha a vécu, la nature humaine s'est élevée jusqu'au degré où il est désormais possible à l'homme de développer peu à peu en lui, comme une faculté inhérente à sa nature, les différentes qualités de ce sentier octuple. Mais auparavant, avant que Gautama Bouddha ait vécu sur terre incarné en Bouddha, la nature humaine n'était pas encore capable d'acquérir ces qualités. Nous affirmons donc ceci : pour que ces qualités aient pu se développer dans la nature humaine, il a fallu que, grâce à la présence de l'être supérieur que fut Gautama Bouddha, une première impulsion fût imprimée à cette nature humaine.

Cette impulsion a permis qu'ensuite, au cours des siècles, au cours des millénaires, ces qualités s'établissent chez l'homme d'une façon indépendante. Ces facultés se développeront d'une façon indépendante chez un grand nombre d'individus et lorsque ce nombre sera devenu suffisant, la terre sera mûre pour recevoir le prochain Bouddha, le Maïtreya Bouddha, qui est actuellement un Bodhisatva.

Entre ces deux événements est donc comprise toute une évolution au cours de laquelle un nombre d'hommes suffisant s'assimileront les qualités supérieures, intellectuelles, morales et affectives que l'on désigne par le terme de sentier aux huit embranchements. Mais afin que ce progrès puisse se réaliser, il fallut qu'une première fois, et grâce à une très haute individualité, l'impulsion vers ce progrès ait été donnée d'une façon éclatante et par un élément exceptionnel. Il est donc arrivé qu'un jour, toutes les qualités du sentier octuple se sont trouvées rassemblées en même temps chez un seul être — c'est-à-dire dans la personne de Gautama Bouddha. Depuis lors, tous les hommes ont la possibilité de les acquérir.

Telle est en effet la loi de l'évolution humaine : il faut qu'une faculté existe une fois, et sous une forme très marquée, chez un être, pour qu'elle puisse ensuite s'infiltrer dans l'humanité — ce qui peut demander des millénaires. Tous les hommes en reçoivent alors l'impulsion et peuvent la développer.

Ce qui est entré dans l'humanité par l'événement christique ne prendra pas seulement cinq mille ans pour se répandre, comme l'impulsion apportée par Gautama Bouddha. Ce qui s'est déversé dans l'humanité grâce à l'entité du Christ s'y élaborera, s'y répandra comme une faculté toute spéciale pendant tout le reste de l'évolution terrestre.

Mais en quoi consiste exactement l'impulsion du Christ, de même ordre que celle du Bouddha bien qu'infiniment plus grandiose ? Pour l'évoquer devant le regard intérieur, nous dirons que ce que les Mystères pouvaient seuls donner à l'homme, aux temps anciens, pré-chrétiens, est devenu depuis le Christ et deviendra toujours davantage une propriété générale de la nature humaine. Il importe donc de comprendre ce qu'étaient les anciens Mystères, ce qu'était l'initiation avant l'ère chrétienne.

Cette initiation variait selon les différents peuples de la terre ; elle se modifia même au cours de l'époque post-atlantéenne. Le contenu de l'initiation était réparti entre les peuples, chacun d'eux passant par un certain fragment de l'initiation, alors qu'un autre fragment était dévolu à un autre peuple. Pourquoi chaque peuple de l'antiquité ne pouvait-il pas recevoir la totalité de l'initiation ? La notion de réincarnation donne réponse à cette objection. C'est qu'il n'y avait à cela aucune nécessité, car une âme, née dans un certain peuple et qui y passait par une certaine partie de l'initiation, n'était pas réduite à vivre dans cet unique peuple ; elle se réincarnait successivement dans des peuples différents où elle pouvait alors faire les expériences complémentaires.

L'initiation permet à l'homme d'acquérir la vision du monde spirituel, vision qui n'est pas donnée aux sens ni à l'entendement lié aux organes du corps

physique.

En somme, dans la vie normale, l'homme a au moins deux fois par 24 heures accès au monde où pénètre aussi l'initié ; mais l'initié y est dans un état différent de celui de l'homme normal. En réalité, l'homme y est toujours — mais il n'en sait rien, alors que l'initié, lui, le sait. L'homme partage sa vie entre la veille et le sommeil. Et nous avons assez longuement expliqué pour que la chose vous soit maintenant familière comment, au moment du sommeil, le moi et le corps astral se séparent des corps physique et éthérique pour se répandre dans l'ensemble du Cosmos qui nous entoure, afin d'en extraire les forces dont ils ont besoin pour la vie diurne, la vie de veille. En fait, l'homme est donc répandu dans tout l'univers depuis le moment où il s'endort jusqu'à celui où il se réveille. Mais il n'en sait rien. Sa conscience s'éteint à l'instant même où il s'endort, lorsque son corps astral et son Moi se dégagent, si bien qu'il a beau vivre dans l'univers pendant son sommeil, il n'en sait rien dans sa vie normale sur la terre.

Or l'initiation consiste justement dans ce fait : l'homme apprend à vivre ainsi dans l'ensemble du Cosmos, non pas à son insu, mais d'une façon consciente, à s'unir consciemment à l'existence des autres globes qui, dans l'univers, sont liés à notre terre.

Si l'homme, en s'endormant, pouvait percevoir sans préparation le monde dans lequel il vit pendant son sommeil, il éprouverait une impression si forte, si grandiose, qu'elle ne pourrait être comparée qu'à l'éblouissement produit sur un œil sans protection par des rayons de soleil, des rayons lumineux. Il serait aveuglé par le Cosmos et cet aveuglement tuerait son âme. Toute l'initiation repose sur le fait que l'homme ne pénètre pas sans préparation dans l'univers, mais qu'il se prépare à y entrer avec des organes vigoureux et la force d'en supporter le choc. Voilà ce que nous pouvons dire de la première caractéristique de l'initiation : c'est une expérience, une illumination, une perception du monde dans lequel se trouve l'homme pendant la nuit et dont il ne sait rien dans l'état de sommeil.

Ce séjour dans l'univers est d'autant plus aveuglant, d'autant plus déroutant que l'homme est habitué, dans le monde des sens, à des conditions toutes différentes de celles qu'il découvre dans cet univers. Dans le monde des sens, il est habitué à tout considérer d'un seul point de vue ; et lorsque s'impose à lui quelque chose qui ne s'accorde pas exactement avec les opinions qu'il s'est formé de cet unique point de vue, il estime que c'est faux, que cela ne cadre pas avec la réalité. Si l'on voulait pénétrer par l'initiation dans le Macrocosme avec l'idée que toute chose doit être conforme à l'opinion qu'on en a (idée tout à fait utile et commode pour la vie sur le plan physique), on n'y parviendrait jamais. Car, dans ce monde des sens, l'homme se concentre en une espèce de point et c'est de ce point, de cette coquille d'escargot qu'il juge de tout ; ce qui s'accorde avec les opinions qu'il s'est faites est vrai ; ce qui ne s'accorde pas est faux.

Mais s'il veut passer par l'initiation, il faut qu'il pénètre dans l'univers tout entier. Supposons qu'il n'aille que dans une seule direction ; il ne connaîtrait alors

que ce qui se trouve dans cette direction ; tout le reste échapperait à son attention et lui demeurerait inconnu. Il ne peut pas pénétrer dans le Macrocosme selon une certaine direction ; il doit aller dans toutes les directions possibles. Cette sortie est une expansion, une extension de soi dans le Macrocosme. Alors cesse toute possibilité de n'avoir qu'un seul point de vue. Il faut pouvoir observer le monde par rapport à soi-même — car on regarde aussi en arrière mais il faut aussi être à même de le considérer d'un second et d'un troisième point de vue. C'est-à-dire qu'il faut surtout développer en soi une certaine souplesse de vision ; il faut s'évertuer vers l'universalité.

Il va de soi qu'on n'a pas à tenir compte d'un nombre illimité de situations ; on prendra la moyenne. En fait, il n'y a pas à craindre qu'il faille se placer à un nombre infini de points de vue, ce qui n'est guère possible qu'en théorie. Pour toutes les situations qui peuvent se présenter, il suffit en somme de 12 points de vue qui, dans le langage des astres usité dans les Mystères, sont symbolisés par les signes du Zodiaque {18}.

Il ne faut pas, par exemple, qu'en s'ouvrant au Cosmos, l'homme aille seulement dans la direction du Cancer mais qu'il considère vraiment l'univers de 12 points de vue différents. Rien ne sert de chercher des « harmonies » d'une façon abstraite et rationnelle ; l'harmonie, on pourra la trouver plus tard entre les conceptions différentes auxquelles on sera parvenu. Ce qu'il faut avant tout, c'est considérer l'univers sous des angles différents.

Ici, je tiens à vous faire remarquer entre parenthèses que tous les mouvements qui reposent sur des vérités occultes se heurtent à un certain écueil car on y introduit très facilement des habitudes qui ne valent que pour la vie courante. Lorsqu'on est amené à parler de ces vérités acquises par la voie de la recherche supra-sensible, ne serait-ce que d'une façon exotérique, il importe donc de se placer à des points de vue différents. Vous aurez certainement remarqué que nous nous sommes toujours évertués à ne pas décrire les choses d'une façon unilatérale, mais à partir des points de vue les plus divers. C'est d'ailleurs pour cela que certains, voulant juger de tout selon les usages habituels du plan physique, relèvent ici ou là des contradictions ; car une chose paraît en effet différente selon qu'on la regarde d'un côté ou d'un autre. Il est alors facile de trouver des contradictions.

Le premier principe de tout mouvement de science spirituelle devrait être le suivant : lorsqu'on entend dire quelque chose qui diffère en apparence de ce qui a été dit par ailleurs, il faut réfléchir qu'étant données les circonstances, la description n'a été faite que d'un certain point de vue. C'est ainsi que les auditeurs du cycle donné l'an dernier à Munich (L'Orient à la lumière de l'Occident) se rappelleront, par exemple, que les mystères de l'univers y ont été décrits du point de vue de la philosophie orientale.

À celui qui veut pénétrer dans le Cosmos par la voie que nous avons décrite, la mobilité, la souplesse de vues sont indispensables ; sans quoi il se fourvoiera dans



un labyrinthe. Car s'il est vrai que l'homme peut s'adapter à l'univers, il est non moins vrai que l'univers, lui, ne se règle pas sur ce qu'est l'homme. Si par parti pris celui-ci s'en tient à un seul point de vue, sans en démordre, il prendra du retard, tandis que l'univers aura avancé entre temps. Supposons par exemple, pour parler selon l'écriture stellaire, que quelqu'un ne veuille aller que dans la direction du Bélier et croie pouvoir se maintenir dans cette constellation ; comme, par suite de son mouvement en avant, l'univers lui met maintenant sous les yeux ce qui se trouve dans la constellation des Poissons, il finit par attribuer au Bélier ce qui vient réellement des Poissons. Ceci provoque toute une confusion et le place dans un véritable labyrinthe. Il importe donc qu'on ait égard au fait qu'il faut à l'homme 12 points d'observation, 12 points de vue pour s'y reconnaître dans le labyrinthe du Macrocosme.

Mais l'homme vit dans le monde spirituel d'une autre façon encore et sans rien en savoir, et cela pendant le reste des vingt-quatre heures de la journée. Au réveil, il plonge bien dans ses corps physique et éthérique mais il n'en perçoit rien, car à l'instant même, sa perception est en quelque sorte détournée vers le monde extérieur. Il percevrait toute autre chose s'il plongeait consciemment dans son corps physique et son corps éthérique. Il est donc protégé par le sommeil contre une pénétration consciente dans le Macrocosme pour laquelle il n'est pas préparé ; et il est protégé contre une descente consciente dans ses corps physique et éthérique du fait que sa faculté de percevoir est orientée vers le monde extérieur. Le danger qu'il courrait s'il plongeait sans préparation dans ses corps physique et éthérique est un peu différent de l'éblouissement et de la confusion qui le menaceraient au cas où il pénétrerait dans le Macrocosme sans y être préparé.

Si l'homme plonge sans préparation dans ses corps physique et éthérique et s'identifie avec leur nature, il arrive que se développe avec une vigueur toute spéciale l'activité pour laquelle il a précisément reçu ses corps physique et éthérique sur la terre. Pourquoi en effet lui ont-ils été donnés ? C'est afin qu'il puisse vivre dans un Moi, qu'il puisse développer une conscience de son Moi.

Mais ce Moi arrive non préparé, non purifié dans le monde des corps physique et éthérique. Il est saisi par eux de telle façon que des perceptions mystiques viennent dissimuler la vérité intérieure : des visions mensongères se présentent à lui. Ouvrant les yeux sur sa propre nature intérieure, il s'unit à tout ce qui vit en lui de désirs, de vilenies et d'instincts égoïstes. D'ordinaire, il ne leur est pas soumis, car pendant la journée, son regard est attiré par les objets du monde extérieur ; mais ceux-ci ne sont rien à côté de ce qui peut monter de sa propre nature.

J'ai déjà cité ailleurs les descriptions laissées par les martyrs chrétiens et les saints touchant les expériences qu'ils ont faites en plongeant au plus profond d'eux-mêmes. Ces saints décrivent les tentations, les perversions auxquelles ils ont été exposés lorsqu'ils ont voulu rejeter tout ce qui affluait du dehors et s'absorber

dans leur vie intérieure. Ces descriptions correspondent absolument à la vérité. Aussi est-il grandement instructif d'étudier de ce point de vue les biographies des saints, de voir comment travaille tout ce monde des passions, émotions, instincts, tout ce dont nous détournons la vie courante qui dirige notre regard vers le monde extérieur. On peut dire qu'en rentrant en lui-même, l'homme se concentre en son égoïsme, s'enlise en un seul point où il ne veut plus être que « moi », où il ne souhaite plus que la satisfaction de ses désirs, de ses appétits, où tout ce qui est mauvais en lui cherche à s'emparer de ce moi.

D'une part donc, le danger d'être aveuglé menace l'homme s'il cherche, sans y être préparé, à se répandre dans le Cosmos et, d'autre part, il se trouve contracté, comprimé, entièrement enfermé en lui-même lorsqu'il plonge sans préparation dans ses propres corps physique et éthérique.

Ainsi l'initiation comporte des aspects différents. Alors que l'expansion dans le Macrocosme était surtout recherchée par les peuples aryens et nordiques, l'autre aspect se pratiquait au plus haut degré chez les Égyptiens. Dans cette dernière initiation, l'homme se rapproche du divin en tournant son regard vers le dedans, en approfondissant sa propre nature afin d'apprendre à reconnaître l'action du divin en lui.

Au temps des anciens Mystères, l'évolution de l'humanité dans son ensemble n'était pas assez avancée pour que l'homme puisse être abandonné à lui-même en vue de l'initiation — que celle-ci soit orientée vers le Macrocosme ou dirigée vers l'homme lui-même, vers le microcosme. Lorsqu'avait lieu par exemple une initiation égyptienne et que l'homme était plongé dans ses natures physique et éthérique de telle façon qu'il puisse vivre en pleine conscience les expériences de ces corps, il était assailli de tous côtés par les passions et les émotions les plus épouvantables provenant de son astralité. Des légions démoniaques, diaboliques sortaient de lui. Aussi celui qui faisait fonction de hiérophante, avait-il besoin d'aides qui prenaient en charge tout ce qui se manifestait ainsi et le détournaient à travers leur propre nature. Voilà pourquoi l'initiateur avait 12 aides qui devaient se charger de ces démons. Mais de ce fait, l'homme qui passait par l'ancienne initiation n'était jamais entièrement libre ; car ce qui se développait inévitablement au cours de sa descente dans ses corps physique et éthérique ne pouvait et ne devait se développer que lorsque et parce que les douze aides qui l'entouraient se chargeaient de recevoir et de dompter les démons.

Il en était de même dans les Mystères nordiques ; l'expansion dans le Macrocosme ne pouvait réussir que si 12 serviteurs de l'initiateur faisaient don de leurs forces au futur initié, afin qu'il pût acquérir le mode de pensée et de sentiment qui lui était nécessaire pour traverser le labyrinthe du Macrocosme.

Cette initiation, où l'homme n'avait aucune liberté, où il dépendait entièrement de la victoire remportée sur les démons par les aides de l'initiateur, devait peu à peu faire place à une autre initiation où l'homme allait être capable de triompher

par lui-même. Celui qui dirige l'initiation donne des indications et se contente de dire ce qu'il faut faire. Pas à pas, l'homme avance alors en s'orientant lui-même. Il n'est pas encore très loin sur cette voie aujourd'hui. Mais une faculté indépendante se développera peu à peu dans l'humanité ; elle permettra à chacun de s'élever dans le Macrocosme aussi bien que de plonger dans le microcosme, et l'homme connaîtra dès lors en pleine liberté les deux faces de l'initiation.

C'est afin que ceci puisse se faire que s'est accompli l'événement du Christ. Cet événement est pour l'homme le point à partir duquel il peut librement descendre dans ses corps physique et éthérique, tout comme il peut pénétrer dans le Macrocosme. Il fallait pour cela qu'un être de nature aussi élevée que le Christ accomplisse une première fois la descente dans les corps physique et éthérique, et l'expansion dans le Macrocosme. Voilà ce qu'est au fond l'événement du Christ : c'est comme si celui-ci, dans toute l'immensité de sa nature, avait « préfiguré » pour l'humanité ce qu'un nombre suffisant d'hommes devront atteindre au cours de l'évolution terrestre. Pour cela il était nécessaire que la chose eût lieu une fois. Qu'est-il donc arrivé grâce au Christ ?

Il a fallu d'une part que le Christ descende lui-même dans un corps physique et dans un corps éthérique. Et du fait que les corps physique et éthérique d'un homme ont pu être sanctifiés assez pour que le Christ y pénétrât (ce qui n'a pu arriver qu'une seule fois), une certaine impulsion a été donnée à l'évolution humaine : en effet, tout homme qui s'y efforce peut désormais, en toute liberté, faire l'expérience de la descente dans le corps physique et le corps éthérique. Pour cela il a fallu que le Christ descendît sur la terre et y accomplît ce qui ne l'avait jamais encore été, ce qui ne s'était encore jamais passé.

Car dans les anciens Mystères, tout était rendu différent par l'intervention des aides ; le disciple plongeait dans les secrets des corps physique et éthérique et s'élevait dans les secrets du Macrocosme, mais il ne vivait pas réellement dans son corps physique pendant ce temps. Il pouvait pénétrer les secrets du corps physique, mais non pas en s'y maintenant lui-même ; il devait au contraire s'en libérer entièrement. Lorsqu'il y rentrait, il pouvait bien se souvenir de ses expériences dans les sphères spirituelles, mais il ne pouvait pas rapporter ces expériences dans son corps. Ce n'était qu'un souvenir — il n'y avait aucune transmission au corps lui-même.

Tout cela dut être radicalement transformé par l'événement du Christ et le fut en effet. Avant le Christ, jamais encore un Moi n'avait imprégné la totalité de la nature humaine, jusque dans les corps physique et éthérique. Personne n'avait encore pu pénétrer avec son Moi jusque dans son corps physique et son corps éthérique. La chose se passa pour la première fois lors de l'événement du Christ. Ainsi devint également possible qu'un Être infiniment supérieur à la moyenne, mais cependant uni à la nature humaine, se répande dans le Macrocosme sans aide étrangère et par la seule force de son Moi. Cela n'est devenu possible que par le Christ seul. C'est uniquement ainsi que l'homme a pu acquérir la faculté de

s'étendre peu à peu et librement dans le Cosmos.

Telles sont les deux colonnes fondamentales qui se retrouvent de la même façon dans les deux Évangiles — celui de saint Luc et celui de saint Matthieu. Voyons comment.

Zoroastre, le grand instructeur de l'Asie aux temps immémoriaux d'après l'Atlantide, incarné plus tard sous le nom de Zarathas ou Nazarathos, s'est donc réincarné dans l'enfant Jésus issu de la lignée de Salomon dans la maison de David. L'individualité de Zoroastre développe pendant 12 ans chez cet enfant Jésus — c'est-à-dire en lui-même — toutes les qualités dont étaient capables un corps physique et un corps éthérique descendant de Salomon.

Il ne pouvait les acquérir qu'en vivant dans ces corps physique et éthérique pendant 12 ans. (Car on acquiert certaines facultés du fait qu'on les exerce en se servant de ces corps comme instruments.) Puis l'individualité de Zoroastre abandonne cet enfant Jésus pour passer dans celui que décrit l'Évangile de saint Luc et qui était né dans la branche nathanéenne de la maison de David. Ce deuxième enfant Jésus était élevé à Nazareth au voisinage du premier et c'est en lui que passe Zoroastre au moment même où, selon l'Évangile de saint Luc, on le retrouve au temple de Jérusalem après qu'il avait été perdu pendant une fête. L'enfant Jésus de Salomon mourut peu après.

Zoroastre continua à vivre dans le Jésus de l'Évangile de saint Luc jusqu'à sa trentième année ; il développa alors toutes les facultés qu'on peut acquérir lorsqu'on apporte d'une part avec soi tout ce que comportent un corps physique et un corps éthérique préparés comme nous l'avons expliqué, et qu'on y ajoute d'autre part ce qu'on a pu développer dans un corps astral et un porteur du Moi tels que les possédait le Jésus de saint Luc.

Zoroastre a donc vécu jusqu'à sa trentième année dans ce corps de l'enfant Jésus de saint Luc et il y a fait de tels progrès qu'il a pu, à ce moment-là, accomplir son troisième grand sacrifice : l'offrande de son corps physique qui, pendant trois ans, va maintenant servir de corps physique au Christ.

Dans un très ancien passé, l'individualité de Zoroastre avait sacrifié son corps astral pour Hermès et son corps éthérique pour Moïse ; maintenant, il offre son corps physique — c'est-à-dire qu'il abandonne cette enveloppe qui subsiste avec tout ce qu'elle contient encore d'éthérique et d'astral. Ce qui avait été habité jusqu'alors par l'individualité de Zoroastre est désormais occupé par un être d'une nature tout à fait spéciale, source de la plus haute sagesse pour tous les grands maîtres : le Christ. C'est l'événement du Baptême dans le Jourdain. La grandeur de cet événement est révélée dans un des Évangiles par ces mots : Tu es mon fils bien-aimé, dans lequel je me vois moi-même (dans lequel mon propre Moi se manifeste), ce qu'il ne faut pas traduire par : dans lequel je me complais. Et dans un autre Évangile par ceux-ci : Tu es mon fils bien-aimé : aujourd'hui je t'ai

engendré.

On indique clairement ici qu'il s'agit d'une naissance, la naissance du Christ dans l'enveloppe que Zoroastre a d'abord préparée puis offerte. Au moment du Baptême, l'entité christique entre dans l'enveloppe humaine préparée par Zoroastre. Il se produit alors une renaissance de ses trois corps, du fait qu'ils sont imprégnés par la substance du Christ. Le Baptême dans le Jourdain est une renaissance des enveloppes préparées par Zoroastre et la naissance du Christ sur la terre. Le Christ est maintenant dans un corps humain — spécialement préparé certes mais humain cependant, et tel que les autres hommes en possèdent aussi, quoique moins parfaits.

Si le Christ, la plus haute individualité qui puisse être unie à la terre, est maintenant dans un corps humain, s'il doit vivre le plus grand des événements, s'il doit préfigurer l'initiation totale, il faut qu'il en connaisse les deux faces : la descente dans les corps physique et éthérique, la remontée dans le Macrocosme. Ces deux expériences, le Christ les a préfigurées pour tous les hommes ; mais, étant donnée la nature même du fait christique, il faut nous représenter que lors de sa descente dans les corps physique et éthérique, le Christ était protégé contre toutes les tentations ; celles-ci pouvaient bien l'assaillir, elles n'avaient pas prise sur lui. De même les dangers auxquels l'homme ordinaire est exposé lorsqu'il se répand dans le Macrocosme ne pouvaient en rien l'atteindre.

L'Évangile de saint Matthieu décrit donc comment l'entité du Christ est descendue réellement dans un corps physique et un corps éthérique à la suite du baptême par saint Jean-Baptiste. Et c'est le récit de la Tentation. Les détails de cette scène reproduisent point par point les expériences que fait un homme lorsqu'il descend dans ses corps physique et éthérique. La descente du Christ dans un corps physique et éthérique, dans une égoïté humaine est donc un exemple pour tous les hommes à venir. Si bien qu'on peut dire : La chose est possible. Si nous pensons au Christ, si nous devenons semblables à lui, nous aurons la force de rencontrer et même de surmonter tout ce qui surgit des corps physique et éthérique.

C'est une chose très remarquable dans l'Évangile de saint Matthieu que cette scène de la Tentation {19}. Elle reproduit une des faces de l'initiation, la descente dans les corps physique et éthérique. L'autre face, l'expansion dans le Macrocosme, y est décrite aussi et de telle façon qu'on y voit comment le Christ, dans sa nature sensible et humaine, entreprend de se répandre dans le Macrocosme.

Ici, une objection peut être soulevée : si le Christ était vraiment une entité si haute, pourquoi devait-il passer à travers toutes ces expériences ? Pourquoi a-t-il dû descendre dans un corps physique et un corps éthérique ? Pourquoi a-t-il fallu que, comme un être humain, il en ressorte et se répande dans le Macrocosme ?

Mais ce n'est pas pour lui qu'il a dû faire tout cela ; c'est pour les hommes ! Dans les sphères supérieures, avec la substance des sphères supérieures, la chose était possible aux êtres qui étaient de même nature que le Christ. Mais elle n'avait encore jamais eu lieu dans un corps physique et éthérique humains ; aucun corps humain n'avait encore été saisi par l'entité du Christ. Une substance divine s'était déjà répandue dans l'espace ; ce qui ne s'y était jamais répandu, c'est ce qui vit dans l'homme. Cela, un Christ seul pouvait l'emporter avec lui et le déverser dans l'espace. Il fallait qu'un Dieu le fasse pour la première fois, tout en habitant un organisme humain.

Ce deuxième événement est décrit, ce deuxième pilier se dresse dans l'Évangile de saint Matthieu là où l'on nous montre que la seconde face de l'initiation, la vie dans le vaste univers, l'ascension dans le soleil et les étoiles, ont été réellement accomplies dans la nature humaine grâce au Christ.

Tout d'abord, il a été oint — oint comme n'importe quel autre homme — afin qu'il soit pur, afin qu'il soit protégé contre ce qui, du monde physique, pouvait venir vers lui. L'onction qui joue son rôle dans les anciens Mystères se retrouve ici à un degré supérieur, sur le plan de l'histoire, alors qu'elle n'avait lieu d'ordinaire que dans un temple.

Voyons ensuite comment s'effectue chez le Christ l'ascension dans l'univers ; il n'est plus seulement en lui-même ; il se déverse dans le monde ambiant lors de la Sainte Cène où il explique à ceux qui l'entourent qu'il se ressent dans tout ce qui, dans la terre, est élément solide — « je suis le pain » — ainsi que dans tout ce qui est liquide. Ce qui est écrit dans la Sainte Cène, c'est l'expansion consciente dans l'univers, telle que l'homme la vit inconsciemment pendant son sommeil. Et la crainte d'être aveuglé, que tout homme doit alors éprouver, nous la voyons exprimée dans cette parole monumentale : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ».

Le Christ éprouve réellement ce que les hommes ressentent d'ordinaire comme une mise à mort, l'être terrassé, aveuglé. Au jardin de Gethsémani, il éprouve quelque chose qu'on pourrait décrire ainsi : le corps physique abandonné par l'âme laisse sourdre sa propre frayeur. Cette scène décrit l'âme s'étendant dans l'univers et le corps abandonné à lui-même. Et tout ce qui vient ensuite a en somme pour but de décrire la pénétration dans le Macrocosme. La Crucifixion, la Mise au tombeau, tout ce qui d'ordinaire s'accomplissait dans les mystères, voilà l'autre pilier de l'Évangile de saint Matthieu, la vie dans le Macrocosme.

L'Évangile de saint Matthieu l'indique d'une façon très nette, lorsqu'il dit que jusqu'à présent le Christ Jésus a vécu dans ce corps physique qui fut suspendu à la croix : il avait été concentré en un certain point de l'espace, mais il se dilate maintenant dans le Cosmos entier. Quiconque aurait voulu le voir désormais ne l'aurait plus trouvé dans ce corps physique mais aurait dû le chercher par la clairvoyance dans l'esprit qui imprègne l'espace tout entier.

Ce qui s'accomplissait autrefois en trois jours et demi dans les Mystères — mais avec une aide extérieure — le Christ l'a réellement accompli ; on le lui reprocha

d'ailleurs, car il avait dit que si le temple était détruit, il le rebâtirait en trois jours, faisant ainsi nettement allusion à l'initiation réalisée en trois jours et demi dans le Macrocosme. Mais cela signifiait aussi qu'après la Crucifixion, il ne fallait plus le chercher là où l'entité du Christ Jésus avait été enfermée dans le physique ; il fallait le chercher au-dehors, dans l'esprit qui remplit les espaces. Même dans les faibles traductions modernes, la chose s'impose à nous dans toute sa majesté : « Dorénavant, vous devrez chercher l'être qui naît ici de l'évolution humaine, à la droite de la Puissance et il paraîtra sur les nuées ! » C'est dans l'univers qu'il faut chercher le Christ : il y préfigure la grande initiation qui sera vécue par l'homme lorsque celui-ci abandonnera son corps et vivra répandu dans le Cosmos.

Voici donc comment se présentent à nous le début et la fin de la vie proprement dite du Christ : elle commence lorsque le Christ naît, au baptême du Jourdain, dans le corps dont nous avons parlé. À ce moment commence la première face de l'initiation, la descente dans les corps physique et éthérique selon le récit de la Tentation. Et cette vie du Christ se termine par l'autre face de l'initiation : l'expansion dans le Macrocosme, qui commence à la Sainte Cène et se poursuit au cours de la Flagellation, du Couronnement d'épines, de la Crucifixion et de la Résurrection. Tels sont les deux points entre lesquels se situent les événements de l'Évangile de saint Matthieu, événements que nous allons maintenant ajouter à l'esquisse qu'en quelques traits nous venons de dessiner.

## VIII

*Détails sur les dangers de l'initiation. — Malchouth et les règnes terrestres. — Connaissance par l'astral des trois règnes naturels ; Netzah, Yésod, Hod. — Les différents degrés de perfection des éléments qui composent la nature humaine. Perception du corps éthérique : Gédoulah, Tiphéreth, Gébourah. — Descente dans le corps physique : Chochmah, Binah, Kéther. — La descente des Royaumes du ciel vers Malchouth. — Les trois étapes de la Tentation et la victoire du Christ remportée pour toute l'humanité.*

Nous avons établi hier le fait que le Christ avait élevé les deux faces de l'initiation à la hauteur du plan de l'Histoire ; c'est là que réside pour nous l'essentiel de l'événement christique.

Dans les Mystères sacrés de l'Égypte antique, l'initiation détournait l'activité sensorielle du monde extérieur pour la concentrer sur les phénomènes intérieurs des corps éthérique et physique, particulièrement au moment du réveil. Ceux qui aspiraient à cette initiation selon le mode antique, et que l'on guidait pour les préserver des dangers qu'elle comportait, se liaient par là même à des hommes qui, pendant l'acte d'initiation, pouvaient contempler dans le monde spirituel les forces et les entités qui agissent dans les corps physique et éthérique.

Si l'on voulait caractériser l'initiation essénienne de ce point de vue-là aussi, voici ce qu'on pourrait dire : lorsqu'un Essénien remontait à travers les 42 degrés et parvenait ainsi à une connaissance plus précise de son véritable être intérieur, de la véritable nature de son moi, de tout ce que l'homme peut voir avec les organes acquis par l'hérédité, cet Essénien était conduit, par-delà les 42 degrés, jusqu'à l'entité divine qui, sous le nom de Iahvé ou Jéhovah, agissait dans l'organe dont je vous ai parlé à propos d'Abraham {20} ; il voyait par l'esprit que cet organe était essentiel pour l'époque. Il reportait ensuite son regard sur la nature intime de l'homme, cette nature qui était elle-même un don de la divinité. C'était donc une connaissance de l'organisation intérieure qu'on avait en vue dans une initiation de ce genre.

Les dangers qui attendent l'homme lorsqu'il descend en lui-même sans y être préparé, je vous les ai décrits hier. Je vous ai dit que s'éveillent alors en lui tous les égoïsmes, tout ce qui l'amène à se dire : Ces forces qui sont en moi, ces passions et ces émotions qui dépendent de mon moi et qui ne veulent rien savoir du monde spirituel, je veux les posséder au point de ne plus me distinguer d'elles ; je ne veux plus agir, ni percevoir, ni sentir que du fond de ma vie personnelle.

Vous voyez donc le danger : en descendant ainsi en lui-même, l'homme risque d'en arriver à l'égoïsme le plus effréné. Et c'est bien en effet ce qui menace



aujourd'hui encore, comme d'une illusion d'une nature bien précise, ceux qui s'efforcent, par un entraînement ésotérique, de plonger plus avant dans leur vie intérieure. Nombre de tendances égoïstes se manifestent à cette occasion et, une fois qu'elles se sont installées, personne ne veut les voir telles qu'elles sont. On les prend pour tout autre chose.

C'est donc avec raison qu'on peut dire du chemin des mondes supérieurs qu'il exige, même de nos jours, que l'on se soit d'abord vaincu soi-même. Ceux qui ont envie de le suivre mais sans pratiquer l'abnégation, ceux qui voudraient bien voir dans les mondes supérieurs, mais sans passer par les étapes qui y mènent réellement, ceux-là trouvent toujours gênant de voir surgir en eux tout ce qui remonte du fond de la nature humaine. Ils ne remarquent pas que l'égoïsme le plus âpre, le plus dangereux, réside justement dans cette révolte contre ce qui est en somme tout à fait normal et dont on devrait se dire : « N'est-ce pas mon devoir d'homme de faire appel à toutes ces forces en moi ? »

Ils trouvent extraordinaire que ces choses existent, quoiqu'on leur ait expliqué cent fois qu'elles doivent apparaître à un moment donné. Je ne fais qu'indiquer ici les illusions et les erreurs auxquelles certains se complaisent. Il faut admettre qu'à notre époque l'humanité est devenue paresseuse ; elle voudrait gravir le chemin des mondes spirituels avec la facilité qu'on aime rencontrer dans la vie ordinaire. Or, les facilités qu'on s'accorde volontiers dans les domaines courants de la vie, il faut se les refuser sur le chemin qui mène aux mondes de l'esprit.

Dans l'antiquité, celui qui avait découvert le chemin du monde spirituel en passant par l'initiation qui mène aux profondeurs de la vie organique, se trouvait au centre des forces divines, car la vie organique de l'homme est l'œuvre de ces puissances spirituelles. Il voyait comment ces forces travaillent sur les corps physique et éthérique. Il pouvait devenir un témoin, un être averti des secrets des mondes spirituels et raconter à ses semblables ce qu'il avait vécu pendant qu'on le conduisait au plus profond de sa vie personnelle, et par conséquent dans le monde spirituel.

Mais qu'en résultait-il ? Lorsqu'un initié de ce genre revenait dans la vie normale, il pouvait dire : « J'ai plongé mon regard dans l'existence spirituelle ; mais on m'y a aidé. Les aides de l'initiation m'ont rendu capable de survivre au moment où, sans eux, les démons de ma propre nature m'auraient anéanti. » Et du fait qu'il devait ainsi sa vision du monde spirituel à une aide extérieure, il dépendait pour le reste de sa vie de ce collège initiatique, de ceux qui l'avaient assisté. Les forces qui lui étaient venues en aide, il les ramenait avec lui dans le monde extérieur.

C'est ce qui devait changer. Les futurs initiés devaient devenir de moins en moins dépendants de leurs instructeurs, de leurs initiateurs. Car l'aide ainsi apportée par ceux-ci entraînait des conséquences très importantes.

Dans notre conscience journalière, nous avons un sentiment très précis de notre moi, sentiment qui s'éveille à une certaine heure de l'existence. J'ai parlé,

dans «Théosophie» {21} en particulier, de ce moment où un être humain se dit « moi » pour la première fois. Voilà une chose que l'animal ne peut pas faire. Si l'animal pouvait voir en lui-même comme le fait l'homme, il n'y trouverait pas un moi individuel, mais un moi-espèce, un moi-groupe ; il sentirait qu'il appartient à l'ensemble d'un groupe.

Or, ce sentiment du moi s'effaçait dans une certaine mesure au cours d'une ancienne initiation. Tandis que le disciple pénétrait dans les mondes supérieurs, son sens du moi s'obscurcissait et, pour peu que vous vous rappeliez tout ce que je vous ai dit, vous comprendrez qu'il était bon qu'il en fût ainsi. Car c'est au sentiment du moi que se rattachent les égoïsmes, les passions, les émotions qui tendent à opposer l'homme au monde extérieur. Il fallait donc étouffer le sentiment du moi, jusqu'à un certain point, pour laisser ces passions dans l'ombre. Et c'est pour cela que dans les initiations aux Mystères de l'antiquité, le sentiment du moi était comparable, sinon à un état de rêve, du moins à un état de conscience atténuée.

Il fallait tendre de plus en plus à ce que l'homme devienne capable de traverser l'initiation en maintenant l'autonomie de son moi, ce moi qu'à l'état de veille il porte en lui depuis son réveil jusqu'au moment où il s'endort. Il fallait que cesse cet obscurcissement du moi qui, dans les anciens Mystères, accompagnait toujours l'initiation. La chose ne pouvait se faire que progressivement, avec le temps ; mais aujourd'hui déjà, dans toute initiation digne de ce nom, on parvient dans une mesure très importante à ce que le sens du moi ne s'éteigne pas lorsque l'homme s'élève vers les mondes spirituels.

L'initiation essénienne, elle aussi, allait de pair avec un certain amoindrissement du sens du moi. Tout ce qui, pendant la vie sur terre, donne à l'homme son sentiment du moi, tout ce qui se tourne vers des perspectives extérieures devait être étouffé dans ce cas-là aussi. Pensez à un fait courant de la vie journalière : pendant le sommeil, l'être humain n'a pas conscience de se trouver dans le monde spirituel, il n'a pas le sentiment de son moi ; il ne l'a que pendant la veille, lorsque son regard, détourné du monde spirituel, se porte sur le monde physique sensible. Il en est ainsi chez l'homme d'aujourd'hui et il en était de même au temps où le Christ agissait sur terre.

À l'époque terrestre actuelle, le moi normal n'a nullement conscience de l'autre monde. Or une initiation chrétienne doit consister justement à laisser le moi éveillé dans les mondes supérieurs, comme il est éveillé dans le monde sensible.

Observons d'un peu près le moment du réveil, celui où l'homme sort d'un monde supérieur et plonge dans ses corps physique et éthérique ; à l'instant même de cette descente, il ne perçoit pas les phénomènes internes de ses corps physique et éthérique, car sa faculté de perception est en quelque sorte détournée vers tout ce qui l'entoure. Or, tout ce qui tombe sous son regard au moment du réveil, tout ce qu'il perçoit — que ce soit par l'œil ou par l'oreille, ou encore par l'organe physique de son cerveau élaborant les sensations, — c'est tout cela que l'ancien

occultisme hébreu appelait le « Royaume », Malchouth.

Dans cette ancienne langue, qu'entendait-on au juste par cette expression : le « Royaume » ? Ce mot résumait tout le domaine où le moi humain pouvait rester conscient. Car telle est bien la définition la plus exacte de ce qu'on entendait par le « Royaume » dans l'antiquité hébraïque : tout ce à quoi le moi pouvait prendre part. Pour bien fixer le sens de cette expression, il faudrait dire que le « Royaume » désignait surtout, dans l'ancienne langue hébraïque, le monde des sens, le monde dans lequel se trouve l'homme à l'état de veille lorsque son moi est pleinement lui-même.

Rappelons maintenant les degrés que comporte l'initiation lorsqu'on descend en soi-même. Il faut percer successivement les secrets du corps astral, du corps éthérique et du corps physique. On doit donc tout d'abord regarder consciemment son corps astral du dedans. Si l'on veut faire l'expérience de ce mode d'initiation, plonger dans l'intérieur de ses corps physique et éthérique, il faut premièrement connaître les profondeurs de son corps astral. C'est la porte par laquelle il faut passer. Ce sont là de nouvelles expériences qu'il faut faire avec autant d'objectivité qu'on en a à l'égard des objets du monde extérieur.

Or, si nous réunissons sous l'appellation de « Royaume » tous les objets du monde sensible que nous percevons grâce à la façon dont nous sommes actuellement constitués, nous faisons pourtant, dans notre manière de parler, une distinction bien nette entre trois « règnes » différents : le minéral, le végétal et l'animal. L'ancienne langue hébraïque n'y mettait pas autant de précision : tout cela ne formait pour elle qu'un seul « règne », cette notion comprenant alors l'ensemble des trois règnes naturels.

De même que nous voyons les animaux, les plantes et les minéraux lorsque nous dirigeons notre regard vers le monde sensible et que le moi en prends conscience, ainsi le regard de celui qui descend dans les profondeurs de sa propre vie s'étend sur tout ce qu'il peut percevoir dans son corps astral. Il ne le voit pas exactement avec son moi : celui-ci ne fait que se servir des organes de l'astral. Mais ce qu'il voit ainsi, lorsqu'il arrive à prendre conscience avec son moi de ce monde auquel l'unissent les organes astraux, l'ancienne langue hébraïque savait déjà le nommer. Elle le désignait par trois noms différents. Alors que nous distinguons un règne animal, un règne végétal et un règne animal, l'ancien hébreu appelait Netzah, Yésod et Hod la triade qu'on aperçoit en prenant conscience du corps astral.

Pour traduire ces trois expressions dans notre langue, il faudrait avoir un sentiment profond de ce qu'était l'ancien hébreu, car les traductions littérales faites à coup de dictionnaire ne servent de rien ici. Pour comprendre ce dont il s'agit, il faudrait faire appel au sentiment de ce qu'était une langue aux temps pré-chrétiens. Par exemple, ce que nous prononçons Hod signifie « l'esprit se manifestant vers le dehors ». C'est l'élément spirituel qui se révèle extérieurement,

qui tend à s'extérioriser ; mais un élément spirituel de nature astrale. Par contre, Netzah exprime une forme nettement moins subtile de cette tendance vers la manifestation extérieure. À ce qu'il désigne, nous pourrions peut-être appliquer l'expression d' « impénétrable ».

(Dans les manuels de physique moderne, vous trouverez, émis comme un jugement, alors qu'en réalité ce devrait être une définition, que les corps physiques sont impénétrables. Mieux vaudrait la définition : « On appelle corps physique celui dont on peut dire qu'à l'endroit où il se trouve, aucun autre ne peut se trouver en même temps ».)

Netzah signifie donc ce qui s'exprime vers le dehors — avec une nuance plus grossière que Hod — au point que la place occupée dans l'espace ne peut pas l'être par autre chose. Et ce qui se trouve dans l'intervalle des deux qualités est rendu par le mot Yésod. Vous avez donc trois nuances différentes : Hod la manifestation d'un fait astral quelconque qui se révèle extérieurement, Netzah, quand tout est devenu tellement plus grossier que les objets nous apparaissent dans une impénétrabilité physique ; et Yésod est le degré intermédiaire. Ce sont les trois différentes propriétés dont sont douées les entités du monde astral.

Maintenant, en compagnie du futur initié, nous allons pouvoir descendre un peu plus profondément dans le for intérieur de l'homme. Lorsque le candidat à l'initiation a dépassé son corps astral, il entre dans son corps éthérique. Là, il perçoit déjà quelque chose de plus élevé que ce qu'on désignait par les trois mots dont nous venons de parler. Vous pourriez me demander pourquoi je dis qu'il perçoit « quelque chose de plus élevé » ? Ceci tient à un fait particulier dont il faut que vous teniez compte si vous voulez comprendre la véritable structure profonde de l'univers.

N'oublions pas que ce sont les forces spirituelles les plus hautes qui précisément ont travaillé aux manifestations les plus basses de ce monde. J'ai souvent attiré votre attention sur ce point, en particulier lorsque je vous ai parlé de la nature humaine. Certes, le moi est en un sens le plus élevé des éléments qui composent l'homme. Mais il est aujourd'hui le plus jeune des quatre, le « bébé ». C'est lui qui chez l'homme a les moyens de monter le plus haut ; cependant, à l'heure actuelle, il est à sa façon au degré le plus bas. Par contre, le corps physique est la plus accomplie de nos quatre natures, non pas grâce aux mérites de l'homme lui-même, mais parce que dès l'ancien Saturne, le Soleil et la Lune, des entités spirituelles et divines concouraient à sa perfection. Le corps astral est déjà plus évolué que le moi humain.

Et pourtant, ce moi, c'est avec lui que nous nous identifions. Il suffit de regarder en soi-même pour y trouver son moi. Et, par contre, pensez donc combien l'homme connaît peu les secrets du corps physique ! Ce corps physique, des entités divines et spirituelles y ont travaillé non seulement pendant des millions d'années, mais des millions de millions d'années, afin de l'amener à être ce qu'il est

actuellement. Entre lui et le moi, se situent le corps astral et le corps éthérique.

Comparé au corps physique, le corps astral est, lui aussi, imparfait. Il contient des émotions, des passions, des désirs auxquels cependant le corps éthérique oppose un certain frein. Et par les émotions du corps astral, malgré l'obstacle que constitue le corps éthérique, l'homme jouit de bien des choses qui vont directement à l'encontre de la merveilleuse organisation de son corps physique. Il consomme toutes sortes de poisons qui sont néfastes pour le cœur. S'il ne tenait qu'à son corps astral, l'homme minerait rapidement une santé qu'il ne doit qu'à un fonctionnement du cœur assez parfait pour résister pendant des années aux attaques du corps astral.

À mesure que nous descendons plus bas dans notre organisation, les forces spirituelles que nous y rencontrons sont plus élevées. On pourrait dire que ce sont les dieux les plus jeunes, les forces divines et spirituelles les plus nouvellement nées, qui nous ont donné notre moi ; alors que ce sont les dieux infiniment plus anciens qui ont accordé à nos éléments inférieurs la perfection dont aujourd'hui l'homme commence à peine à se rendre compte. Il est loin d'ailleurs de pouvoir imiter avec toute sa technique le merveilleux édifice que les entités spirituelles ont construit pour lui.

Ceux qui passaient par une initiation essénienne, par exemple, et qui plongeaient dans la nature intérieure la voyaient bien, cette perfection. L'Essénien se disait en effet : « Lorsque je remonte les 14 premiers degrés, je pénètre tout d'abord dans mon corps astral. Là viennent à moi toutes les passions, toutes les émotions qui en font partie, tout ce qu'au cours de mon incarnation, j'ai moi-même rendu mauvais dans mon corps astral. Mais je n'ai pas encore le pouvoir d'abîmer mon corps éthérique autant que mon corps astral. Mon corps éthérique est beaucoup plus divin, beaucoup plus pur ; c'est lui que je vois lorsque je parcours la seconde série de 14 degrés. » Il semblait alors à cet Essénien qu'ayant résisté aux tentations du corps astral pendant les 14 premiers degrés, il avait fait le plus dur et qu'il entrait maintenant dans les sphères lumineuses de ce corps éthérique auquel il ne pouvait pas porter préjudice au même point.

Ce qu'il voyait ainsi était désigné par trois nouvelles expressions qui, elles aussi, sont extraordinairement difficiles à rendre dans notre langage actuel : Gédoulah, Tiphéreth et Gébourah. Essayons de nous faire une idée des trois domaines qu'elles désignent.

Toutes trois ont trait à la perception du corps éthérique. Gédoulah correspondrait à peu près à tout ce qui paraît grand et majestueux, tout ce qui, dans le monde spirituel, produit une impression de toute-puissance. Par contre, et quoiqu'il y ait une parenté entre les deux termes, Gébourah désignerait une nuance toute autre de la grandeur, une grandeur amoindrie par ses effets.

Gébourah, c'est la force qui va vers l'extérieur, pour se défendre, pour se manifester comme une entité indépendante.

Tandis que par Gédoulah, on entendait la qualité intrinsèque de la puissance, Gébourah désignait plutôt une activité qui se manifeste extérieurement par un comportement agressif. Quant à cette grandeur « qui repose en elle-même », cette grandeur qui, tout en se manifestant à l'extérieur, ne le fait pas avec agressivité, mais seulement parce qu'elle est l'expression de la grandeur spirituelle, — on la désignait par le terme de Tiphéreth qui ne peut se traduire qu'en combinant les deux notions que nous avons du Bien et du Beau. Un être qui révèle sa vie profonde de telle façon qu'elle s'imprime dans sa forme extérieure, nous semble beau ; et un être qui manifeste extérieurement sa propre qualité intérieure nous semble bon. Ces deux notions se confondent dans le mot Tiphéreth. C'est donc avec les entités se manifestant par ces trois qualités qu'on entrait en rapport lorsqu'on descendait dans le corps éthérique.

Puis venait la descente dans le corps physique. On y trouvait les plus anciennes entités divines et spirituelles qui aient contribué à le former. Vous vous rappelez comment a été décrite cette première ébauche du corps physique façonnée sur l'ancien Saturne {22}.

Ce sont de hautes, d'éminentes entités spirituelles, les Trônes, qui ont sacrifié la substance même de leur volonté afin qu'une première ébauche du corps physique humain puisse naître. Ce sont aussi de hautes entités spirituelles qui ont travaillé à cette première ébauche pendant l'évolution qui s'est poursuivie à travers Saturne, le Soleil et la Lune. Dans « La Création selon la Bible » {23}, j'ai montré comment ces grandes entités spirituelles sont restées unies à l'homme pendant les périodes de Saturne, du Soleil et de la Lune, organisant toujours mieux cette première ébauche, si bien qu'a pu se réaliser la merveille qu'est aujourd'hui le corps physique, ce corps que l'homme peut maintenant habiter avec les trois autres éléments de sa nature : l'éthérique, l'astral et le moi.

Selon l'ancien enseignement secret hébreu, l'homme qui descendait vraiment ainsi dans son être physique percevait quelque chose qu'on ne peut comparer qu'à l'idéal le plus élevé de la sagesse. Il contemplait en quelque sorte de ses yeux cette sagesse et se sentait exalté s'il parvenait, ne fût-ce que partiellement, à s'en pénétrer. En descendant dans le corps physique, il savait donc qu'il y rencontrait des êtres dont toute la substance était faite de sagesse, cette sagesse dont il ne peut acquérir qu'une petite, qu'une infime parcelle. (Cette sagesse n'a rien à voir avec le savoir intellectuel ordinaire ; c'est bien un savoir, mais on n'y parvient qu'à travers les plus pénibles expériences de l'âme, on ne l'acquiert qu'au cours de nombreuses incarnations, une seule n'y suffisant pas. Encore ne l'acquiert-on qu'en partie car pour devenir vraiment sage, il faudrait pouvoir embrasser toutes les infinies possibilités de la sagesse.)

L'initié percevait donc des Êtres dont la qualité dominante est une éclatante,

prodigieuse et pure sagesse. Cette qualité telle qu'on la trouve chez ces Esprits de sagesse, on l'appelait Chochmah dans l'occultisme hébraïque ; ce terme correspond à peu près à ce que de nos jours on appelle sagesse. À nouveau, on rencontre une autre nuance de cette qualité, qui en est comme une espèce de condensation ; elle correspond à ce qui, dans la nature humaine, est également fait d'une sagesse plus dense (dans sa conscience, l'homme ne peut non plus l'atteindre que jusqu'à un certain point).

Les entités qui possèdent cette qualité d'une façon prépondérante en paraissent tout illuminées. Cette qualité, de nature plus dense que la sagesse, était désignée par le mot Binah. C'est ce qu'on peut éveiller en l'homme lorsqu'on fait appel à son entendement. Binah correspond à des entités qui sont entièrement imprégnées de ce qui est du domaine de l'intelligence ; c'est une nuance plus grossière que Chochmah. C'est pourquoi, lorsqu'elle parlait de la véritable sagesse, productrice et créatrice, qui fait apparaître en elle-même les mystères de l'univers, l'ancienne doctrine hébraïque évoquait Chochmah qu'elle comparaît à un jet d'eau, tandis qu'elle comparaît Binah à une mer.

Elle voulait ainsi donner l'idée de quelque chose de plus dense. Quant au point suprême auquel on pouvait atteindre lorsqu'on descendait dans le corps physique, on le désignait par le mot Kéther. Il est à peu près impossible de trouver pour ce mot un équivalent. C'est seulement à l'aide d'un symbole qu'on peut parler d'une qualité qui serait le pressentiment de celles que possèdent des entités divines et spirituelles très hautes. Cette qualité, par laquelle l'homme est élevé au-dessus de lui-même et grâce à laquelle il représente plus qu'il n'est en réalité, a pour symbole la couronne. Nous avons donc le tableau suivant des qualités propres aux entités vivant dans les régions accessibles à l'homme qui pénètre en lui-même, et ce faisant s'élève au-dessus de lui-même. Au cours d'une initiation essénienne, le disciple passait par des expériences toutes nouvelles l'amenant à percevoir la réalité des qualités en question.

1<sup>er</sup> Triade (correspondant aux mystères du corps physique) :

*Binah — Chochmah — Kéther*

2<sup>e</sup> Triade (correspondant aux mystères du corps éthérique) :

*Gébourah — Tiphéreth — Gédoulah*

3<sup>e</sup> Triade (correspondant aux mystères du corps astral) :

*Netzah — Yésod — Hod*

Enfin le « Royaume », le moi :

Quelle était la différence essentielle entre l'initiation essénienne et celle qui se pratiquait chez les peuples environnants ?

Toutes les anciennes initiations tendaient à refouler la conscience du moi qui se fortifie dans l'homme au contact de Malchouth, le Royaume. Cela, il fallait l'étouffer. On disait que celui qui a passé par l'initiation n'était plus un être semblable à ce qu'il était dans le monde physique ; conduit dans le monde spirituel, il n'était plus l'homme qu'il était au-dehors dans le Royaume. Les anciennes initiations traçaient une épaisse ligne de démarcation entre les expériences d'un homme dans sa conscience d'initié, et celles de son moi conscient.

Pour résumer en quelques mots les enseignements des Mystères lorsqu'on en parlait au public, on pourrait dire ceci : « Que nul ne se figure pouvoir conserver le sentiment du moi qu'il éprouve dans le Royaume, dans le Malchouth. S'il veut devenir un initié, il percevra dans leur grandeur immense, au moment où il gagnera les hauteurs, les trois groupes des trois qualités dans toute leur vérité ; mais il doit se dégager de tout ce qui est sens du moi, de tout ce qu'on ressent dans le monde extérieur. On ne doit pas faire descendre dans le Règne ce qu'on apprend au sujet de Netzah, Yésod, Hod, etc. Rien de cela ne doit rester lié au sentiment habituel du moi. » Telle était l'opinion répandue. Et l'on aurait pris pour un fou, pour un menteur, celui qui, aux temps anciens, se serait permis de contredire cette affirmation.

Les Esséniens ont donc été les premiers à enseigner qu'une époque allait venir où l'on pourrait faire descendre ici-bas « ce qui est en haut » afin que l'homme puisse le voir, tout en maintenant, en conservant l'intégrité de son moi. C'est là ce qu'à leur tour, les Grecs ont appelé Basileia. Mais c'est bien chez les Esséniens que se trouve pour la première fois la doctrine selon laquelle « quelqu'un » devait venir qui ferait descendre ce qui est en haut, ce qui est dans « les Royaumes du ciel » pour le donner au moi, qui vit dans Malchouth. C'est cette même doctrine qu'en paroles puissantes, Jésus ben Pandira enseignait à ses Esséniens ainsi qu'à quelques-uns de ceux qui l'entouraient. Et si nous voulions faire tenir son enseignement en quelques mots essentiels, tel que son disciple Mathaï l'a transmis à la postérité, nous pourrions le faire de la façon suivante :

Inspiré par le successeur du Bouddha, par le Bodhisatva qui doit devenir un jour le Maitreya Bouddha, Jésus ben Pandira disait en substance : « Jusqu'à présent, il en était ainsi que les Royaumes des cieux ne pouvaient pas descendre dans le Royaume de Malchouth dont fait partie le moi. Mais lorsque sera accompli le temps où trois fois 14 générations auront passé, alors naîtra de la souche d'Abraham, de la souche de David que nous considérons comme la souche de Jessé (Jessénien ou Essénien) quelqu'un qui fera descendre les nouvelles qualités des Royaumes du ciel dans le domaine où le moi est présent. »



C'est cet enseignement qui a valu à Jésus ben Pandira d'être lapidé comme blasphémateur ; un enseignement de ce genre était en effet considéré comme le pire blasphème contre l'initiation par tous ceux qui ne voulaient ni reconnaître, ni laisser dire qu'une chose, bonne à une époque donnée, n'est pas nécessairement bonne à une autre, l'humanité ayant fait du chemin entre temps.

Alors vint l'époque où s'accomplit ce qui avait été prévu, où trois fois 14 générations ayant passé, un corps put naître du sang du peuple, organisme dans lequel Zoroastre s'incarna afin de l'offrir au Christ après l'avoir encore perfectionné au moyen des organes qu'il contenait. Le précurseur du Christ pouvait dire : « Les temps sont proches où les Royaumes des cieux vont s'approcher du moi qui vit dans le Royaume extérieur, dans Malchouth. » Et maintenant nous pouvons comprendre quelle tâche le Christ allait accomplir après avoir passé par la Tentation.

Il avait traversé la Tentation grâce à la force de son être intérieur, à ce que nous appelons aujourd'hui le moi. Il était parvenu à vaincre toutes les tentations qui assaillent l'homme lorsqu'il descend dans son corps astral, son corps éthérique et son corps physique. La chose est racontée avec précision. Tous les égoïsmes sont décrits et mis en relief tels qu'ils sont à leur point culminant.

En effet, le grand obstacle qui s'oppose à tout homme qui entreprend un développement ésotérique, c'est une tendance regrettable — quoique toute naturelle lorsqu'on rentre en soi-même — à ne s'occuper que de sa propre personnalité. Ce fait n'est jamais plus fréquent que chez ceux qui veulent pénétrer dans le monde spirituel. Avec quelle prédilection ne parlent-ils pas de leur chère personnalité qu'ils aiment par-dessus tout et qu'ils observent à toutes les heures, à toutes les minutes avec la plus extrême minutie ! Alors que d'autres se contentent tout simplement de vivre, ceux-là se préoccupent intensément de leur moi.

Alors des illusions surgissent de partout, illusions qu'auparavant la vie de chaque jour détruisait facilement. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que l'homme perd son assurance lorsque tous les instincts qui remontent en lui cherchent à l'envahir. Il manque d'expérience. Auparavant, son attention était attirée vers le monde extérieur ; mais dès qu'il aspire à un développement spirituel, il s'oriente davantage vers son être intérieur d'où surgissent maintenant toutes sortes de sentiments qu'il portait jusqu'alors en lui à son insu.

Pourquoi ces sentiments ressortent-ils ? Ce qu'il voudrait, c'est être vraiment « Moi », se sentir indépendant du monde extérieur. Il est vrai qu'au début, il tombe souvent dans l'erreur de désirer qu'on le conduise comme un enfant auquel on dit tout ce qu'il faut faire. Il préférerait n'importe quoi plutôt que d'avoir à se fixer lui-même, sur la voie ésotérique, le chemin et le but. Mais ce qui le gêne le plus, c'est l'idée de dépendre du monde extérieur. On n'en est jamais plus incommodé que lorsqu'on cherche ainsi à en être indépendant, lorsqu'on se concentre tellement sur soi-même.

Une circonstance bien terre-à-terre vient pourtant lui prouver à quel point on

reste lié au monde environnant, c'est le fait qu'il faut manger lorsqu'on est un homme ! C'est là une chose bien prosaïque, mais d'une importance primordiale. Elle nous montre combien nous sommes peu de chose sans le monde qui nous entoure. Nous dépendons de l'univers, sans lequel nous ne pourrions pas vivre, comme le doigt dépend de la main : si nous le coupons, il se dessèche. Une notion très familière nous montre ainsi combien nous sommes liés à tout ce qui nous entoure.

Lorsque cet égoïsme est poussé à l'extrême, il peut prendre la forme du désir suivant : « Si seulement je pouvais me libérer de mon entourage et devenir capable de me procurer par enchantement tout ce qui me fait sentir que je dépends de mon milieu, tout ce dont j'ai besoin pour assurer ma vie physique ! » Voilà un désir qui peut vraiment s'éveiller chez ceux qui aspirent à l'initiation. Une haine peut même se faire jour contre le fait qu'on dépende de son entourage, qu'on ne puisse pas faire apparaître la nourriture par magie, en créer tout simplement. Dit sous cette forme, cela paraît bien extraordinaire, bien paradoxal ; les désirs qui, en petit, surgissent réellement chez l'homme lorsqu'il cherche à se développer, paraissent en effet tout à fait absurdes lorsqu'on les pousse à l'extrême.

L'homme ignore qu'il les éprouve en petit. En réalité, personne ne les ressent avec assez de force — car chacun tient trop à ses habitudes extérieures — pour s'abandonner à l'illusion qu'on puisse se procurer des moyens de subsistance par enchantement, qu'on puisse vivre grâce à des aliments qui ne proviendraient pas du domaine de Malchouth. Mais poussé à l'extrême, ce sentiment mènerait à se dire : « Si seulement je pouvais réussir à vivre si bien dans mon corps astral et mon moi, que je ne dépende plus que de mes propres désirs ! Alors je n'aurais plus besoin du monde qui m'entoure ! »

Cette tentation existe. Et chez celui qui devait la vivre à son maximum, elle s'est présentée de telle façon que le Tentateur, se dressant devant le Christ Jésus, lui a suggéré de transformer des pierres en pain. C'est le suprême degré de la tentation. L'histoire de cette tentation dans l'Évangile de saint Matthieu décrit vraiment d'une façon admirable la descente dans l'être intérieur.

À la seconde phase, on a pénétré dans le corps astral et on se voit réellement confronté avec toutes les émotions, toutes les passions qui pourraient faire de soi le plus paradoxal des égoïstes. Lorsqu'on les sent se dresser contre soi, on voudrait bien — tant qu'on ne peut pas les vaincre, tant qu'on ne peut pas se rendre invulnérable — céder au désir de plonger dans le corps éthérique et le corps physique. Il y a vraiment là une situation qui peut se décrire comme une chute dans l'abîme. Et c'est bien ainsi que la décrit saint Matthieu, comme une chute dans les corps physique et éthérique, ceux qu'on n'a pas encore pu corrompre profondément. Mais il faut avoir obtenu d'abord la victoire sur les passions et sur les émotions. Cela, le Christ le sait et, dominant par sa propre force ce qui s'oppose à lui, il répond au Tentateur :

*« Tu ne dois pas tenter celui-là même auquel tu devras te rendre. »*

Puis on passe au troisième degré, celui de la descente dans le corps physique. Lorsque cette descente se présente comme une tentation, elle prend un caractère particulier : c'est une expérience que tout homme peut faire dans l'initiation qu'il doit faire lorsqu'il parvient à l'étape de la descente dans les corps physique et éthérique : il se voit en quelque sorte du dedans. Alors il contemple tout ce qui est contenu dans les trois plus hautes qualités de sa nature. Un monde se découvre ; mais ce n'est encore qu'un monde illusoire, il ne peut pas le voir dans sa vérité intérieure tant qu'il n'a pas percé l'enveloppe du corps physique et qu'il n'est pas monté jusqu'aux entités spirituelles qui ne sont pas dans le corps physique lui-même, mais ne font qu'y travailler. Tant que nous ne nous libérons pas de l'égoïsme, c'est toujours le Tentateur du monde physique — Lucifer ou le Diable — qui cherche à nous tromper sur nous-mêmes. Alors il nous promet tout ce qui s'étend devant nous comme un mirage qui n'est que la création de notre propre Maya, de notre propre illusion. Si cet esprit d'égoïsme ne nous quitte pas, nous voyons bien un univers, mais c'est un univers d'erreur et de mensonge qu'il nous promet. Nous entrons d'abord dans cet univers, et tant que nous y restons, nous restons dans la Maya.

Ces trois degrés de la Tentation, l'entité du Christ les a préfigurés pour l'humanité, tel un modèle, tel un exemple. Et parce que cette expérience a été faite une fois en dehors des anciens Mystères, parce qu'elle a été vécue par une entité qui animait les trois corps de la nature humaine, une certaine impulsion a été donnée à l'humanité. Grâce à cette impulsion, l'homme pourra, dans l'avenir de l'évolution, s'élever lui aussi jusqu'au monde spirituel avec ce moi par lequel il vit dans Malchouth, dans le Royaume. On en arrivera alors à ce qu'il n'y ait plus de séparation entre les deux mondes. Pour l'humanité, la chose s'est faite par la victoire sur la Tentation, telle qu'elle est décrite dans l'Évangile de saint Matthieu. Ce qui s'est passé là, c'est qu'une entité, vivant sur la terre, a donné l'exemple de l'ascension du Moi dans les royaumes supérieurs.

Ce fait que le Christ a en quelque sorte préfiguré sous une forme extérieure, historique, ce qui d'ordinaire ne s'effectuait que derrière le voile des Mystères, allait avoir une conséquence. C'est la prédication du Royaume. Et, si en connaissance de cause, l'Évangile de saint Matthieu raconte d'abord la Tentation, c'est pour décrire ensuite la phase de l'ascension du Moi, qui peut vivre même dans le monde spirituel sans pour cela avoir besoin de se quitter lui-même. Le secret de ce Moi, qui s'adapte au monde spirituel de la même façon qu'au monde extérieur, ce secret devait maintenant être dévoilé par le Christ dans la période dont va parler saint Matthieu après le récit de la Tentation. Alors s'ouvrent ces chapitres qui commencent par le Sermon sur la Montagne et qui exposent la vision que le Christ nous a donnée du Royaume de Malchouth.

Car telle est la profondeur de cet Évangile. C'est dans l'enseignement occulte qu'il faut en rechercher les sources, les éléments ; non seulement chez les Esséniens, mais dans l'ensemble de l'antiquité hébraïque et grecque. Nous éprouverons alors pour ce document la vénération sacrée, le saint respect qu'on ressent lorsqu'armé des données de la science spirituelle, on aborde les textes que nous ont laissés les voyants. En découvrant ce qu'ont dit ces antiques voyants, on sent qu'ils nous parlent encore du fond des âges. C'est comme s'ils nous transmettaient l'entretien spirituel que les grandes individualités poursuivent ensemble à travers les siècles ; les hommes peuvent l'écouter s'ils le veulent — ceux du moins qui comprennent cette autre parole évangélique : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

Mais de même que bien des choses ont été nécessaires pour que des oreilles physiques se soient formées en nous, bien des choses sont non moins nécessaires pour que naissent les oreilles de l'esprit grâce auxquelles nous pourrions comprendre ce que disent ces grands, ces prodigieux documents.

La science spirituelle doit justement nous apprendre à lire les documents de l'esprit. Nous saisirons alors le sens du chapitre de saint Matthieu qui commence par ces mots : « Heureux les mendiants de l'esprit, car ils trouveront par eux-mêmes — par leur propre moi — les Royaumes du ciel ! »

Un initié de l'ancienne école aurait dit : « C'est en vain que vous chercheriez dans votre moi les Royaumes du ciel. » Mais le Christ Jésus disait : « Le moment est venu où les hommes prendront conscience de l'esprit dans leur propre moi, lorsqu'ils chercheront les Royaumes du ciel. »

L'événement historique du Christ, c'est la révélation au monde extérieur des profonds secrets connus dans les mystères. Vous le comprendrez encore mieux par la suite et vous verrez alors comment il faut interpréter les versets du Sermon sur la Montagne qui commencent par : « Heureux ceux qui... ».

*Les récits des Évangiles décrivent à la fois la vie du Christ et des scènes de l'initiation antique. — La prédication du Royaume. — Les versets du Notre Père et la critique moderne. — La nature humaine d'autrefois et les anciens états de clairvoyance. — Les « pauvres en esprit » et la première Béatitude. Progression des neuf Béatitudes. Comment s'est exercée à leur égard la critique des textes.*

Nous avons déjà vu que le résultat essentiel de l'événement christique a été que l'homme puisse entrer dans le monde spirituel en conservant la pleine conscience de son moi, la même conscience qu'il possède à notre époque, d'une façon normale, sur le plan physique. Ce progrès dans l'évolution humaine, progrès qu'a permis la venue du Christ, est en même temps le plus considérable qu'il y ait jamais eu et qu'il puisse même y avoir à l'avenir. C'est dire que tout ce qui doit encore arriver ne sera que le prolongement, l'amplification de cette impulsion. Demandons-nous maintenant ce qui devait exactement se produire.

Il fallait en somme que se reproduisît jusque dans les détails ce qui avait fait l'objet des anciens Mystères : d'une part, la descente dans les corps physique et éthérique et la rencontre avec les tentations dont nous avons parlé hier. D'autre part, notamment dans les Mystères grecs, l'expansion dans l'univers avec toutes les difficultés, tous les dangers qu'elle comporte. Ces expériences que l'homme doit faire, dans l'un ou l'autre sens de l'initiation, ont été vécues à la façon d'un exemple éminent par le Christ Jésus. Grâce à l'impulsion unique qu'il a donnée, les hommes peuvent désormais s'acheminer graduellement vers une évolution ayant l'initiation pour point de départ. Examinons donc ce qui s'accomplissait dans les Mystères.

Certes, pendant les expériences que l'âme humaine y traversait, le moi était en quelque sorte affaibli, maintenu dans un état de demi-rêve. L'être intérieur de l'homme y vivait cependant des expériences comme celle qui aboutissait à un éveil de l'égoïsme : il aurait voulu se libérer complètement du monde extérieur. Mais, nous l'avons montré hier, comme tout homme dépend du monde extérieur et en particulier de son organisme physique, comme il ne peut pas se procurer sa nourriture par magie, il se trouve exposé à une illusion : celle de prendre pour un monde de délices ce qui ne vient que de son organisme.

Tout élève, tout futur initié aux Mystères faisait cette expérience, — mais dans un tout autre état que celui où le Christ Jésus l'a faite, au niveau le plus élevé. Si quelqu'un se bornait à décrire les expériences par lesquelles on passait dans les anciens Mystères et les décrivait ensuite en les appliquant à la vie du Christ Jésus, ces deux descriptions seraient assez analogues. En effet, tout ce qui se déroulait auparavant dans l'obscurité des Mystères s'est transporté avec le Christ Jésus sur

le plan de l'Histoire universelle pour devenir un événement historique unique.

Prenons le cas suivant, très fréquent dans l'antiquité, en particulier dans les derniers siècles avant l'apparition du Christ. Un peintre ou un écrivain, ayant appris quels rites étaient observés lorsqu'il s'agissait d'initier un élève, en faisait un tableau ou une description. Ce tableau ou cette description aurait pu être semblable à ce que les Évangiles nous disent de l'événement du Christ. Et c'est ainsi que nous pourrions nous représenter comment, dans certains Mystères, le corps du futur initié, ayant passé par la préparation voulue, était lié, les bras étendus, sur une espèce de croix. Il restait dans cette situation pendant quelque temps afin que son âme, libérée, se dégage de son corps, et qu'il puisse passer par tout ce que nous avons décrit. Voilà ce qu'on pouvait peindre ou raconter.

Quelqu'un qui viendrait à découvrir cela de nos jours pourrait alors dire que cet auteur ou ce peintre s'est inspiré d'une antique tradition pour décrire ce qui avait lieu dans les anciens Mystères. Et il pourrait aussi affirmer que dans les Évangiles ne se trouve décrit, raconté, que ce qui existait déjà auparavant. Les choses pourraient en effet se passer ainsi dans d'innombrables cas. À quel point c'est vrai, je l'ai dit dans « Mystère chrétien, Mystères antiques », en montrant que tout ce qui était resté secret dans les anciens Mystères revit de nouveau dans les Évangiles et qu'au fond ceux-ci ne sont pas autre chose que la répétition d'anciennes descriptions de l'initiation.

Mais comment se fait-il qu'en retraçant les actes de la vie du Christ, on ait décrit par là-même les procédés usités dans les anciens Mystères ? Tout simplement parce qu'on avait sous les yeux un fait historique reproduisant ce qui dans les anciens Mystères était resté une expérience intérieure de l'âme ; parce que l'événement du Christ, élevé jusqu'à la réalité du Moi, rendait visibles les opérations mi-réelles mi-symboliques de l'initiation antique.

Si l'on s'en tient fermement au fait que la venue du Christ est un événement historique, que ce qui avait eu lieu précédemment dans les Mystères, et était adapté à des états de conscience différents, s'est réalisé sur le plan de l'Histoire, on est justement très bien placé pour déceler cette conformité entre la biographie du Christ dans les Évangiles et les étapes de l'initiation. Pour plus de précision, on pourrait dire aussi : ceux qui furent appelés à contempler l'événement du Christ en Palestine, y virent l'accomplissement de la prophétie essénienne, le Baptême par saint Jean-Baptiste dans le Jourdain, la Tentation et tout ce qui vint ensuite : la Crucifixion, etc. Ils purent alors se dire : « Nous avons assisté à la vie d'un être dans un corps humain. Lorsque nous en cherchons les points les plus importants, essentiels, quels sont-ils au juste ? Chose curieuse : nous découvrons que certains faits qui se sont passés dans cette vie extérieure, historique, se passaient aussi dans les Mystères chez celui qui recherchait l'initiation. Il suffirait donc de suivre la règle d'un Mystère pour y trouver l'anticipation d'un fait que nous sommes en droit de considérer comme un fait historique. »

C'est là le grand secret : ce qui était enfoui autrefois dans l'obscurité du temple, ce qui s'y accomplissait et dont le monde ne voyait que les résultats, tout cela, par la venue du Christ, se déroulait sur le vaste plan de l'Histoire universelle, pour ceux qui participaient à la vision de l'esprit. Il faut bien se rendre compte qu'à l'époque où écrivaient les Évangélistes, on ne composait pas de biographies comme on le fait de nos jours lorsqu'il s'agit de Goethe ou de Schiller ; on ne fouillait pas dans tous les coins, on n'accumulait pas de fiches pour composer l'essentiel d'une vie avec des détails qui ne sont en réalité que l'accessoire. Cette accumulation de fiches empêche de voir ce dont il s'agit. Les Évangélistes, eux, se sont contentés de décrire les points essentiels de la vie du Christ Jésus, qui se trouvaient être une répétition de l'initiation sur le plan de l'Histoire. Y a-t-il là de quoi s'étonner ? Pourtant ce qui peut sembler stupéfiant paraîtra plus évident encore si nous réfléchissons à ce qui suit.

Nous connaissons les mythes et les légendes des temps anciens. Qu'était-ce au juste ? Celui qui les connaît retrouvera dans certains d'entre eux le récit d'événements vus dans les mondes spirituels par l'antique conscience clairvoyante, et décrits sous le vêtement du sensible ; d'autres ne sont en somme que la reproduction de ce qui se passait dans les Mystères. C'est le cas pour le mythe de Prométhée et pour beaucoup d'autres. Souvent, par exemple, on voit Zeus accompagné d'une divinité inférieure qui — du point de vue grec — est censée le tenter. « Pan tentateur de Zeus »... Sur une hauteur se trouve Zeus et, près de lui, Pan cherche à le tenter ; voilà ce qui est décrit sous les formes les plus diverses. Pourquoi retraçait-on ce tableau ? Parce qu'il devait représenter la descente de l'homme en lui-même, sa rencontre avec sa propre nature inférieure, la nature égoïste de Pan, lorsqu'il descend dans ses corps physique et éthérique. Ainsi le monde antique était nourri de récits se rapportant aux événements qui se déroulaient lorsque les aspirants à l'initiation faisaient leur chemin dans les mondes spirituels ; ces événements étaient reproduits avec art dans les mythes et les symboles.

Or il se trouve aujourd'hui des gens qui concluent à la légère, lorsqu'ils font la découverte extraordinaire d'une image où l'on voit Pan à côté de Zeus sur une montagne et qui cherche à le tenter : « Tout s'explique ! La scène de la tentation du Christ n'est pas nouvelle ! Les Évangélistes n'ont donc fait que s'approprier d'anciens thèmes et les compiler. » D'où ils concluent que les Évangiles ne racontent rien d'original mais sont un composé de légendes s'appliquant à un Christ imaginaire. Il y a eu en Allemagne tout un milieu assez superficiel pour mettre ainsi en doute l'existence du Christ. Avec une ignorance vraiment grotesque du sujet — mais avec une profonde érudition ! — on en appelait à toutes les légendes, à tous les mythes qui tendent à prouver que les scènes racontées dans les Évangiles étaient déjà connues auparavant. Il y a même eu des mouvements spiritualistes qui se sont formés sur ces fausses données.

Je n'en parlerais pas ici, si nous n'étions pas sans cesse contraints de réfuter des objections qu'on soulève de divers côtés, et avec une réelle érudition, contre les affirmations de la science spirituelle. Ce que j'expose ici, c'est le véritable état des choses. Les descriptions venant des Mystères doivent en effet se retrouver dans les Évangiles. Car ils veulent justement montrer que ce qui s'accomplissait autrefois dans les Mystères grâce à un obscurcissement de la conscience, s'est accompli d'une façon particulière parce qu'un Moi a passé par les mêmes expériences que dans les Mystères, mais en pleine conscience.

Il ne faut donc pas s'étonner d'entendre dire qu'il n'y a presque rien dans les Évangiles qui n'existât auparavant. Mais sous quelle forme le trouvait-on ? Sous une forme telle qu'il eût fallu dire : l'homme doit s'élever dans les Royaumes des Cieux ; car ceux-ci ne sont pas encore descendus jusqu'à l'homme. Ce qu'il y a de nouveau dans les Évangiles, c'est que l'expérience autrefois liée à un obscurcissement du moi, pouvait désormais être faite consciemment, le moi gardant toute son intégrité dans Malchouth, dans le Royaume sensible.

C'est pour cela qu'après avoir passé à travers la Tentation que décrit l'Évangile de saint Matthieu, le Christ Jésus devient le prédicateur du Royaume. Qu'avait-il en somme à dire ? Il devait dire ceci : ce qui autrefois ne pouvait être atteint que si l'homme imposait silence à son moi et s'ouvrait à l'activité d'autres entités, pourra maintenant être acquis par un moi ayant gardé toute son intégrité. Voilà l'essentiel de ce qu'il devait affirmer. Non seulement il fallait que se répétassent dans la vie du Christ des événements qui étaient des étapes initiatiques, mais il fallait aussi que sa prédication du Royaume affirmât : tout ce qui a été promis à ceux qui entraient autrefois dans les Mystères (ou qui en acceptaient les enseignements) vient à ceux qui perçoivent en eux-mêmes l'entité du moi — et cela de la façon dont le Christ l'a préfiguré pour nous.

Tout, même l'enseignement, doit donc renaître. Mais il ne faut pas nous étonner qu'il y ait cette différence entre l'ancienne doctrine et la nouvelle : ce qui jusqu'alors ne pouvait pas être atteint par le moi peut l'être désormais.

Supposons qu'à ceux auxquels il enseigne cette grande vérité, le Christ veuille montrer que les hommes d'autrefois, fidèles à ce qui leur venait des Mystères, levaient toujours les yeux vers les Royaumes des Cieux et disaient : De là-haut vient ce qui nous rend bienheureux — sans toutefois pénétrer jusque dans notre moi. Le Christ va conserver alors ce qu'on disait avant lui (c'est-à-dire que l'existence prenait sa source divine dans le Père, car on pouvait y accéder en obnubilant son moi) et il ne modifiera que des nuances, mais essentielles. Il s'exprimera par exemple ainsi : « Alors qu'on enseignait jadis à lever les yeux vers les Royaumes où se trouve le Père, source de l'existence, et à attendre que sa lumière vienne vers nous — on pourra dire désormais : non seulement il vous éclaire de là-haut, mais ce qui est voulu là-haut doit pénétrer dans les profondeurs mêmes du moi et y être voulu, là aussi. »



Supposons que les différentes phrases du Notre Père aient déjà existé, le Christ y aurait au moins apporté une modification. Il aurait dit : « Autrefois, levant les yeux vers l'esprit divin du Père, on le considérait comme le point immuable d'où l'on contemple d'en-haut le règne terrestre. Désormais, il faut que le Royaume descende jusque sur la terre où se trouve le moi ; la volonté qui s'accomplit là-haut doit aussi être faite sur la terre. » Quelle sera dès lors la conséquence de ce fait ? L'observateur attentif qui a le sens des nuances essentielles ne s'étonnera nullement que les phrases du Notre Père aient pu exister dans l'antiquité. Quant à l'observateur superficiel, il ne remarquera pas ces nuances, car ce n'est pas cela qui lui importe. Ce qui lui importe, ce n'est pas le sens du christianisme — car il ne le comprend pas ! Retrouvant ces phrases dans les textes anciens et ne remarquant pas les nuances différentes qui sont pourtant l'essentiel, il dira : « Je vous le disais bien : les Évangélistes ont rédigé le Notre Père, mais il existait déjà auparavant ! »

Vous voyez quelle grande différence il y a entre la véritable compréhension des textes et leur étude superficielle. L'important, c'est qu'en se reportant au texte ancien, on en remarque les nuances. L'observateur superficiel qui ne voit pas ces nuances nouvelles se contente de constater que le Notre Père existait déjà autrefois. Si je mentionne ces faits en passant, c'est que les anthroposophes doivent avoir la possibilité de se défendre contre cette érudition de dilettante, si fréquente de nos jours, et qui, répandue par la presse, est ensuite admise comme « scientifique » par le public.

En ce qui concerne le Notre Père, en effet, il a plu un jour à quelqu'un de rassembler des phrases tirées de toutes sortes de documents anciens, du Talmud en particulier, pour en composer quelque chose qui ressemble au Notre Père. Notez bien que ce n'est pas comme si l'érudit en question avait découvert un texte déjà composé comme il l'est dans les Évangiles. Non, ce sont des phrases isolées, disséminées un peu partout. Si l'on voulait tourner la chose en ridicule, on pourrait prétendre aussi que les premières lignes du Faust de Goethe ont été, elles aussi, composées de cette façon : il y aurait eu au XVII<sup>e</sup> siècle un étudiant qui, ayant échoué à son examen, aurait dit à son père : « J'ai hélas ! Étudié la jurisprudence avec ardeur et patience. » Un autre étudiant, ayant échoué en médecine, aurait dit de même : « J'ai hélas ! Étudié la médecine, etc. » Et de là, Goethe aurait tiré le début de son Faust ! J'exagère, mais dans le principe et la méthode, c'est exactement ce que nous offre la critique des Évangiles.

Ainsi rapiécées, voici les phrases en question qui sont censées reproduire le Notre Père :

*« Notre Père qui es au ciel, ô Seigneur notre Dieu,*

*Que ton nom soit sanctifié,*

*Que ta mémoire soit glorifiée là haut dans le ciel, comme ici- bas sur la terre,*

- Règne sur nous maintenant et à jamais ;
  - Les saints de tous les temps ont dit : fais grâce à tous les hommes et pardonne-leur ce qu'ils m'ont fait ;
  - Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal,
- Car à toi est le Royaume du Ciel et tu dois régner dans la gloire toujours et éternellement. »*

Voilà les phrases qui ont été réunies comme je viens de l'expliquer. C'est-à-dire qu'on a composé un Notre Père ; mais il y manque le seul détail qui compte vraiment et qui aurait dû y figurer pour que soit reconnue l'immense importance de l'intervention du Christ. Ce détail, c'est qu'aucune des phrases n'indique que le Royaume doive descendre ici-bas. Il est dit : « Règne sur nous maintenant et à jamais » mais non pas : « Que ton règne vienne ». C'est là le point important que l'observateur superficiel ne remarque même pas. Et bien que ces phrases ne sortent pas d'une seule, mais de plusieurs bibliothèques, on n'a découvert nulle part ce qui compte vraiment dans le Notre Père : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » C'est-à-dire : qu'elle saisisse le Moi ! Voilà qui montre bien, ne serait-ce que d'une façon purement extérieure, quelle différence il y a entre une apparence de recherche et une quête vraiment consciencieuse qui tient compte de tous les détails. Or cette recherche vraiment consciencieuse peut se faire pour peu qu'on veuille l'entreprendre.

Je vous ai lu ces phrases dans le livre de M. John M. Robertson : « Les mythes évangéliques ». Quant à l'homme qui vient de faire de nombreuses conférences sur cette question : « Jésus a-t-il vécu ? », c'est Arthur Drews. Un professeur de lycée allemand s'est donc promené en faisant partout des conférences sur la question de savoir si Jésus a vécu et c'est sur les faits que je viens de vous raconter qu'il s'est appuyé pour affirmer qu'aucun document ne permet de supposer que Jésus ait réellement existé.

Le livre de Robertson veut prouver que ces anticipations du Notre Père n'existent pas seulement dans certains passages du Talmud, mais qu'en remontant à des milliers d'années, on pourrait en retrouver partout, dans les textes les plus anciens. Et pour montrer que le Notre Père n'est qu'une compilation de ce qui existait déjà auparavant, par conséquent qu'il n'y avait pas besoin du Christ pour composer cette prière — ce même livre indique qu'il existe une prière en langue chaldéenne, écrite sur des tablettes et où l'on invoque l'ancien dieu babylonien Mérodach. Il en cite quelques extraits. Je vous prie de m'écouter bien attentivement. Voici le passage en question.

« Remarque : dans le journal de la Royal Artistic Society (octobre 1891), Mr T. G. Pinches publie pour la première fois la traduction d'une tablette découverte à Sipara en 1882 où, dans une invocation à Mérodach, se trouvent les lignes suivantes : Puisse la plénitude du monde descendre dans ton milieu (dans ta ville)

; puisse ton commandement être obéi dans l'avenir... Puisse le mauvais esprit vivre en dehors de toi. »

Et le savant sur lequel ce passage a fait une grande impression ajoute : « Nous avons donc ici une prière-type qui est comparable au Notre Père et qui remonte peut-être à 4 000 ans avant le Christ. » Où voyez-vous raisonnablement une ressemblance entre le Notre Père et ces phrases ? Pourtant, pour ce savant, c'est une prière-type dont le Notre Père ne serait que la copie. Voilà ce qu'on considère de nos jours comme une véritable recherche scientifique !

Il y a une autre raison pour qu'on puisse parler ainsi entre anthroposophes. Il faut que vous puissiez aussi tranquilliser votre conscience et celle-ci pourrait se sentir gênée à force d'entendre dire que les recherches extérieures ont établi telle ou telle chose, à force de lire dans les journaux qu'on a trouvé en Asie des tablettes dont la lecture démontre que le Notre Père existait déjà 4 000 ans avant le Christ. Il faut que vous sachiez sur quoi tout cela s'appuie. C'est pourquoi j'ai voulu montrer à quoi correspond le fait qu'on dise d'une chose qu'elle a été « scientifiquement établie ». On rencontre à chaque pas des cas analogues à celui-ci et il est bon que vous sachiez voir ce que les arguments qu'on vous oppose ont de vermoulu.

Mais poursuivons notre étude. Le Christ a inauguré une phase de l'évolution qui repose sur le moi, sur l'intégrité totale du moi. C'est l'initiation du moi qu'il a instaurée. Nous pouvons en déduire que le moi est l'essentiel, le centre même de l'entité humaine, qu'en somme tout ce qui est aujourd'hui nature humaine conflue dans le moi ; tout ce que l'événement du Christ apporte à ce moi pourra gagner aussi les autres parties de la nature humaine. Mais il faudra bien entendu que cela se fasse d'une façon tout à fait précise et qui soit conforme à l'évolution de l'humanité.

On ne peut vraiment connaître le monde physique non seulement par les sens, mais aussi par la raison liée au cerveau, que depuis une époque précédant de peu la venue du Christ. Auparavant, pour tout ce que l'homme saisit aujourd'hui par l'intellect lié à son cerveau, les hommes étaient doués de clairvoyance. Qu'il en fût ainsi, vous le savez déjà par nos études sur les premiers temps de l'Atlantide. Mais ce qui existait encore immédiatement après l'Atlantide sous forme d'une certaine clairvoyance universellement répandue, diminua lentement, graduellement. Jusqu'à la venue du Christ, il y avait encore beaucoup de personnes qui, dans des états intermédiaires entre la veille et le sommeil, pouvaient contempler le monde spirituel, participer au monde spirituel. Non seulement l'homme pouvait se dire, au degré inférieur de la clairvoyance : « Je sais que derrière tout ce qui est physique il y a quelque chose de spirituel. » Mais en outre, de par sa nature il pouvait facilement participer au monde spirituel.

Aujourd'hui, il est relativement difficile d'accéder à ce que, dans le bon sens du mot, on peut appeler la clairvoyance. Des survivances de l'antique clairvoyance

subsistent aujourd'hui dans certains états comme le somnambulisme, par exemple. Mais ce n'est pas là quelque chose de normal. Autrefois, les états de ce genre étaient normaux et on les intensifiait encore par l'emploi de certains procédés. Or lorsqu'on réussissait à élever cette nature humaine jusqu'à ce qu'elle vive dans le monde spirituel, cela avait encore d'autres conséquences.

Si incroyable que cela paraisse de nos jours où l'on n'établit l'Histoire que sur les apparences, il est pourtant vrai que, même du temps du Christ, on pouvait encore provoquer des guérisons en amenant un malade à la clairvoyance. À l'époque actuelle où les hommes sont beaucoup plus enracinés dans le plan physique, ce serait impossible. Mais à ce temps, l'âme était encore facile à dégager, de sorte qu'elle pouvait être rendue clairvoyante par certains procédés qui la faisaient vivre dans le monde spirituel.

Or, le monde spirituel est une source de santé ; il envoie ses forces assainissantes jusque dans le monde physique, d'où la possibilité de provoquer certaines guérisons. Supposons un malade que l'on amenait ainsi à voir dans le monde spirituel. Avec les courants spirituels, c'étaient des forces de santé qui entraient en lui. Autrefois des moyens de ce genre étaient fréquemment employés en thérapeutique.

Quant aux descriptions qu'on fait aujourd'hui des fameuses guérisons dans les Temples, ce n'est que du dilettantisme. Tout évolue et depuis ces époques reculées, les âmes ont passé de la voyance à la non-voyance. Rien d'étonnant par conséquent à ce que les Évangélistes nous racontent que, grâce à l'événement du Christ, les temps sont venus où peuvent s'élever dans le monde spirituel, non seulement ceux qui possèdent l'antique clairvoyance, mais aussi ceux qui l'ont perdue par suite du progrès de l'humanité.

Voici ce qu'on aurait pu dire : « Dans les temps passés, les hommes ont eu la vision du monde spirituel ; maintenant, ils sont devenus pauvres en esprit, mendiants en esprit. Mais le Christ a révélé au monde le secret que dans le moi, même dans le moi qui vit sur le plan physique, sensible, peuvent descendre les forces du Royaume des Cieux, et de ce fait, même ceux qui ont perdu l'antique clairvoyance peuvent trouver l'esprit en eux-mêmes et devenir « bénis », devenir « bienheureux ».

Ainsi la grande parole allait pouvoir être dite : Bienheureux, dès maintenant, non seulement ceux qui étaient riches d'esprit par l'ancienne clairvoyance, mais aussi ceux qui sont pauvres ou mendiants en esprit ; car le Royaume des Cieux descend dans leur moi, si la voie leur est ouverte par le Christ. »

Aux temps anciens, l'organisme physique était tel que, même à l'état normal, l'âme pouvait en sortir partiellement ; et lorsqu'il se trouvait hors de son corps physique, l'homme devenait clairvoyant, riche en esprit. Mais la matérialisation croissante du corps physique — impossible à prouver par l'anatomie — allait désormais empêcher que l'homme puisse devenir riche en esprit. Et pour décrire la situation où il se trouvait alors, il fallait dire : le voici devenu pauvre, mendiant

en esprit ; mais en lui-même, grâce à ce que le Christ lui a apporté, il pourra percevoir le Royaume des Cieux. Cette situation concernait le corps physique.

Pour décrire en connaissance de cause ce qui se passait pour l'ensemble de l'être humain, il faut suivre comment chaque élément de la nature humaine pouvait désormais devenir « bienheureux » d'une façon nouvelle. Dans ce verset : « Bienheureux les pauvres en esprit, car ils trouveront en eux-mêmes le Royaume des Cieux » (Matth. 5, 3), c'est pour le corps physique que la nouvelle vérité était exprimée.

Pour ce qui est du corps éthérique, il faut se rappeler que c'est en lui que se situe le principe de la souffrance. Seul un être vivant peut souffrir ; il souffre lorsque son corps éthérique subit une atteinte. Il faut qu'il possède aussi un corps astral, mais c'est bien dans le corps éthérique qu'il faut chercher le siège de la souffrance. Si donc, songeant aux forces de guérison qui pouvaient venir autrefois du monde spirituel vers le corps éthérique, on voulait exprimer la nouvelle vérité, il faudrait dire : ceux qui souffrent ne peuvent plus être consolés en sortant tout simplement d'eux-mêmes pour entrer en rapport avec le monde spirituel.

C'est en eux-mêmes qu'ils pourront être consolés, en entrant dans un nouveau rapport avec le monde spirituel, grâce à la nouvelle force introduite dans leur corps éthérique par le Christ. Pour ce qui est du corps éthérique, voici donc comment devait être exprimée la nouvelle vérité : « Les porteurs de souffrance ne peuvent plus désormais devenir heureux en entrant dans un monde spirituel dont ils recevaient autrefois les forces dans un état de clairvoyance ; c'est en unissant leur vie à celle du Christ, en se remplissant de la nouvelle vérité, qu'ils se sentiront soulagés de tous leurs maux ! »

Et qu'en est-il du corps astral ? Lorsqu'autrefois l'homme voulait maîtriser les émotions, les passions et les égoïsmes de son corps astral, il levait les yeux vers les régions supérieures et demandait aux Royaumes des Cieux de lui donner leur force ; alors certaines opérations se passaient en lui qui détruisaient les instincts nuisibles de son corps astral. Mais l'heure est maintenant venue où, par le fait du Christ, il doit recevoir dans son moi la force de juguler, de dompter les passions et les émotions de son corps astral. La nouvelle vérité s'exprimera donc ainsi pour ce qui concerne le corps astral : « Bienheureux les débonnaires, ceux qui le sont d'eux-mêmes, par la force du moi ; car ils hériteront de la terre. »

Il est profond, ce troisième verset des Béatitudes. Examinez-le à la lumière de la science spirituelle. Le corps astral a été introduit dans l'entité humaine du temps de l'ancienne Lune. Certains êtres qui ont pris de l'influence sur les hommes, les êtres lucifériens, s'y sont logés avec prédilection. Pour cette raison et dès le début de son existence terrestre, l'homme n'a pu atteindre son but le plus élevé. Car les entités lucifériennes en sont restées, nous le savons, au stade de l'ancienne Lune et empêchent l'homme de se développer sur terre d'une manière normale. Mais maintenant que le Christ est descendu sur la terre, que le moi peut être imprégné de la force christique, l'homme peut vraiment réaliser le but, la raison d'être de la

terre en trouvant en lui-même la force de maîtriser son corps astral et d'en chasser les influences lucifériennes. Désormais on peut dire : « Celui qui maîtrise son corps astral, celui qui devient assez fort pour ne pas se mettre en colère, pour garder la maîtrise de son moi, celui qui est égal d'humeur et assez fort pour tenir en main son corps astral, celui-là réalisera vraiment le principe même de l'évolution terrestre. » Dans la troisième Béatitude, nous avons donc une expression que la science spirituelle nous permet de comprendre.

Comment l'homme va-t-il maintenant parvenir à élever, à « béatifier » les autres parties de lui-même, par le Christ qui vit en lui ? En pénétrant son âme, tout autant que son corps, de la puissance du moi. Nous accédons à l'âme de sensation. Il faut que l'homme qui désire avoir en lui l'expérience du Christ, en arrive à ressentir dans son âme de sensibilité un besoin aussi pressant que le besoin corporel de la soif et de la faim. Comme le corps physique aspire à apaiser sa faim et sa soif, il faut qu'il ait soif des choses de l'âme. Ce qu'il peut atteindre ainsi, par la force christique agissant en lui, correspond à ce qu'autrefois on appelait la « soif de justice » ; s'il emplit son âme de sensibilité de la force christique, il pourra trouver en lui-même la possibilité d'assouvir cette soif de justice.

Quant à la cinquième Béatitude, elle est tout particulièrement étrange ; et nous devons nous y attendre, car elle se rapporte à l'âme de raison ou d'entendement. Tous ceux qui ont étudié nos ouvrages fondamentaux, savent que les trois parties de l'âme humaine — l'âme de sensibilité, l'âme de raison et l'âme de conscience — sont unies par le moi. Chacun sait que dans l'âme de sensibilité, le moi n'est encore présent qu'à l'état assez vague, alors qu'il s'épanouit dans l'âme de raison, par laquelle seulement l'homme devient vraiment homme. Alors qu'en ce qui concerne ses éléments inférieurs — même son âme de sensibilité — il est gouverné par des puissances divines et spirituelles, il devient un être autonome dans son âme de raison : là le moi s'illumine !

Il faut donc parler de l'âme de raison ou d'entendement, dès l'instant où elle a acquis la force du Christ, tout autrement qu'on ne le fait des éléments qui lui sont inférieurs. Pour ce qui est de ceux-ci — corps physique, corps éthérique, corps astral et âme de sensibilité — l'homme entre en liaison avec certaines entités divines qui agissent dans ces éléments ; les vertus qu'il y développe font retour à ces entités divines. Mais ce qui se développe dans l'âme de raison devient une propriété humaine si cette âme acquiert la nature chrétienne.

Lorsque l'homme commence à découvrir par lui-même l'âme de raison, il devient par là de moins en moins esclave des forces divines et spirituelles qui l'entourent. Il s'agit donc ici d'une chose qui se rapporte à l'homme lui-même. Et c'est pourquoi, lorsqu'il prend en lui la force du Christ, il peut développer dans son âme de raison ces qualités qui vont du même au même, qu'on n'implore pas du

Ciel comme un salaire, mais qui reviennent à l'homme, venant de sa nature. Des vertus de l'âme de raison, il émane quelque chose dont l'équivalent revient vers nous.

Chose remarquable : le cinquième verset des Béatitudes exprime en effet cette particularité. Il se distingue de tous les autres et quoique les traductions n'en soient pas très bonnes, elles ne parviennent pourtant pas à le cacher : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront la miséricorde. » Ce qui a été émis revient vers sa source — ainsi que la science spirituelle le fait comprendre.

Par contre, dans le verset suivant qui concerne l'âme de conscience, nous en arrivons à un élément de la nature humaine où le moi se manifeste déjà totalement ; l'homme va s'élever d'une nouvelle façon. Nous savons que l'âme de raison ou d'entendement a commencé à se manifester précisément au temps où est apparu le Christ. À l'époque actuelle, c'est l'âme de conscience qui doit s'exprimer et l'homme doit commencer à remonter vers le monde spirituel. Ayant d'abord pris conscience de lui-même, s'étant éclairé dans son âme de raison, c'est maintenant dans son âme de conscience qu'il va développer complètement son moi, ce moi qui s'élève de nouveau vers l'esprit. L'homme qui prend en lui la force du Christ fait pénétrer son moi dans l'âme de conscience où, pour la première fois, il l'éprouve dans sa pureté ; et par là il atteindra la vision de son Dieu. Trouvant le Christ dans son moi, le recevant jusque dans son âme de conscience, il parviendra à son Dieu.

Or, nous avons vu que l'expression du moi dans le corps physique, c'est le sang, qui a son centre dans le cœur. Dans le sixième verset devra donc s'exprimer le fait que par la qualité qu'il prête au sang et au cœur, le moi peut participer de la divinité. Ce verset dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Cette traduction a beau ne pas être excellente, elle suffit à notre destin.

Voilà comment la science spirituelle éclaire la texture de ces admirables versets que le Christ a donnés à ses plus chers disciples après être sorti victorieux de la Tentation. Les versets suivants se rapportent à l'élévation de l'homme dans les éléments supérieurs de son entité — le Soi-Esprit, l'Esprit de Vie et l'Homme-Esprit. Ils ne donnent donc que quelques indications sur ce que l'homme connaîtra dans l'avenir et que seuls certains élus peuvent vivre dès maintenant. Le septième verset se rapporte au Soi-Esprit : « Bienheureux ceux qui attirent à eux le Soi-Esprit, ce premier élément de l'esprit, car ils seront appelés enfants de Dieu. » En eux, la première partie de la trinité supérieure est déjà descendue. Ils ont reçu Dieu, ils sont devenus des expressions extérieures de la divinité.

Mais on dit nettement que seuls les élus peuvent y arriver, ceux qui comprennent bien ce que l'avenir doit apporter à tous. Ce qui pour les hommes de l'avenir sera « recevoir totalement le Christ en eux-mêmes » existe déjà pour certains élus. Ces élus, les autres ne peuvent pas les comprendre, et en conséquence ils les persécutent. Et c'est à ceux qu'on persécute dans le présent, à ces représentants isolés de l'avenir que s'applique cette parole : « Bienheureux

ceux qui sont persécutés pour la justice, car ils découvriront en eux-mêmes le Royaume des Cieux. » Enfin, la dernière Béatitude s'adresse tout spécialement aux disciples les plus intimes ; elle se rapporte au neuvième élément de l'homme, l'Homme-Esprit : « Bienheureux serez-vous si les hommes vous injurient et vous persécutent à cause de moi. »

Ainsi, dans ces admirables phrases qui correspondent aux neuf éléments de la nature humaine, on voit comment le moi devient un Moi-Christ pour chacun de ces neuf éléments, lorsqu'il les béatifie. Dans ces versets de l'Évangile de saint Matthieu, qui suivent la scène de la Tentation, se trouve dépeint en termes grandioses et majestueux comment la force christique doit agir dans la constitution en neuf parties de l'être humain — tout d'abord dans le présent, puis dans le proche avenir où seront encore appelés enfants de Dieu ceux chez qui brille déjà le Moi spirituel, à une époque où ces élus, ces « enfants de Dieu » ne seront encore qu'un petit nombre d'individus favorisés par la grâce. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que pour les premiers éléments de la nature humaine qui existent déjà, le texte est très précis alors qu'il reste dans le vague aux derniers versets qui s'appliquent à un avenir lointain.

Voyez maintenant le point de vue superficiel : supposons que quelqu'un se mette à chercher si des phrases analogues ne se trouvent pas ailleurs et si les Évangélistes n'ont pas fait une compilation, un replâtrage ; supposons que ce quelqu'un n'ait aucune notion de ce dont il s'agit, c'est-à-dire de la nature du moi transformé par le Christ, il demeurerait dans l'ignorance de l'admirable progression que nous venons d'étudier et en viendrait à dire ce qu'en effet nous allons trouver dans le livre dont j'ai parlé plus haut. Feuilletez-le et vous verrez, dans un chapitre consacré aux Béatitudes, qu'on cite un certain Hénoc, qui n'est pas celui dont on parle d'ordinaire.

L'auteur est particulièrement fier de dire que ce document date des premiers temps de l'ère chrétienne ; il prétend que le texte si profond que nous venons d'étudier pourrait avoir été tiré des neuf « Béatitudes » de l'Hénoc slave :

*1°. Heureux celui qui craint le nom du Seigneur et qui sert continuellement devant sa face...*

*2°. Heureux celui qui ne rend pas un arrêt équitable parce qu'il est payé pour cela, mais parce que c'est juste, et sans rien en attendre ; plus tard, on lui rendra justice.*

*3°. Heureux celui qui habille d'un vêtement ceux qui sont nus et qui donne son pain aux affamés.*

*4°. Heureux celui qui rend justice à l'orphelin et à la veuve et qui défend tous ceux qu'accable l'infortune.*



*5°. Heureux celui qui se détourne de la voie incertaine de ce monde de vanité et qui avance sur le chemin de la justice qui mène à la vie éternelle.*

*6°. Heureux celui qui sème des semences de justice : il en récoltera sept fois autant.*

*7°. Heureux celui dans lequel vit la vérité et qui dit la vérité à son prochain.*

*8°. Heureux celui qui a l'amour sur les lèvres et la bonté dans le cœur.*

*9°. Heureux celui qui comprend les paroles du Seigneur et qui lui rend grâce...*

Certes, ces phrases sont belles. Mais considérées dans leur ensemble et ramenées à ce qu'elles ont vraiment d'essentiel, c'est une énumération de quelques bons principes ; ils pourraient être formulés à n'importe quelle époque mais ne se rapportent pas spécialement à celle où s'est produit un retournement caractérisé par l'entrée en jeu de la force du moi. Tenter de les comparer aux Béatitudes de l'Évangile de saint Matthieu, c'est adopter le point de vue tout extérieur de ceux qui, comparant entre elles les différentes religions et y trouvant des similitudes, les considèrent comme d'égale valeur — sans tenir compte de leur contenu spirituel.

Lorsqu'on sait vraiment de quoi il s'agit, on constate qu'il y a un progrès dans l'évolution humaine, que l'humanité avance de degré en degré et que si l'homme renaît dans un nouveau corps physique à un moment donné, ce n'est pas pour revivre exactement ce qu'il a déjà vécu mais pour s'enrichir des progrès faits entre temps par l'humanité. Tel est le sens de l'Histoire. Tel est le sens de l'évolution humaine. Et c'est justement de ce sens de l'Histoire et de l'évolution humaine que l'Évangile de saint Matthieu parle à chacune de ses pages !

*La force du Moi. « Je vous le dis... » — Les guérisons miraculeuses et les guérisseurs spirituels. — Comment la force du Christ pénètre en ses disciples et leur apporte les grands courants cosmiques. — Les pains célestes et les poissons. — L'élévation des disciples vers le monde astral et le Dévachan. — Le Christ, force solaire incarnée sur terre. Les hommes appelés à participer un jour à la nature du Christ. — Le Christ, visible sur le plan éthérique. — Les faux Christ.*

Que l'événement du Christ ait signifié pour l'évolution humaine l'acquisition graduelle par le moi des facultés gagnées dans les anciens Mystères au prix d'une diminution de conscience, nous l'avons expliqué dans les dernières leçons. Pour préciser une fois de plus ce dont il s'agit, nous pourrions nous exprimer ainsi : dans les anciennes initiations existait pour l'homme la possibilité de s'élever dans le monde spirituel, dans ce que nous avons appelé le Royaume des Cieux. Mais par suite des conditions inhérentes à toute l'ancienne évolution, à l'évolution pré-christique, il ne lui était pas possible d'accéder à ce Royaume de telle façon que la véritable entité humaine du moi restât dans l'état où elle se trouvait sur le plan physique et sensible.

Distinguons donc ces deux états de l'âme humaine : le premier est celui que l'homme normal d'aujourd'hui connaît de son réveil jusqu'au moment où il s'endort, celui où il perçoit avec son moi les objets du plan physique. Il y a un deuxième état de l'âme, où le moi se trouve diminué et sans conscience précise. C'est dans ce second état d'âme que se trouvait l'homme des anciens Mystères lorsqu'il était transporté dans le Royaume des Cieux. Dans l'esprit de la prédication de saint Jean-Baptiste, du Précurseur, puis du Christ Jésus lui-même, il fallait que ce Royaume des Cieux descendît ici-bas afin que l'humanité pût faire l'expérience des mondes spirituels sans que la force normale du moi perde de son intégrité. Rien d'étonnant par conséquent à ce que les récits touchant le Christ nous retracent les procédés employés dans les anciens Mystères, les opérations effectuées sur la personne du futur initié, en nous signalant toutefois quelque chose de nouveau pour ce cas particulier : c'est qu'il ne va plus s'agir du second état d'âme dont nous parlions plus haut, mais du premier, de celui où le moi est présent.

C'est de ce point de vue que nous avons caractérisé les neuf Béatitudes qui se trouvent au début du Sermon sur la Montagne, et que nous allons poursuivre l'étude de l'Évangile de saint Matthieu, quoique cette traduction grecque du texte araméen soit assez peu précise. Même à travers la confusion du texte grec, on pressent toutefois, dans la suite du Sermon sur la Montagne, qu'il est constamment fait allusion à ce que jadis l'homme pouvait expérimenter dans le

demi-rêve. Mais alors qu'il ne percevait telle ou telle réalité fondamentale qu'en effaçant son moi pour pénétrer dans le monde spirituel, désormais il va pouvoir comprendre ces choses, son moi restant présent.

On ne comprend vraiment ce dont il s'agit ici que lorsqu'on se familiarise avec certaines notions dont j'ai déjà parlé, telles que l'emploi des anciens noms, des anciennes désignations. Autrefois, les noms, les désignations n'étaient pas choisis comme ils le sont de nos jours, mais en connaissance de cause. Et il est évident, d'après les termes mêmes du Sermon sur la Montagne, que le Christ se considérait comme portant la conscience du moi à un plan plus élevé que celui où elle était auparavant, au degré où le moi peut percevoir en lui-même le Royaume des Cieux.

C'est pourquoi il évoquait cette opposition devant l'âme de ses disciples : « Autrefois on vous a dit : telle ou telle révélation vous vient du Royaume des Cieux. Mais désormais, vous la trouverez par vous-même, dans ce que votre moi vous dira. » De là l'affirmation sans cesse répétée : « Je vous le dis. » Le Christ se considérait comme le représentant de l'âme humaine qui se manifeste dans l'expression : « Je le dis. » « Je suis présent dans la pleine conscience de mon moi. » Il ne faut pas prendre à la légère cette expression qui revient fréquemment dans le Sermon sur la Montagne : « En vérité, je vous le dis. » C'est une allusion répétée à la nouvelle impulsion qui a été déposée par le Christ Jésus dans l'évolution humaine.

Lisez de cette façon la suite du Sermon sur la Montagne et vous sentirez que le Christ a voulu dire : « Jusqu'à présent vous ne deviez pas faire appel à votre moi ; mais maintenant, grâce à ce que je vous ai donné, vous pourrez conquérir peu à peu le Royaume des Cieux par votre force intérieure, par la force inhérente à votre Moi ! » Tout l'esprit du Sermon sur la Montagne est imprégné de cette nouvelle impulsion du moi de l'homme. Il en est de même du texte qui suit, qui prépare ce qu'on appelle les guérisons miraculeuses.

Ces guérisons sont, vous le savez, l'objet d'innombrables discussions. Elles posent le problème du miracle. On répète sans cesse que ce sont des miracles. Mais étudions ce problème de plus près.

Hier, j'ai déjà attiré votre attention sur ce point : Aujourd'hui on méconnaît totalement les transformations, les métamorphoses qui se sont accomplies chez l'homme au cours de l'évolution. Si l'on pouvait comparer — non pas en gros, mais avec assez de subtilité — un corps physique de l'époque où vivait le Christ Jésus, ou même d'une époque antérieure, avec un corps physique actuel, une différence considérable se révélerait entre eux ; cette différence, il est impossible, bien entendu, de la déceler avec les moyens de l'anatomie, mais elle se révèle à la recherche occulte. On verrait alors que le corps physique est devenu plus dense, qu'il s'est contracté, qu'il était plus malléable au temps du Christ Jésus.

La mentalité était également toute autre : on savait qu'il y a dans le corps des forces qui le modèlent ; les muscles étaient alors bien plus nettement et fortement marqués qu'aujourd'hui (pour un œil plus affiné que le nôtre, il est vrai). Tout cela

se perdit lentement, graduellement. Parfois dans les « Histoires de l'art », on explique d'une façon enfantine, à propos d'anciens dessins, que si le tracé des muscles est particulièrement vigoureux, c'est le résultat de l'exagération et de l'incapacité de l'artiste ; on ne sait pas que la chose est due à une observation fondée sur les faits, qui était exacte pour les époques anciennes bien qu'elle soit fausse pour la nôtre. Mais n'insistons pas là-dessus et soulignons plutôt ce qui découle de cette métamorphose du corps humain.

La force de l'âme, la force de l'esprit, avaient autrefois sur le corps humain une influence beaucoup plus grande (quoique momentanée) qu'elles ne l'ont eue plus tard quand ce corps est devenu plus dense et que par conséquent l'âme a perdu de son pouvoir. C'est pourquoi il était alors bien plus facile de guérir le corps par l'âme. Celle-ci avait beaucoup plus de puissance ; elle pouvait imprégner le corps de forces assainissantes tirées du monde spirituel et lorsque le désordre s'y était mis, elle pouvait, d'elle-même, y ramener l'ordre et l'harmonie.

Ce pouvoir de l'âme sur le corps est allé en décroissant. Ainsi le veut la marche de l'évolution. C'est pourquoi les moyens de guérison employés autrefois étaient beaucoup plus spirituels que ceux usités aujourd'hui. Les hommes qu'on considérait alors comme des médecins ne l'étaient pas au sens moderne du mot, mais des guérisseurs qui agissaient en général sur le corps physique par le détour de l'âme. Ils purifiaient l'âme et l'emplissaient de sentiments, d'impulsions et de forces volontaires saines, grâce aux influences spirituelles et animiques qu'ils pouvaient exercer — soit dans l'état normal de la perception physique, soit dans ce qu'on appelait « le sommeil dans le temple » et qui n'était pas autre chose à l'époque qu'une façon d'amener l'homme à la clairvoyance.

En tenant compte des conditions qui régnaient alors, il faudrait dire que ceux dont l'âme était forte et qui pouvaient faire appel à ce qu'ils avaient amassé en eux-mêmes, pouvaient agir d'une façon considérable sur les âmes et par suite sur les corps. Ces hommes, en quelque sorte pénétrés d'esprit et dont on savait qu'il rayonnait d'eux des forces bénéfiques, on les appelait des « guérisseurs ». Ce terme devrait en réalité s'appliquer non seulement aux Thérapeutes, mais aussi aux Esséniens. Il faudrait même aller plus loin et dire que dans un certain dialecte d'Asie Mineure, que parlaient en majorité ceux dont le christianisme est issu, le mot « Jésus » est la véritable traduction de ce que nous appellerions un guérisseur spirituel. « Jésus » veut en somme dire : médecin spirituel. C'est là une traduction assez exacte, surtout si l'on tient compte des valeurs affectives. Voilà qui jette la lumière sur tout ce qui signifiait ce nom à une époque où les noms inspiraient encore certains sentiments. Mais transportons-nous dans les conditions mêmes de la vie à ce temps.

Un homme qui se serait exprimé comme on le faisait alors aurait dit : il y a des hommes qui ont accès aux Mystères, qui en sacrifiant leur conscience du moi peuvent se mettre en rapport avec certaines forces spirituelles ; ils les font ensuite rayonner sur leur entourage et deviennent des guérisseurs. Supposons qu'un de

ces hommes soit devenu le disciple du Christ Jésus. Il aurait dit : « Nous avons vu quelque chose d'extraordinaire : alors qu'auparavant pouvaient seuls devenir des guérisseurs ceux qui s'étaient assimilé les forces spirituelles en diminuant la conscience de leur moi, il y a là quelqu'un qui est devenu guérisseur sans passer par les Mystères, quelqu'un qui a su conserver son moi ! » L'extraordinaire, ce n'était pas que des guérisons aient été effectuées par l'esprit.

Que dans saint Matthieu, il soit question d'un guérisseur spirituel, n'aurait rien eu de surprenant pour qui vivait à cette époque. Il aurait dit : « Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à ce que cet homme guérisse par l'esprit ? Cela va de soi ! » Le récit de ce genre de guérisons n'aurait rien eu de merveilleux dans ce temps-là. L'important, c'est que l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu écrit : « Voici un homme qui a introduit dans l'humanité une nouvelle force essentielle, un homme qui a effectué des guérisons par l'impulsion de son moi, ce qu'on ne pouvait pas faire auparavant ; il s'est servi de forces à l'aide desquelles on ne pouvait pas guérir jusqu'à présent. »

Le sens du récit évangélique est donc tout différent de ce qu'on y voit d'ordinaire. D'innombrables faits historiques pourraient servir à prouver l'exactitude de ce que la science spirituelle établit en puisant à des sources occultes. Nous nous contenterons de citer un exemple.

Si ce que nous venons de dire est exact, on devait se figurer, dans l'antiquité, que dans certaines conditions les aveugles pouvaient être guéris par une influence spirituelle. C'est avec raison qu'on en réfère à d'anciens tableaux qui représentent ce sujet. M. J.-M. Robertson, dont il a été question dans la conférence précédente, nous dit lui aussi qu'à Rome se trouve un tableau représentant Esculape devant deux aveugles ; il en conclut naturellement qu'il s'agit là d'une guérison dont se sont ensuite inspirés les auteurs des Évangiles et dont ils ont introduit le récit dans leurs écrits. Mais ici, l'essentiel, ce n'est pas que les guérisons par l'esprit aient eu lieu ; l'essentiel, c'est que celui qui a peint ce tableau a voulu montrer qu'Esculape était un initié parvenu à acquérir dans les Mystères, au détriment de sa conscience personnelle, certaines forces spirituelles de guérison. Tandis que l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu a voulu dire que les guérisons effectuées par le Christ avaient une autre origine.

Par sa propre force, le Moi devait réaliser peu à peu ce qui avait vécu sous forme d'une impulsion unique chez le Christ et qui doit devenir le partage de toute l'humanité.

Les hommes ne peuvent pas encore y arriver. Mais ce qui s'est réalisé chez le Christ au début de notre ère, doit réellement devenir l'apanage de tous et, au cours des temps, les hommes deviendront capables de le manifester. Cela se fera peu à peu. C'est cela que l'Évangile de saint Matthieu a voulu décrire par le récit des guérisons miraculeuses. En puisant à la conscience occulte, je puis donc dire que l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu n'a nullement voulu décrire des « miracles

», mais quelque chose de tout naturel, quelque chose qui allait de soi ; il a seulement voulu dire que cela s'était passé d'une nouvelle façon. Voilà comment les choses se présentent lorsqu'on les expose avec le souci scrupuleux de la réalité. Et c'est ainsi que le plus grave des malentendus s'est produit en ce qui concerne les Évangiles.

Et maintenant comment doit se poursuivre le récit s'il est vraiment conforme aux faits ? Nous avons vu que ce qu'on appelle la Tentation a consisté pour le Christ à descendre à travers toutes les expériences que fait un homme lorsqu'il pénètre dans ses corps physique et éthérique ; la force qui émane de ces corps devient alors capable de se manifester lorsqu'il prononce le Sermon sur la Montagne et qu'il accomplit les guérisons qui suivent. Un pas suivant était à faire. Lorsque le Christ agissait par les mêmes forces que les initiés dans les Mystères, il attirait à lui des disciples. Mais ici encore, c'est d'une manière toute particulière qu'il le faisait.

Pour comprendre les chapitres de l'Évangile de saint Matthieu qui suivent le Sermon sur la Montagne et les récits de guérison, il faut se reporter, en guise de préparation, à la connaissance des faits spirituels que nous avons acquise au cours des dernières années. Entre autres choses, nous avons appris que l'homme qui prend le chemin des mondes supérieurs arrive à une espèce de vision imaginative, une vision qui prend la forme d'Idées-Images. Ceux qui entouraient le Christ Jésus ne devaient pas seulement acquérir la faculté d'entendre, dans le Sermon sur la Montagne, ce que contenait un pareil message ; ils ne devaient pas seulement participer aux guérisons effectuées par le Christ lui-même ; il fallait aussi que la force prodigieuse qui agissait dans le Christ Jésus passât peu à peu dans ses amis les plus proches et dans ses disciples.

Et cela aussi nous est décrit. L'Évangile a tout d'abord montré comment, après la Tentation, le Christ est à même d'ajouter une nuance nouvelle aux anciens enseignements et d'accomplir des guérisons analogues à celles d'autrefois par le moyen d'une impulsion nouvelle. Maintenant, il va montrer comment le Christ agit sur ses disciples d'une nouvelle façon — comment la force qu'il incarne à un degré infiniment élevé agit sur tout son groupe de disciples. Et comment le montre-t-on ?

Pour une âme non réceptive, ce que dit le Christ semble ne se traduire qu'en paroles ; mais sur les âmes réceptives, celles qu'il a lui-même choisies et dirigées, ce qu'il dit agit autrement. Ses paroles éveillent en elles des Idées-Images et les font accéder à un degré de connaissance plus élevé. Ce qui émanait du Christ pouvait donc agir de deux façons : sur les moins proches, sa force agissait de telle sorte qu'ils entendaient ses paroles et en tiraient une espèce de théorie ; mais en ceux qui participaient à cette force, ceux qu'il avait choisis surtout à cause de leur Karma, parce qu'il pouvait leur communiquer de sa force, celle-ci libérait des Idées-Images, des connaissances qui les élevaient d'un degré dans les mondes supérieurs. C'est ce que veut dire cette parole : « Ceux du dehors n'entendent que

des paraboles », c'est-à-dire les expressions imagées de ce qui se passe dans le monde spirituel, « mais vous, vous comprenez ce que signifient ces paraboles ; vous comprenez le langage qui vous introduit dans les mondes supérieurs. » Cela aussi, il ne faut pas le prendre dans une acception banale ; il faut le comprendre comme signifiant que les disciples étaient ainsi introduits dans les mondes supérieurs.

Voyons donc comment cette introduction des disciples dans les mondes spirituels a pu se produire. Pour comprendre ce que je vais vous dire maintenant, il ne suffit pas que vous m'écoutez ; il faut que vous prêtiez à ce que je vais dire une oreille imprégnée de tout ce qu'ont pu vous conférer les connaissances spirituelles que vous possédez déjà ; il faut votre bonne volonté. Je voudrais vous amener à comprendre avec le plus de précision possible ce que l'Évangile de saint Matthieu a réellement voulu dire dans les passages qui suivent.

Rappelons une fois de plus que l'initiation a deux aspects : par l'un, l'homme descend dans ses corps physique et éthérique il apprend à connaître son propre organisme ; il est introduit dans les forces qui sont à l'œuvre en l'homme lui-même. L'autre face de l'initiation, c'est celle par laquelle l'homme est conduit dans le monde spirituel, par laquelle il se répand dans le Macrocosme. Or vous savez qu'en ce qui concerne la réalité — et non pas ce que perçoit la conscience — c'est là une opération qui s'effectue chaque fois que quelqu'un s'endort : il détache son corps astral et son moi de ses corps physique et éthérique et les répand dans le monde des astres (de là le nom de corps astral) dont il peut alors absorber les forces. Lorsque par l'initiation, l'homme sort de ses corps physique et éthérique avec son corps astral et son moi, il ne parvient pas seulement à la vision objective de ce qui existe sur notre terre ; il parvient aussi à s'étendre dans le Cosmos, à connaître le monde des astres et à assimiler les forces qui s'écoulent de ce monde vers nous.

Mais tout ce que l'homme acquiert ainsi existait déjà chez le Christ dès le Baptême, par suite de sa nature spéciale. Cette présence ne nécessitait pas chez le Christ un état qui ressemblerait au sommeil ; même lorsqu'il ne dormait pas, même lorsqu'il était dans ses corps physique et éthérique, il était capable de s'unir aux forces du monde des astres et d'introduire ces forces dans le monde physique.

On pourrait décrire l'action du Christ en disant que par la puissance d'attraction des corps physique et éthérique qui avaient été préparés pour lui, par toute son entité, il aspirait la force du soleil, de la lune et du monde des étoiles, bref, de l'ensemble du Cosmos qui est lié à notre terre ; et lorsqu'il agissait, ce qui agissait en réalité à travers lui, c'était la force vivifiante, guérissante, qui descend du Cosmos dans l'homme, lorsque dans le sommeil il est en dehors de ses corps physique et éthérique. Les forces par lesquelles agissait le Christ Jésus provenaient du Cosmos grâce à l'attraction que son corps exerçait sur elles ; puis, passant par son corps, elles rayonnaient sur ses disciples. Et ceux-ci pouvaient pressentir, grâce à leur réceptivité, qu'à travers l'être qu'ils avaient sous les yeux, à

travers le Christ, les forces du Cosmos venaient à eux comme une nourriture spirituelle. Ces forces se déversaient en eux.

Mais les disciples eux-mêmes connaissaient deux états de conscience différents, car ce n'étaient pas encore des hommes tout à fait supérieurs : ils tendaient seulement, auprès du Christ et en s'appuyant sur lui, vers un développement très élevé. Ils vivaient donc alternativement dans deux états de conscience différents, comparables à l'état de sommeil et à l'état de veille de l'homme ordinaire. Ils avaient ainsi la possibilité de recevoir, dans l'un et l'autre état, la force magique du Christ ; elle pouvait agir sur eux de jour, lorsqu'ils rencontraient le Christ, mais elle agissait aussi de nuit lorsqu'ils étaient en dehors de leur corps physique et éthérique. Tandis qu'à l'ordinaire, l'homme se répand, sans en avoir conscience, sans rien en savoir, dans le monde des astres, la force du Christ était alors auprès d'eux et ils pouvaient la voir. C'était elle, ils le savaient, qui leur apportait la nourriture des mondes stellaires.

Ce double état de conscience avait encore pour les disciples une autre conséquence. Chez tout homme — même chez un disciple de Jésus — il faut considérer ce qu'il est au moment actuel et le germe qu'il porte en lui de facultés qui mûriront dans des incarnations futures. Chez vous aussi existe déjà le germe de ce qui ne se révélera aux yeux de tous que dans votre prochaine incarnation. Et si ce germe en vous devenait conscient, vous pourriez déjà avoir comme une espèce de première impression clairvoyante, la vision de l'avenir immédiat. Ce qui va se passer dans l'avenir immédiat fait partie des premières expériences de la clairvoyance, pourvu que celles-ci soient pures, véridiques et sincères.

Ainsi en était-il tout spécialement pour les disciples. À l'état normal de veille, la force du Christ s'écoulait en eux et ils s'en rendaient compte. Et que se passait-il pendant leur sommeil ? Du fait qu'ils étaient les disciples de Jésus et que la force du Christ avait agi sur eux, ils devenaient parfois clairvoyants tout en dormant ; ils voyaient alors moins ce qui se passait au moment même que l'avenir auquel l'homme devait participer. Ils plongeaient en quelque sorte dans la mer de la vision astrale et voyaient par avance ce qui allait arriver.

Il y avait donc pour les disciples deux états de conscience ; dans l'un ils pouvaient se dire : De jour, le Christ nous apporte du fond des étendues cosmiques les forces de l'univers et il nous les distribue comme une nourriture spirituelle. Parce qu'il est la force du soleil, il nous apporte tout ce qui nous vient de Zoroastre à travers le christianisme. Il nous transmet les forces que le soleil peut envoyer des 7 constellations diurnes. De là vient la nourriture le jour. Et pour la nuit, les disciples pouvaient se dire :

Nous voyons comment, par la force du Christ, le soleil nocturne, le soleil qui est invisible pendant la nuit et qui passe à travers les 5 autres constellations, envoie dans nos âmes les aliments célestes.

Dans leur clairvoyance imaginative, les disciples pouvaient sentir qu'ils étaient unis à la force du Christ, à la force du soleil qui leur envoyait ce qui était bon pour



les hommes de leur époque ; et je vous fais remarquer que ceci est dit pour les hommes de la quatrième époque de civilisation. Dans l'autre état de conscience, la force du Christ envoyait aux disciples ce qu'elle pouvait leur envoyer : le soleil de la nuit, la force des cinq constellations nocturnes ; ce don ne serait valable que pour l'époque suivante, pour la cinquième époque de civilisation. Voilà ce dont les disciples se rendaient compte. Comment pourrait-on l'exprimer ? — Demain, nous reviendrons sur certaines expressions qui s'y rapportent ; tenons-nous-en aujourd'hui à ce qui suit.

D'après l'ancienne façon de désigner les choses, on disait un « millier » en parlant d'un grand rassemblement d'hommes et, si l'on voulait préciser, on ajoutait un nombre choisi d'après une caractéristique essentielle : les hommes de la quatrième époque de civilisation par exemple étaient désignés comme le « quatrième mille » et ceux qui vivaient déjà comme on devait le faire à la cinquième époque de civilisation étaient le « cinquième mille ». Ce sont là simplement les termes d'un langage particulier.

C'est pourquoi les disciples pouvaient dire : « Pendant le jour nous percevons ce que la force du Christ nous transmet des forces solaires — des sept constellations diurnes — de sorte que nous recevons ainsi la nourriture qui convient aux hommes de la quatrième époque de civilisation, au quatrième mille. Et dans l'état de clairvoyance imaginative où nous sommes pendant la nuit, nous percevons — par les cinq constellations nocturnes — ce qui vaut pour un avenir prochain, pour le cinquième mille ». Les hommes de la quatrième époque — les quatre mille — sont donc nourris du haut du ciel par les sept pains célestes, par les sept constellations diurnes ; et les hommes de la cinquième époque — les cinq mille — sont nourris par les cinq pains célestes, par les cinq constellations nocturnes. En même temps, l'attention est toujours attirée sur le point-limite où les constellations du jour touchent aux constellations de la nuit : sur les Poissons.

Ici l'on touche à un secret : il est fait allusion à une importante opération des Mystères : celle du lien magique qui unit le Christ à ses disciples. Le Christ explique à ceux-ci qu'il ne parle pas de l'ancien levain des Pharisiens mais que, par les forces solaires du Cosmos, il leur communique une nourriture céleste, bien qu'il n'ait à sa disposition, une première fois, que les sept pains du jour, les sept constellations diurnes et une autre fois les cinq pains de la nuit, les cinq constellations nocturnes — toujours séparées par les Poissons qui font la transition. Et il est même question de deux poissons afin que ce soit bien clair {25}.

Lorsqu'on pénètre ainsi dans les profondeurs de l'Évangile de saint Matthieu, comment pourrait-on encore douter qu'il s'agisse là d'un enseignement remontant à Zoroastre ? C'est lui en effet qui, le premier, a parlé de l'esprit du soleil ; c'est lui qui a été l'un des premiers à faire comprendre à ceux qui en étaient capables ce qu'était la force magique du soleil descendant vers la terre.

Mais que disent ici les commentateurs superficiels ? Ils trouvent dans l'Évangile

de saint Matthieu qu'une première fois quatre mille personnes ont été nourries avec sept pains et qu'une autre fois, cinq mille personnes l'ont été avec cinq pains. Ils croient à une simple répétition et pensent qu'un copiste a reproduit les documents avec négligence — ce qui arrive parfois lorsqu'on copie. Il aurait donc parlé une première fois d'un repas fait par quatre mille personnes avec sept pains et une autre fois d'un repas fait par cinq mille personnes avec cinq pains. Voilà ce qui arrive lorsqu'on copie sans faire attention.

Je ne mets pas en doute qu'une erreur de ce genre puisse arriver à notre époque. Mais ce n'est nullement ainsi que les Évangiles ont été rédigés. Lorsqu'un récit s'y trouve deux fois il y a à cela un sens profond, celui que je viens d'indiquer. Et c'est justement parce que les profondeurs de l'Évangile de saint Matthieu s'inspirent des données que le grand instructeur essénien, Jésus ben Pandira, a répandues un siècle avant l'apparition du Christ-soleil, afin que ce Christ-soleil puisse être compris plus tard ; c'est justement pour cela que nous devons explorer ces profondeurs si nous voulons vraiment comprendre cet Évangile. Mais poursuivons notre étude.

Le Christ a d'abord fait rayonner sur ses disciples la force de la vision imaginative, astrale (ce qu'il pouvait leur transmettre de la vision astrale). Cela aussi est indiqué d'une façon très claire, si bien qu'on voudrait dire : que celui qui a des yeux pour lire, qu'il lise ! Comme on disait autrefois, du temps où l'on écrivait moins : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » Est-il indiqué quelque part que cette force du Christ-soleil apparaissait aux disciples autrement de jour que de nuit ? Oui, cela nous est indiqué très nettement.

Lisez donc dans l'Évangile de saint Matthieu le passage important où l'on raconte que pendant la quatrième veille de nuit — c'est-à-dire entre trois et six heures du matin — les disciples qui dormaient virent, marchant sur le lac, ce qu'ils prirent tout d'abord pour un fantôme, en réalité la force nocturne du soleil réfléchi par le Christ. Si l'heure même est indiquée, c'est que les disciples peuvent être avertis à un certain moment seulement que cette force du Cosmos peut venir jusqu'à eux, grâce à un être tel que le Christ. Que la présence du Christ en Palestine soit le moyen par lequel la force du soleil agit dans notre terre, la chose est indiquée du fait qu'on précise constamment où se trouve le soleil et quelle est sa position par rapport aux constellations, aux pains célestes. Sans cesse, on revient sur cette nature cosmique, sur cette intervention de forces cosmiques à travers le Christ.

De plus, le Christ devait initier tout spécialement ses disciples — du moins ceux qui y étaient préparés — non seulement à voir le monde spirituel par l'Imagination — c'est-à-dire en images astrales — mais à avoir accès par eux-mêmes, par la vision, et même par l'audition, à ce que nous avons souvent appelé le Dévachan ; étant à même de voir ce qui se passe dans le monde spirituel, ils pouvaient alors, en s'élevant dans l'esprit, y retrouver l'être qu'ils connaissaient comme le Christ Jésus sur le plan physique. Ils devaient devenir clairvoyants dans des domaines

plus élevés encore que le plan astral.

Tous ne purent y arriver. Seuls le pouvaient les plus réceptifs à la force qui rayonnait du Christ, c'est-à-dire, d'après l'Évangile de saint Matthieu, Pierre, Jacques et Jean. C'est pourquoi cet Évangile nous raconte que le Christ emmena ces trois disciples, les plus ouverts à son influence, par-delà le plan astral, dans la région dévachanique ; là, ils purent contempler les Archétypes originels, d'abord leur Christ Jésus lui-même, puis — afin qu'ils pussent voir quels étaient ses rapports avec d'autres — le prophète Elie, précurseur du Christ Jésus quand il fut saint Jean- Baptiste et un autre de ses précurseurs spirituels : Moïse. (La scène a lieu après la décollation de saint Jean-Baptiste, alors qu'il a déjà passé dans les mondes spirituels {26}).

Tout cela ne pouvait se produire que si les trois disciples élus étaient élevés jusqu'à la vision spirituelle et pas seulement jusqu'à la vision astrale. Qu'ils soient réellement parvenus jusqu'au Dévachan, l'Évangile de saint Matthieu le montre en disant qu'ils n'ont pas seulement vu le Christ et sa force solaire (« Son visage rayonnait comme le soleil ») mais qu'ils l'ont aussi entendu qui s'entretenait avec Elie et Moïse. Il s'agit donc bien d'une ascension dans le Dévachan : ils entendaient parler les trois personnages. Tout est dit d'une façon très concrète et conforme aux caractéristiques du monde spirituel, telles que nous les révèle la recherche occulte. Il n'y a aucune contradiction entre ce que nous avons appris et les descriptions s'appliquant au Christ qui le montrent élevant tout d'abord les disciples dans le monde astral, puis dans les régions dévachaniques, dans le domaine de l'esprit.

L'Évangile de saint Matthieu représente donc le Christ comme le porteur de la force dont Zoroastre disait autrefois qu'elle est la force du Soleil. De cette force du soleil — Aoura-Mazdao ou Ormuzd — dont Zoroastre pouvait seulement dire qu'elle vivait dans le soleil, l'Évangile de saint Matthieu nous rapporte fidèlement qu'elle a vécu sur la terre par l'intermédiaire de Jésus de Nazareth ; elle s'est même tellement unie à cette terre, qu'ayant vécu une seule fois dans un corps physique, un corps éthérique et un corps astral, elle est devenue une impulsion pour l'évolution terrestre dans laquelle elle pénétrera de plus en plus. En d'autres mots : l'essence du Moi a vécu sur terre de telle façon qu'au cours des temps et des incarnations, les hommes pourront s'assimiler les forces de ce Moi en participant au Christ, en prenant en eux l'entité christique, au sens où saint Paul emploie ce terme.

En passant d'incarnation en incarnation pendant tout le temps que doit encore durer la terre, ceux qui veulent imprégner leur âme des forces de cette individualité, qui a été réellement présente autrefois, pourront s'élever vers des sommets de plus en plus sublimes. Autrefois ceux qui y étaient prédestinés ont pu voir, de leurs yeux physiques, le Christ dans le corps de Jésus de Nazareth. Il fallait qu'une fois, pendant l'évolution terrestre et pour toute l'humanité, le Christ

qui jusqu'alors n'avait été visible que comme esprit du soleil, descendît ici-bas, afin de s'unir aux forces de la terre. Et l'homme est un être dans lequel la totalité de la force rayonnante du Soleil doit vivre, cette force qui est descendue une seule fois et qui a vécu dans un corps physique.

À ce moment s'ouvre une époque à partir de laquelle la force du soleil va s'infiltrer de plus en plus abondamment chez les hommes qui, d'une incarnation à l'autre vont se pénétrer du Christ autant que le permet leur corps terrestre. Il n'est pas donné à tout corps physique, bien entendu, de se comporter comme celui qui, de la façon si compliquée que nous avons décrite, a été préparé par les deux Jésus et amené ensuite par Zoroastre à un état supérieur, afin que le Christ pût y vivre une seule fois dans sa totalité. Se pénétrer de la force christique, d'abord intérieurement, puis d'une façon de plus en plus extérieure — voilà ce que pourront faire les hommes qui voudront bien s'y prêter. L'avenir ne fera pas que comprendre l'entité du Christ : il s'en imprégnera.

Et j'ai déjà expliqué à un grand nombre d'entre vous comment progressera, dans l'évolution humaine sur la terre, cette participation au Christ. Dans le « mystère rosicrucien » {27} Théodora, la voyante, ayant développé en elle la faculté de lire dans l'avenir immédiat, constate que nous allons vers une époque, peu éloignée en vérité, où des hommes — rares tout d'abord, puis de plus en plus nombreux — pourront voir le Christ, non seulement par un entraînement spirituel, mais parce que toute l'humanité sera parvenue à un certain point de l'évolution. Cette fois, ce ne sera pas dans le monde physique qu'on verra le Christ ; ce sera dans l'éthérique et dans un avenir plus éloigné encore, on le verra de nouveau sous un autre aspect. Il n'a été visible qu'une seule fois sous une forme physique parce que les hommes qui se trouvent sur le plan physique devaient faire une fois cette expérience.

Mais l'impulsion du Christ n'aurait pas rempli son but si elle ne continuait pas à agir en se développant. Nous allons vers une époque — et ceci doit être reçu comme un message — où les facultés supérieures de l'homme permettront de voir le Christ. Avant même la fin du XX<sup>e</sup> siècle, il y aura un petit nombre d'hommes qui seront vraiment des « Théodora », c'est-à-dire que leur regard, ouvert à l'esprit, fera la même expérience que saint Paul devant Damas, expérience qu'il put faire à l'époque parce qu'il était en somme « né avant terme », un « prématuré ». Avant la fin du XX<sup>e</sup> siècle, un certain nombre d'hommes revivront l'événement du Christ comme l'a fait saint Paul devant Damas et, pas plus que lui, ils n'auront besoin d'Évangiles et de documents pour savoir ce qui en est du Christ. Ils le sauront par l'expérience intérieure et le Christ leur apparaîtra sur les nuées de l'éther.

Il se produira ainsi une espèce de retour du Christ sous un aspect éthérique, aspect où il se montrera comme il s'est montré par avance à saint Paul. Il est dans la nature du fait christique — nous avons le devoir de l'affirmer explicitement — que celui qui, au début de notre ère, a vécu une fois dans un corps physique, apparaisse sous une forme éthérique avant la fin de notre siècle, comme il est

apparu à saint Paul devant Damas. Et si les hommes accèdent à des facultés toujours plus hautes, ils apprendront à connaître la plénitude de la nature du Christ. Il n'y aurait aucun progrès si le Christ devait apparaître une seconde fois dans un corps physique, car dans ce cas, c'est en vain qu'il serait venu la première fois. Sa première apparition n'aurait pas abouti alors à ce que des forces supérieures se développassent chez l'homme. Le résultat de l'événement du Christ, c'est que des forces supérieures se sont développées chez l'homme, qui vont permettre à celui-ci de voir le Christ, là où il agit, dans les hauteurs du monde spirituel.

Si nous comprenons les luttes historiques de l'époque actuelle, nous avons le devoir d'attirer l'attention sur cet événement, sur ce qui fait partie de l'histoire de notre temps, de même que l'instructeur essénien, Jésus ben Pandira, a prophétiquement attiré l'attention de ses contemporains sur le Lion qui devait sortir de la lignée de David, c'est-à-dire sur la force du soleil, sur la constellation du Lion. Et, je ne veux y faire qu'une allusion, mais si par bonheur pour l'humanité ce Jésus ben Pandira, autrefois inspiré par le Bodhisattva qui sera un jour le Maïtreya Bouddha, pouvait se réincarner à notre époque, il considérerait comme sa tâche la plus importante de parler du Christ éthérique qui doit apparaître sur les nuées de l'éther et il insisterait sur le fait que l'événement du Christ s'est déroulé une seule fois dans un corps physique.

Supposons que ce Jésus, fils de Pandira, qui fut lapidé en Palestine environ 105 ans avant notre ère, se réincarne à notre époque et parle de l'apparition du Christ : il parlerait de celui-ci comme devant apparaître, non plus sous une forme physique, mais sous une forme éthérique, ainsi qu'il est apparu à saint Paul devant Damas. Et c'est à cela justement qu'on pourrait reconnaître que Jésus ben Pandira s'est réincarné.

Il serait très important d'autre part que ce nouvel « essénianisme » soit reconnu ; il faudrait que nous apprenions de celui qui sera un jour le Maïtreya Bouddha comment le Christ va apparaître à notre époque, afin que nous évitions soigneusement de nous faire une idée fausse de ce qui doit renaître maintenant.

Une chose sera comme un signe certain, un signe qui distinguera ce Jésus ben Pandira revenant de nos jours : c'est qu'il ne se donnera pas pour le Christ. Tout individu qui se présenterait actuellement comme portant en lui la force qui vivait autrefois en Jésus de Nazareth prouverait par cette affirmation qu'il n'est pas le précurseur qui a vécu 100 ans avant le Christ. Cette affirmation serait le signe certain qu'il n'est pas cette personnalité et qu'un faux précurseur se révèle en lui, du fait qu'il prétend avoir un lien quelconque avec le Christ lui-même.

Or, sur ce terrain, le danger est immense. Car, à notre époque, l'humanité oscille entre deux extrêmes. D'une part, il est certain que de nos jours, elle ne tend guère à admettre que des forces spirituelles agissent chez des personnalités de ce genre. Il est de notoriété publique que lorsqu'une force spirituelle authentique se manifeste quelque part, personne n'a le don ni le courage de la reconnaître. Et il

est évident que par la bêtise de notre temps, la plus grande réincarnation de tous les temps pourrait se produire aujourd'hui sans que nos contemporains en aient conscience ; on la côtoierait sans guère s'en soucier.

Mais une autre erreur est tout aussi possible, une erreur que notre époque partage d'ailleurs avec d'autres : de même qu'on peut sous-estimer de hautes personnalités spirituelles, et les méconnaître entièrement, de même se répand d'autre part le violent besoin de déifier quelqu'un et de l'élever aux nues. Voyez comme ce besoin se manifeste aujourd'hui dans toutes ces Sociétés qui ont chacune leur Messie particulier. La chose a d'ailleurs toujours existé à travers les siècles.

C'est ainsi que Maïmonide parle d'un faux Christ qui est apparu en France en l'an 1137 ; il eut à un moment d'innombrables sectateurs, mais fut condamné à mort par les autorités civiles. Le même Maïmonide raconte que, quarante ans auparavant, à Cordoue, en Espagne, quelqu'un d'autre prétendait être le Christ : vingt-cinq ans auparavant, donc au début du XII<sup>e</sup> siècle, à Fez au Maroc, un faux messie est apparu qui en annonçait un plus grand encore. Enfin, on raconte qu'en Perse, en 1147, un homme est apparu qui ne se donnait pas lui-même pour le Christ, mais prétendait l'annoncer. Et la plus connue de ces apparitions, c'est celle de Schabbathaï Zewi à Smyrne en l'an 1666 ; j'en ai déjà parlé ailleurs.

Ce personnage qui prétendait être une réincarnation du Christ, permet justement d'étudier d'une façon très précise la nature d'un faux Messie et son action sur son entourage. De Smyrne, la nouvelle s'était donc répandue qu'un nouveau Christ était apparu dans la personne de Schabbathaï Zewi. Ne croyez pas que ce mouvement ait été peu de chose à l'époque. De tous les pays d'Europe, de France, d'Espagne et d'Italie, de Pologne, de Hongrie, du sud de la Russie, du nord de l'Afrique et du centre de l'Asie, des foules immenses vinrent à Smyrne pour connaître le nouveau Messie. Le monde en fut remué. Et tant qu'il ne se fut pas trahi lui-même, tant qu'on n'eut pas percé à jour ses intrigues, il n'eût pas fallu dire aux gens qui voyaient en lui un nouveau Christ qu'il ne l'était pas vraiment. On l'eût payé cher car on se serait heurté à ce qui était devenu un dogme pour un nombre incalculable de personnes.

Une erreur de ce genre est sans doute peu fréquente dans les pays chrétiens, mais elle se produit journellement ailleurs. On éprouve le besoin de voir des Messies dans une incarnation terrestre. Dans les pays chrétiens, la chose se limite d'ordinaire à des cercles plus restreints, mais là aussi il se trouve des Christ.

Grâce à la connaissance spirituelle, grâce aux explications dues à la science spirituelle et à une pénétration exacte des données de l'occultisme, on peut éviter ces erreurs. On pénétrera alors un peu plus dans la connaissance du fait historique le plus important de notre époque : la possibilité pour nous, grâce à une vie spirituelle plus profonde, de participer à une espèce de rénovation de l'essénianisme, cet enseignement qui, par la bouche de Jésus ben Pandira, a prédit autrefois l'événement du Christ comme un événement physique.

Si la doctrine essénienne doit être renouvelée de notre temps, si nous voulons vivre, non pas selon l'esprit d'une tradition due à un ancien Bodhisatva, mais conformément à l'esprit vivant d'un nouveau Bodhisatva, il faut que nous nous laissions inspirer par celui qui deviendra un jour le Maïtreya Bouddha. Et ce Bodhisatva nous inspire lorsque notre attention se porte sur le fait suivant : le temps vient où, sous une forme nouvelle, éthérique, le Christ apportera sa grâce vivifiante aux hommes auxquels une sagesse essénienne renouvelée aura donné de nouvelles forces pour l'époque où se produira ce retour.

Nous voulons parler selon l'esprit du Bodhisatva inspirateur qui doit devenir le Maïtreya Bouddha. Nous ne parlons pas du Christ à la façon d'une quelconque confession religieuse qui enseignerait qu'il sera perceptible de nouveau sur le plan physique et nous ne craignons pas de dire que si telle était la vérité, il nous serait égal de parler autrement ; nous n'avons pas non plus de préférence pour une religion orientale quelconque ; nous ne vivons que pour la vérité et c'est sous la forme que nous a inspirée le Bodhisatva lui-même que nous disons ce que sera la future apparition du Christ.

*Comment l'être humain s'élève au cours des temps. Le Fils de l'Homme et le Fils du Dieu vivant. — Les deux natures de Pierre. « Tu es Pierre... » ; « Retire-toi, Satan... » ; « Ce que tu lieras sur la terre... ». — La progression des disciples vers les forces cosmiques. La croissance des plantes et la loi des « sauts brusques ». Le signe du Cancer ; l'ânesse et son ânon. — L'heure de l'initiation vient comme un voleur dans la nuit. Personne ne la connaît, « ni les Anges des cieux, ni le Fils, mais le Père seul ».*

Nous avons montré que l'histoire de la Tentation conçue comme une impulsion donnée vers une certaine forme d'initiation, est suivie par la description de l'influence que le Christ Jésus acquiert sur ses disciples, à qui il transmet d'anciennes doctrines sous une forme entièrement renouvelée. Nous avons vu aussi qu'il n'a pas seulement propagé les doctrines, mais qu'il a déversé — s'il m'est permis d'employer cette expression — une force, une force de guérison pour l'humanité. C'est ce que nous montrent les récits des guérisons miraculeuses.

Hier nous avons parlé d'une chose dont la compréhension, je vous l'ai dit, nécessitait une certaine bonne volonté, cette bonne volonté qui résulte de l'étude des connaissances de la science spirituelle, telles qu'elles peuvent être assimilées avec le temps. Il s'agit du genre très spécial d'enseignement qui résultait de ce que certaines forces du Christ rayonnaient dans les âmes des disciples et les pénétraient de vie. Nous avons essayé, autant que faire se peut, d'exprimer en mots humains ce prodigieux mystère ; nous avons attiré votre attention sur la nature de l'enseignement que le Christ Jésus donnait à ses disciples.

En somme, le Christ était comme un foyer où se condensaient des forces allant du Macrocosme vers la terre ; ces forces devaient pénétrer jusque dans les âmes des disciples, mais ne pouvaient être concentrées que grâce aux dispositions qui se trouvaient réunies dans la personne du Christ Jésus. Ces forces qui ne descendent d'ordinaire vers l'homme que lorsqu'il est inconscient, endormi, venaient vers les disciples des confins de l'univers, à travers le Christ Jésus. Elles étaient comme la puissance instructive, vivifiante, du Cosmos lui-même. On ne peut les caractériser, ces forces qui font comprendre l'existence du monde, que lorsqu'on entre dans le détail des différentes constellations. Ce mystère, nous allons l'étudier par la suite, pour autant que l'Évangile de saint Matthieu l'aborde.

Mais auparavant, il faut que nous voyions comment la compréhension des conditions terrestres s'est accrue chez les disciples à mesure que la puissance du Christ Jésus les pénétrait. Ils devaient en quelque sorte croître en eux-mêmes, dans leur vie, en sagesse vivante — croître de mille façons. On nous expose justement de quelle manière singulière s'est faite la croissance d'un des disciples,



d'un des apôtres. Mais nous ne saisisons ce point très important de la vie d'un des apôtres qu'en le situant dans tout un enchaînement de faits.

Rendons-nous bien compte que l'individu progresse au cours de l'évolution humaine. Ce n'est pas en vain que nous passons d'incarnation en incarnation. Ce n'est pas en vain que pendant l'ère post-atlantéenne, nous nous sommes incarnés au cours des premières époques de civilisation, dans l'Inde antique, puis dans les époques perse, égypto-chaldéenne et gréco-latine ; ces incarnations, nous les avons traversées comme une grande école de vie, afin que pendant chacune d'elles, nous puissions tirer quelque profit des conditions qui étaient celles de ces différentes civilisations. C'est grâce à cela que nous avons pu nous élever graduellement. En quoi consiste donc cette croissance de l'homme à travers les différentes époques de l'évolution humaine ?

Les enseignements les plus élémentaires de l'anthroposophie nous disent que l'homme se compose de différentes parties : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral ; au corps astral se rattache l'âme de sensibilité, puis l'âme de raison ou d'entendement et enfin l'âme de conscience. Les éléments supérieurs de la nature humaine vers lesquels tend notre développement sont : le Soi-Esprit, l'Esprit de vie et l'Homme-Esprit.

Or, à chacune des époques de civilisation, quelque chose a été donné pour ces différentes parties de notre nature. C'est ainsi que dans la première époque, celle de l'antique civilisation des Indes, des forces ont été déposées dans le corps éthérique, grâce à quoi il est devenu plus important qu'il n'était auparavant. Ce qui, sous ce rapport, devait être imprimé au corps physique l'avait déjà été pendant les derniers temps de l'âge atlantéen. C'est dans le corps éthérique que sont apparus en premier les dons qui devaient être accordés à l'homme pendant l'âge post-atlantéen. Certaines forces furent implantées dans le corps astral, ou corps de sensation, pendant l'époque perse primitive et dans l'âme de sensibilité pendant l'époque égypto-chaldéenne.

Pendant la quatrième époque de civilisation, l'époque gréco-latine, furent données à l'homme les forces de l'âme de raison ou d'entendement. Nous vivons maintenant dans l'époque où certaines forces, toujours du même ordre, doivent imprégner l'âme de conscience ; l'humanité n'est pas encore très avancée dans la voie de cette imprégnation. Puis viendront la sixième époque post-atlantéenne, où ce seront les forces du Soi spirituel qui devront s'imprimer dans la nature humaine, et la septième où ce seront celles de l'Esprit de Vie. Enfin, nous entrevoyons un lointain avenir où l'Homme-Esprit devra s'intégrer à l'homme à son niveau normal.

Considérons maintenant cette évolution du point de vue de l'individu isolé. Ceux qui, de tous temps, ont su, grâce aux Mystères, quelle était la véritable condition de l'homme, l'ont vu tel que nous devons le décrire maintenant. Et c'est de cette façon que les disciples devaient peu à peu apprendre à le voir grâce à la force instructive et vivifiante qui émanait du Christ Jésus et passait en eux.

Or, lorsque nous considérons l'homme — que ce soit de nos jours ou à l'époque du Christ Jésus — nous voyons en lui certaines aptitudes, de même qu'il y a certaines virtualités dans une plante, alors même qu'elle ne porte que des feuilles et n'a encore ni fleurs, ni fruits. Cette plante qui n'a que des feuilles, nous savons qu'aussi vrai qu'elle existe, il y a en elle la possibilité de produire des fleurs et des fruits, ce qu'elle fera si tout va bien. S'il est vrai que des fleurs et des fruits peuvent sortir d'une plante qui n'a encore que ses feuilles, il est non moins vrai que chez l'homme qui, au temps du Christ Jésus, ne possédait encore qu'une âme de sensibilité et de raison pourra s'épanouir une âme de conscience ; celle-ci s'ouvrira à son tour au Soi-Esprit afin que la trinité supérieure puisse venir vers l'homme, don nouveau, don divin de l'esprit. Comme la plante, à partir de ses feuilles vertes, peut s'épanouir en fleurs et en fruits, l'homme part des propriétés de son âme ; il tend cette fleur de son être que sont ses âmes de sensibilité, de raison et de conscience vers l'élément divin qui lui vient d'en haut, afin qu'en recevant le Soi-Esprit, il puisse faire un pas de plus vers les sommets de l'évolution humaine.

Les hommes qui, au temps du Christ Jésus n'avaient encore développé normalement que leur nature extérieure, c'est-à-dire jusqu'à l'âme de raison (qui est encore incapable d'accueillir un Soi-Esprit) pressentaient que dans l'avenir il sortirait d'eux comme un enfant, comme un fruit, cette âme de conscience qui, elle, peut s'ouvrir au Soi-Esprit. Et comment appelait-on dans les Mystères ce que l'ensemble de l'entité humaine devait développer comme une fleur, ce qui sortait ainsi d'elle, ce qui résultait de sa nature même ? Comment, par conséquent, devaient aussi l'appeler les disciples avancés qui entouraient le Christ ?

D'un terme qu'en notre langage, il faudrait traduire par Fils de l'homme, car les mots grecs : « nios toï anthropos » n'ont nullement le sens étroit de « fils », en tant que « fils d'un père » mais plutôt celui de « descendant » d'un être, ce qui sort de lui comme la fleur sort d'une plante qui n'a porté jusqu'ici que des feuilles. Alors que les hommes normaux n'avaient pas encore développé dans leur âme de conscience cette fleur de leur être, alors qu'ils n'avaient encore rien du « nios toï anthropos », on pouvait dire cependant qu'il y en avait toujours eu, en avance sur leur espèce, et qui possédaient déjà, à une époque antérieure, la sagesse et la vie d'une époque future. Parmi les guides de l'humanité, il y en eut qui, dès la quatrième époque où l'âme de raison était seule développée, pouvaient déjà posséder une âme de conscience dans laquelle brillait le Soi-Esprit.

Il y eut, en effet, de ces Fils de l'homme. Et les disciples du Christ Jésus devaient s'élever assez haut pour comprendre quelle était la nature et l'essence de ces guides de l'humanité. Afin de savoir ce qu'ils pensaient à ce sujet, le Christ Jésus demanda donc à ses élèves les plus intimes, à ses disciples : « Dites-moi de quels êtres parmi nous on peut dire qu'ils sont des Fils de l'Homme ? » C'est en effet ainsi qu'il faudrait poser la question pour rester fidèle au sens du texte araméen primitif de l'Évangile de saint Matthieu {28}. La traduction grecque, lorsqu'on la comprend bien, est meilleure que ce que nous avons aujourd'hui, je vous l'ai déjà fait remarquer ; cependant, certaines choses, du fait même qu'elles

sont traduites, ont nécessairement perdu de leur précision.

Représentons-nous donc le Christ Jésus devant ses disciples, et leur demandant : « Quelle opinion règne aujourd'hui au sujet des hommes du passé qui appartenaient déjà à l'époque gréco-latine ? Lesquels d'entre eux étaient des Fils de l'homme ? » Et les disciples lui citent : Elie, Jean-Baptiste, Jérémie et quelques prophètes. Par les moyens de connaissance qu'ils devaient au Christ, les disciples savaient en effet que ces maîtres avaient acquis certaines forces qui leur avaient permis de s'élever jusqu'à porter en eux le « Fils de l'homme ».

À la même occasion, celui des disciples qu'on appelle Pierre fait encore une autre réponse. Pour comprendre cette réponse, il faut graver profondément dans nos âmes ce que nous avons décrit ces jours-ci, la mission du Christ Jésus telle que l'a conçue l'Évangile de saint Matthieu : par l'impulsion du Christ, une possibilité a été donnée à l'homme de se former une conscience totale de son moi, de porter ce que contient le « Je suis » à son plein épanouissement. En d'autres mots : même dans l'initiation, les hommes de l'avenir devront pénétrer dans les mondes supérieurs de telle façon que la conscience du « Je suis » persiste tout au long de la route qui mène à ces mondes supérieurs, alors que d'ordinaire, l'homme normal ne possède cette conscience que dans le monde physique. La chose a été rendue possible par l'existence du Christ Jésus dans le monde physique. Nous sommes donc en droit de dire que le Christ est le représentant d'une force qui a donné à l'humanité la pleine conscience du « Je suis ».

J'ai déjà souvent eu l'occasion de montrer que l'interprétation des Évangiles par certains de leurs adversaires ou par les libres-penseurs néglige justement l'essentiel. On revient toujours sur le fait que certaines phrases des Évangiles existaient déjà auparavant, notamment les Béatitudes. Mais il y a pourtant quelque chose qui n'existait pas auparavant, nous l'avons dit et redit : c'est que, grâce à l'impulsion du Christ, pourra désormais être atteint dans la pleine conscience du Moi ce qui ne pouvait pas l'être auparavant. Ce point est extrêmement important.

J'ai déjà expliqué les différentes parties des Béatitudes en montrant que la première doit se lire ainsi : « Heureux les mendiants en esprit », parce que, par suite de l'évolution humaine, ils sont pauvres en esprit ceux qui, au sens de l'ancienne clairvoyance, ne peuvent plus voir dans le monde spirituel. Mais l'explication et la consolation leur seront apportées par le Christ ; bien qu'ils ne puissent plus voir dans le monde spirituel par les anciens organes de clairvoyance, ils pourront désormais le faire par eux-mêmes, par leur moi : « Vous trouverez par vous-mêmes le Royaume des Cieux. » Il en est de même du second verset : « Heureux ceux qui souffrent. » Ceux-là n'ont plus besoin de s'introduire dans le monde spirituel en usant de l'ancienne clairvoyance ; ils vont développer leur moi de telle façon qu'ils pourront s'épanouir dans ces mondes supérieurs. Mais pour cela, il faut que le moi prenne de plus en plus en lui la force qui s'est ancrée un jour sur la terre dans cette entité unique en son genre que fut le Christ.

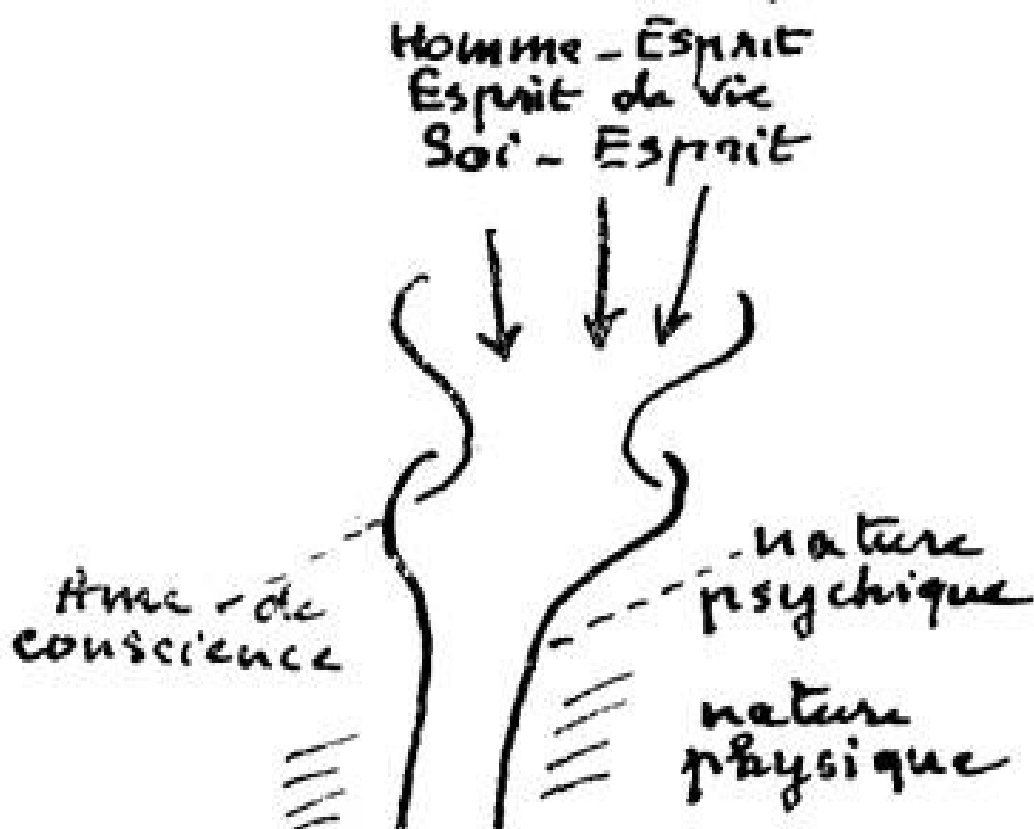
Nos contemporains devraient réfléchir à certaines choses ; ce n'est pas pour rien que dans chacune des Béatitudes du Sermon sur la Montagne, se retrouve une expression grecque qui est très importante : Oti auton estin et basileia ton ouranon. Prenons le premier verset : « Heureux les mendiants en esprit », la suite devrait être : « en eux-mêmes » ou « par eux-mêmes, ils auront les Royaumes des Cieux ». On insiste toujours sur ce « en eux-mêmes » ; on y revient dans le second, dans le troisième verset, etc. Pardonnez-moi maintenant si je parle d'une chose si importante pour notre époque d'une façon très familière ; mais on devra un jour se décider à ne pas appliquer le mot auton (qui se retrouve dans automobile) simplement à des machines, à ne pas le comprendre de la façon la plus superficielle ; on devra se résoudre à comprendre aussi sur le terrain spirituel la nature de oti auton, de la « mise en mouvement ».

Que notre époque accueille ceci comme un avertissement : pour ce qui est des machines, elle aime « ce qui se met en mouvement de soi-même », mais en ce qui concerne ce qui restait autrefois en dehors de la conscience du moi, ce qui, dans les anciens Mystères et jusqu'à l'événement du Christ était vécu en dehors de la conscience du moi, l'humanité devrait aussi apprendre à « se mettre en mouvement par elle-même », afin que l'homme puisse peu à peu devenir créateur par lui-même. Cela, l'humanité d'aujourd'hui aura appris à le comprendre lorsqu'elle se sera pénétrée de l'impulsion du Christ.

Nous pouvons maintenant nous rendre compte que la seconde question posée par le Christ Jésus aux disciples avait un caractère très particulier. Il leur avait d'abord demandé : « De ceux qui ont été les maîtres de notre espèce, quels sont ceux qu'on peut désigner du nom de Fils de l'Homme ? » et les disciples en ont nommé quelques-uns. Puis il leur a demandé autre chose. Il voulait progressivement les amener à comprendre sa propre nature, à comprendre ce qu'il représentait pour le moi. C'est bien cela que sous-entend son autre question : « Et qui croyez-vous que je suis ? » Dans l'Évangile de saint Matthieu, l'accent est en effet toujours mis sur le « Je suis ».

Alors Pierre fait une réponse qui signifie qu'il ne désigne plus seulement le Christ comme un Fils de l'homme, mais comme le Fils du Dieu vivant. Nous pouvons traduire cette expression comme on le fait d'habitude. Or, par opposition avec le Fils de l'homme, qu'est donc le Fils du Dieu vivant ? Pour comprendre cette notion, il va falloir que nous complétions l'exposé des faits dont nous avons déjà parlé.

L'homme, nous l'avons dit, progresse de telle façon qu'il développe en lui l'âme de conscience dans laquelle peut apparaître le Soi-Esprit. Lorsqu'il aura développé cette âme de conscience, le Soi-Esprit, l'Esprit de Vie et l'Homme-Esprit viendront en quelque sorte à sa rencontre afin que la fleur s'ouvre en lui pour recevoir cette trinité supérieure. Nous pourrions dessiner ce développement progressif de l'homme comme la croissance d'une espèce de plante :



Dans l'âme de conscience, l'homme s'épanouit tandis qu'un élément spirituel fécondant vient d'en haut à sa rencontre. Alors qu'avec les autres parties de lui-même, l'homme vient d'en bas et s'épanouit dans la fleur du Fils de l'homme, il faut, s'il veut avancer au-delà et prendre une conscience totale de son moi, que le Soi-Esprit, l'Esprit de Vie et l'Homme-Esprit, lui soient apportés d'en haut. Et qui est donc le représentant de ce qui lui sera ainsi apporté des hauteurs dans un avenir infiniment lointain ? Le premier don que nous recevions, c'est le Soi-Esprit. Qui est celui qui va recevoir le don du Soi-Esprit, de l'Esprit de Vie descendant d'en haut ? C'est le Fils du Dieu qui vit, le Fils du Dieu vivant !

À ce moment le Christ Jésus demande donc : « Qu'est-ce qui doit venir vers l'homme grâce à mon impulsion ? » L'Esprit, le principe vivifiant d'en haut, voilà ce qui doit venir vers l'homme. Ainsi se font face le Fils de l'homme, qui grandit de bas en haut et le Fils de Dieu, le Fils du Dieu vivant, qui croît de haut en bas. Il faut bien les distinguer l'un de l'autre.

On comprend sans peine qu'il ait été bien difficile pour les disciples de répondre à cette question. Elle vous apparaîtra dans toute sa difficulté si vous vous rappelez que les disciples venaient seulement de recevoir ce qui pourra graduellement pénétrer par les Évangiles chez l'homme le plus simple ; mais les disciples devaient d'abord l'acquérir par la force persuasive et vivifiante du Christ Jésus. Parmi les facultés qu'ils avaient déjà développées, ne figurait pas celle qui leur aurait permis de trouver la réponse à cette question : « De qui suis-je moi-même le représentant ? » Car, si l'on peut dire, la réponse faite alors par un des disciples, par Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ne provient pas de ses

facultés spirituelles normales.

Représentons-nous la chose d'une façon vivante, en faisant en quelque sorte appel à notre intuition. Le Christ, regardant Pierre, devait se dire : « C'est déjà beaucoup qu'une pareille réponse soit sortie de cette bouche, car elle fait pressentir un avenir très lointain. » Lisant dans la conscience de Pierre, considérant son intelligence, les dons qu'il devait à son initiation et qui le rendaient capable de faire une pareille réponse, le Christ devait aussi se dire : « Voilà qui ne vient pas de ce que Pierre sait consciemment ; ici se manifestent certaines forces plus profondes qui sont latentes chez tout homme mais dont il ne fera que peu à peu des forces conscientes. »

Nous portons en nous un corps physique, un corps éthérique, un corps astral et un moi ; nous nous élevons vers le Soi-Esprit, l'Esprit de Vie et l'Homme-Esprit par la transformation des facultés du corps astral, du corps éthérique et du corps physique. Tout cela fait partie des notions élémentaires de la science spirituelle. Or les forces du Soi-Esprit que nous développerons un jour dans notre corps astral existent déjà en lui, mais elles y sont dirigées par des impulsions divines et non pas par nous-mêmes. De même il existe déjà dans notre corps éthérique un Esprit de Vie divin.

C'est pourquoi le Christ dit en regardant Pierre : « Ce n'est pas ce qui vit actuellement dans ta conscience qui a parlé par ta bouche ; c'est quelque chose que tu ne développeras qu'à l'avenir, quelque chose qui existe déjà en toi, mais dont tu ne sais encore rien. Ce qui vit dans ta chair et ton sang, ne peut pas encore s'exprimer de façon à dire : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Ce qui parle ainsi, ce sont des forces situées au-dessous du seuil de la conscience, les plus profondes qui existent chez l'homme. » L'élément supérieur et mystérieux qui se trouve chez Pierre, ce que le Christ appelle le Père céleste, les forces dont Pierre est bien issu, mais dont il n'a pas encore conscience, c'est tout cela qui a parlé à ce moment-là à travers lui. D'où cette parole : « Ce n'est pas l'homme de chair et de sang en toi qui t'a inspiré ces choses, mais le Père qui est au ciel. » [{29}](#).

Ce n'est pas tout. Le Christ devait aussi se dire : « Pierre est une nature dont toute la constitution est ainsi faite que la force du Père en lui n'a pas été détériorée par des forces déjà parvenues à la conscience, par l'action de l'esprit en lui ; elle est si puissante, cette force humaine subconsciente, qu'il peut bâtir sur elle lorsqu'il s'y abandonne. C'est ce qui prédomine en lui. Or, ce qui existe chez lui existe aussi chez tout homme, mais n'y est pas encore assez conscient et ne se développera qu'à l'avenir. Si ce que je peux donner à l'humanité, si mon impulsion doit continuer à se répandre et à prendre possession de l'homme, il faut qu'elle soit fondée sur ce que Pierre vient de dire :

Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Sur ces rocs de l'âme humaine que n'ont pas encore détruite les vagues déchaînées d'une conscience déjà formée, sur ce qui s'exprime ici comme la force du Père, j'édifierai tout ce qui doit peu à peu sortir de l'impulsion apportée par moi. » Que les hommes développent ce principe, et il en

résultera une humanité fidèle à l'impulsion du Christ. Tout cela se trouve dans ces mots : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai ce qui pourra devenir une communauté humaine, un groupe d'hommes qui adhéreront à l'impulsion du Christ. »

Elles ne sont pas à prendre à la légère, ces paroles de l'Évangile de saint Matthieu qui sont un sujet de discussion pour la presque totalité du monde. Il s'agit seulement de les comprendre en puisant à une sagesse qui est aussi la sagesse des Mystères. Tout de suite après, autre chose encore va nous être expliqué d'une façon claire et précise : le Christ Jésus va vraiment bâtir sur les forces profondes et inconscientes qui se trouvent chez Pierre. Le Christ va maintenant parler des événements prochains qui doivent se produire. Il va commencer à parler de ce que sera le Mystère du Golgotha.

Le moment est déjà passé où s'exprimaient les forces les plus profondes de l'âme de Pierre ; maintenant, ce qui parle en lui émane de sa conscience. Dès lors il ne va plus comprendre ce que veut dire le Christ : il ne pourra pas croire que la passion et la mort soient imminentes. Et le Christ doit le rappeler à l'ordre en disant : « Maintenant, ce n'est pas un Dieu qui parle, c'est ce que tu as développé en tant qu'homme ; c'est quelque chose qui n'est pas digne de croître car ce n'est qu'une illusion d'Ahrimane ; cela appartient à Satan. » Voilà ce que signifient ces paroles : « Arrière de moi, Satan. Tu m'es en scandale » {30}. Le Christ compare Pierre à Satan ; il donne expressément le nom de Satan à Ahrimane tandis que la Bible dit « le Diable » pour tout ce qui est luciférien. Pour désigner l'erreur dans laquelle Pierre se complaît encore, le Christ emploie le mot juste.

Voilà donc ce qui en est exactement. Mais qu'a fait de tout cela la critique moderne de la Bible ? Elle a découvert qu'il était tout à fait impossible que le Christ ait dit un jour à Pierre : « Toi seul as compris que tu es en présence d'un Dieu », puis qu'aussitôt après il l'ait appelé Satan. Alors elle en conclut que le mot Satan, soi-disant adressé à Pierre par le Christ, a été intercalé dans le texte par la suite et qu'il y a là une falsification. La vérité, c'est que l'opinion qu'on se fait à présent sur le sens profond de ces paroles, à force de recherches philologiques, ne vaut plus rien tant que la Bible n'est pas comprise d'une façon objective. Seule cette compréhension objective de la Bible permettra de savoir comment se sont constitués dans l'histoire les documents en question.

Mais entre les deux textes que j'ai cités s'en trouve un autre, que nous ne pourrions comprendre qu'en nous rappelant un très ancien enseignement des Mystères (ancien quoique toujours neuf) ; celui qui veut que l'homme, tel qu'il est sur la terre, et non seulement l'homme mais aussi toute communauté humaine, soit une espèce d'image de ce qui se passe dans le vaste univers, dans le Macrocosme.

Nous en avons déjà parlé à propos de la généalogie de Jésus de Nazareth. Nous avons vu que la parole adressée à Abraham signifie en réalité : « Tes descendants seront l'image de l'ordonnance des astres dans le ciel. » La disposition dans le ciel



des douze constellations et le cours des planètes à travers le Zodiaque doivent se répéter dans les douze tribus et dans les expériences du peuple hébreu à travers les trois fois quatorze générations. Dans la suite des générations, dans l'héritage particulier des douze tribus à travers les liens du sang, doit se retrouver l'image des relations macrocosmiques. Voilà ce qui a été dit à Abraham.

Au moment où le Christ Jésus voit devant lui ce Pierre dont la nature profonde vient de reconnaître ce qu'apporte réellement l'impulsion christique — la force spirituelle issue du « Fils du Dieu vivant » — à ce moment, le Christ sait qu'il peut annoncer à tous ceux qui l'entourent qu'un ordre nouveau va désormais s'établir sur la Terre. Alors que pour Abraham l'ordre des rapports cosmiques se reflétait dans les liens du sang, c'est maintenant dans l'ordre moral, éthique, spirituel que doit se former une image de ce que l'homme peut devenir par son Moi.

Lorsque les hommes comprendront ce qu'est le Christ, comme l'a compris la meilleure nature de Pierre, des communautés se formeront, des associations qui ne reposeront plus sur la parenté du sang mais tisseront d'âme à âme le lien de l'amour. Dans le sang juif, dans les liens qui suivaient le cours des générations, on retrouverait ce qui, dans le genre humain, devait être lié à l'image du Macrocosme ; de même, ce qui devait être délié l'était aussi d'après l'ordre régnant au ciel. Mais maintenant ce qui sépare les hommes ou les unit par amour doit provenir des impulsions du Moi conscient. Les institutions humaines doivent être formées ou harmonisées par le Moi conscient.

C'est ce que signifient les paroles que le Christ Jésus ajoute : « Ce que tu lieras sur la terre (ce qui liera la nature la plus profonde) correspond à ce qui est lié au ciel, et ce que cette même nature déliera ici-bas sera également délié dans le ciel. »

Aux temps anciens, tout le sens des rapports humains reposait sur la consanguinité ; mais de plus en plus, les hommes seront unis par des liens spirituels et moraux. Ainsi, si un homme crée une association, elle doit prendre à ses yeux une grande valeur. Du point de vue anthroposophique, nous dirions que le Karma d'un homme doit s'unir au Karma d'une communauté.

Comme vous le savez déjà le fait de donner quelque chose à un pauvre ne contredit nullement la notion de Karma ; il en est exactement de même lorsqu'un groupement prend sur lui un Karma individuel. Le groupement peut aider l'individu à porter son destin. En d'autres termes, voici ce qui peut se passer dans les relations d'ordre moral : l'un des membres d'une société commet une mauvaise action ; celle-ci s'inscrit naturellement dans son Karma, mais elle aura des conséquences pour tout le Cosmos. Cependant il peut se trouver que des amis disent : aidons-le à porter son Karma. Il faut bien que la dette personnelle soit payée, mais une communauté peut venir en aide à celui qui a commis une mauvaise action.

Le Karma de l'individu peut s'être tellement solidarisé avec celui d'une association que celle-ci prend consciemment sur elle de porter la faute de ce membre ; l'association toute entière pâtit avec l'individu, mais le soutient,



l'améliore. Elle peut lui dire : « Tu as péché mais nous intervenons en ta faveur. Nous nous chargeons de ce qui améliorera ton Karma. » Dans le cas d'une Église, cette Église s'imposera par là-même l'obligation de prendre sur elle les péchés individuels, d'aider l'homme à porter son Karma. Il ne s'agit pas de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'absolution des péchés » mais d'un lien réel, de la prise en charge des péchés. Et il faut que la communauté le fasse consciemment.

Pour peu qu'on comprenne de cette façon ce que signifie « lier » et « délier », il faudrait qu'à chaque absolution, on pense au devoir qui incombe de ce fait à la communauté. Du fait que les Karmas individuels s'imbriquent dans le Karma de l'association toute entière, il se forme ainsi un véritable réseau. De par ce que le Christ a fait descendre des hauteurs spirituelles, ce réseau doit reproduire dans ses traits essentiels l'ordonnance qui règne au ciel ; le Karma de chacun doit être lié au Karma général, non pas n'importe comment, mais de telle façon que l'organisme commun devienne l'image de l'ordre céleste.

Pour ceux qui en soupçonnent la portée, cette scène, dite de la « confession de saint Pierre » commence à prendre un sens infiniment profond. C'est en quelque sorte la fondation d'une humanité future qui va s'édifier sur le moi. Dans cette conversation intime avec ses plus proches disciples, le Christ reporte la force qu'il tire du Macrocosme sur l'œuvre que les disciples vont devoir fonder. À partir de ce moment, dans l'Évangile de saint Matthieu, les disciples vont être conduits pas à pas vers les forces solaires, les forces cosmiques que l'entité du Christ rassemble pour les faire descendre sur eux.

Vous vous souvenez que dans l'une des voies de l'initiation, l'adepte se répand dans l'univers. Le Christ apporte l'impulsion nécessaire à cette expansion. C'est pourquoi il dirige ses disciples vers le Cosmos. L'adepte qui passe par cette initiation grandit consciemment dans l'univers qu'il découvre par fragments successifs, et le Christ lui-même, se dilatant pour ainsi dire à travers le Macrocosme, lui révèle de toute part ces courants qui y circulent, ces courants qu'il concentre finalement sur les disciples. Voyons comment cela se fait.

Représentons-nous bien la scène : un homme s'endort ; son corps physique et son corps éthérique reposent sur son lit, tandis que son corps astral et son moi s'étendent dans le Cosmos et se pénètrent de ses forces. Si le Christ s'approchait alors, ce serait lui qui attirerait ces forces vers le dormeur et qui les illuminerait consciemment. C'est bien ce que décrit la scène suivante : les disciples montent en bateau pendant la dernière veille de la nuit ; ils s'aperçoivent que celui qu'ils avaient pris tout d'abord pour un fantôme, c'est le Christ qui fait pénétrer en eux la force du Macrocosme.

Les scènes suivantes de l'Évangile de saint Matthieu ne décrivent pas autre chose que cet acheminement des disciples vers les forces cosmiques. Le Christ les conduit pas à pas sur la voie que doit parcourir celui qu'il s'agit d'initier. C'est comme si le Christ lui-même s'engageait dans cette voie et prenait les disciples par la main pour les guider. Je voudrais vous montrer encore comment il les entraîne

dans le Macrocosme.

Lorsqu'on se fait du monde spirituel une image vivante et lorsque les facultés de clairvoyance s'accroissent, on apprend bien des choses qu'on ne pouvait pas savoir auparavant ; par exemple comment se fait la croissance des plantes. Devant une plante, le matérialiste se dit : voici une fleur, la fleur donne un fruit ; une graine se développe ; on peut la prendre et la mettre en terre ; elle y pourrit et il surgit alors une nouvelle plante qui porte à son tour des graines ; c'est ainsi qu'une plante en reproduit une autre. Le matérialiste se figure que des éléments de la graine mise en terre ont passé dans la nouvelle plante. Il ne peut guère penser autrement : si minime que ce soit, quelque chose de matériel doit bien passer d'une plante à l'autre. Mais il n'en est pas ainsi. En fait, et pour ce qui est de la matière, l'ancienne plante est entièrement détruite. Il se produit un saut, une solution de continuité, et, matériellement, la nouvelle plante est quelque chose d'absolument nouveau, une création nouvelle.

Pour saisir les conditions essentielles de la vie dans l'univers, il faut connaître une loi qui s'applique à tout le Cosmos ; cette loi veut qu'en ce qui concerne les conditions matérielles, il se produise des sauts brusques. On l'enseignait dans les Mystères d'une façon toute spéciale. On disait qu'en sortant dans le Cosmos le futur initié rencontrait, à un moment donné, les forces qui provoquent ces « sauts ». Or, dans le Cosmos, lorsqu'on avance dans une certaine direction, on se guide sur les constellations. Celles-ci sont alors comme des lettres.

Si donc on s'étend dans une direction déterminée, on se rend compte que l'on saisit le passage de l'ancêtre à sa descendance, qu'il s'agisse de plantes, d'animaux ou d'hommes, ou même de la vie planétaire, car là aussi, il y a des sauts. Lorsque la vie de Saturne se transforma en celle du Soleil, tout ce qui était matière s'est perdu. L'esprit est resté ; le matériel s'est dissipé. C'est l'esprit qui a provoqué le saut. Il en a été de même lors du passage du Soleil à la Lune, et de la Lune à la Terre. En petit comme en grand, il en est toujours ainsi.

Or, il existe deux signes correspondant à ce saut : un ancien signe par lequel on représentait la chose d'une façon plutôt imagée, et un signe plus nouveau que vous pouvez voir dans les calendriers : lorsque l'évolution progresse, ce qui est accompli s'incurve comme une espèce de spirale allant de l'intérieur vers l'extérieur. Mais cette nouvelle évolution n'avance pas en se rattachant directement à l'ancienne : entre la fin de l'ancienne et le début de la nouvelle, il se produit un saut... après quoi le mouvement reprend dans l'autre sens.

Ce signe, celui du Cancer, symbolise comment se fait l'expansion de la croissance et puis l'apparition d'une nouvelle poussée dans quelque évolution que ce soit. Mais il existait une façon plus ancienne de représenter la chose et, si étrange que cela puisse vous paraître, c'était l'image d'une ânesse et de son ânon, de l'ancêtre et du descendant. Cette image était censée figurer le passage d'un état à un autre. En fait, la constellation du Cancer était souvent dessinée autrefois sous

la forme d'une ânesse et de son ânon.

Il n'est pas sans importance de le savoir. Cela peut nous aider à comprendre que, lorsqu'on s'élève dans le Cosmos, il se produit aussi un tournant décisif pour lequel il faut recevoir des lumières entièrement nouvelles. Dans le langage astronomique, on dit que le soleil physique passe alors à travers la constellation du Cancer et redescend après avoir atteint son point culminant. Car il en est bien ainsi : le futur initié effectue d'abord une ascension dans le monde spirituel pour y connaître certaines forces et une fois qu'il les a reconnues, il les ramène avec lui afin de les mettre au service de l'humanité.

Tout cela, le Christ l'a montré aux disciples ainsi que le racontent l'Évangile de saint Matthieu et les autres Évangiles. Il n'agissait pas seulement par la parole, mais il recourait à des idées-images. Pour évoquer en une image vivante sa propre ascension vers les hauteurs auxquelles l'humanité devra un jour accéder par elle-même, il a employé le symbole de l'ânesse et de son ânon, c'est-à-dire qu'il a amené les disciples à comprendre ce qui, dans la vie spirituelle, correspond à la constellation du Cancer.

C'est sous cette forme que pouvaient s'exprimer les rapports spirituels et vivants qui unissaient le Christ à ses disciples, rapports d'une telle grandeur et d'une telle majesté qu'on ne pouvait guère en parler avec les mots humains d'une langue quelconque ; il fallait que le Christ introduisît ses disciples dans les conditions mêmes du monde spirituel et découvrit pour eux, dans la vie physique, les correspondances de l'univers macrocosmique. Il les élevait jusqu'au point où les forces de l'initié peuvent être mises au service de l'humanité.

Sa position est alors si élevée qu'on peut la comparer à celle du Soleil culminant dans le signe du Cancer. Rien d'étonnant par conséquent à ce qu'en cet endroit l'Évangile de saint Matthieu marque bien que la vie du Christ sur la terre atteint alors son point culminant et qu'il y insiste fortement par ces mots : « Hosanna dans les lieux très hauts ! » Ici, chaque expression est choisie pour montrer l'évolution qu'accomplissent les disciples ; grâce à ce qui se passe en eux, tout ce qui a été apporté par le Christ à l'évolution humaine va pouvoir désormais se répandre dans l'humanité.

Et le récit de la Passion, qui vient ensuite, décrit de quelle manière les disciples vont recevoir désormais comme une force réelle et vivante ce qu'ils ont d'abord reçu comme un enseignement. Par le Mystère du Golgotha, cette force se répandra ensuite comme par magie sur toute l'humanité. C'est de cette façon qu'il faut comprendre la suite de l'Évangile de saint Matthieu. Nous verrons mieux alors que l'auteur de cet Évangile s'est toujours rendu compte qu'il devait attirer l'attention sur le contraste entre l'enseignement vivant, directement perçu dans les hauteurs spirituelles, et l'enseignement destiné aux profanes, insensibles à ce qui émane du Christ lui-même. Ceci explique les entretiens avec les scribes et les pharisiens dont nous parlerons demain.

Rappelons encore aujourd'hui qu'après avoir mené ses disciples aussi loin que

possible, le Christ Jésus les a fait pénétrer dans les lieux mêmes où l'on conduisait les futurs initiés et leur a montré qu'en prenant cette voie, ils feraient par eux-mêmes l'expérience d'une ascension dans le monde spirituel ; il leur a révélé qu'ils avaient en eux une prédisposition à l'initiation, que celle-ci s'offre à eux et qu'ainsi, ils vont pouvoir s'étendre dans le Cosmos ; là, ils verront toujours plus nettement que la véritable nature du Christ remplit les espaces spirituels et qu'elle a eu son image en Jésus de Nazareth. Qu'ils dussent parvenir à cette initiation, devenir des initiés de l'humanité, le Christ devait le dire à ses disciples. Et il pouvait encore leur rappeler qu'on ne peut s'élever jusqu'à l'initiation libre qu'en faisant mûrir son être intérieur avec patience et persévérance.

Qu'est-ce qui grandit donc chez l'homme dont la vie intérieure devient de plus en plus vigoureuse et qui développe en lui la force supérieure, la clairvoyance ? Toutes ses aptitudes doivent s'accroître au point de recevoir les forces du Soi-Esprit, de l'Esprit de Vie et de l'Homme-Esprit. Une force venant d'en haut fera de lui un initié, un participant au Royaume des Cieux. Quant à l'heure où se produira cette illumination, elle dépend de la maturité, du Karma de chacun. Qui donc la connaît ? Seuls les initiés les plus élevés, ceux qui sont encore aux degrés inférieurs de l'initiation ne la connaissent pas. Si quelqu'un est assez mûr pour entrer dans le monde spirituel, l'heure de cette entrée viendra aussi pour lui. Certes, elle vient ; mais elle vient de telle façon qu'on ne s'y attend pas : elle vient comme un voleur dans la nuit !

Mais de quelle façon l'homme s'élève-t-il dans le monde spirituel ? Les Mystères anciens (et dans une certaine mesure aussi les modernes) connaissaient trois étapes pour l'initiation cosmique : à la première, l'homme percevait tout ce qu'on peut percevoir grâce au Moi spirituel ; alors il n'était plus seulement un homme au sens ordinaire du mot mais il était parvenu à ce que du point de vue des Hiérarchies, on appelle la « nature-Ange ». La hiérarchie des Anges est celle qui se trouve juste au-dessus des hommes. De même dans les Mystères perses, ceux qui s'élevaient dans le Macrocosme de telle façon que le Soi-Esprit agisse en eux, étaient appelés tantôt « Perses » (parce qu'ils n'étaient plus seuls désormais mais appartenaient à l'Ange du peuple perse), tantôt « Natures angéliques » ou « Natures divines ».

À l'étape suivante s'éveillait l'Esprit de Vie ; l'homme s'appelait alors soit « Héros solaire », au sens des Mystères perses, parce qu'il prenait alors en lui la force du soleil et s'élevait jusqu'au point où la force du soleil venait au-devant de la terre, — soit « Fils du Père ». Quant à celui dans lequel descendait l'Atma ou Homme-Esprit, on l'appelait « Père » dans les anciens Mystères. Telles étaient les trois étapes à parcourir pour celui qui devait être initié : Ange, Fils ou Héros solaire, et Père. Seuls les plus hauts initiés peuvent juger du moment où l'initiation peut commencer chez quelqu'un. C'est pourquoi le Christ disait : « L'initiation se produira si vous avancez sur les chemins par lesquels je viens de vous conduire ; vous vous élèverez dans le Royaume des Cieux, mais l'heure n'est connue ni des « Anges » (les initiés par le Moi spirituel), ni du « Fils » (les initiés

par l'Esprit de Vie), mais seulement de l'initié le plus élevé ou « Père » {31}.

Ici s'adresse à nous une parole de l'Évangile de saint Matthieu qui est absolument conforme à la tradition des Mystères. Et nous allons voir que le message concernant le Royaume des Cieux n'est pas autre chose que la prédiction faite aux disciples qu'ils vont passer par l'expérience de l'initiation. Que ce soit bien là sa pensée, le Christ le dit formellement dans saint Matthieu. Si on lit d'une façon exacte le passage en question, il tombe sous le sens que le Christ fait allusion à certains enseignements qui avaient cours à l'époque et qui se rapportaient à l'ascension dans le Royaume des Cieux. On prenait alors la chose d'une façon matérielle en se figurant que toute la terre allait s'élever vers le Royaume des Cieux tandis qu'on aurait dû savoir que seuls s'élèvent les initiés ; certains s'imaginaient que la terre allait matériellement se transformer en ciel.

C'est contre quoi le Christ met tout spécialement en garde ; il dit que les hommes qui prêcheront dans ce sens seront des prophètes de mensonge et des faux Messies. Aussi est-il fort surprenant que certains commentateurs des Évangiles prétendent aujourd'hui encore que la notion d'un Royaume de Dieu devant se réaliser prochainement d'une façon matérielle a été enseignée par le Christ Jésus lui-même. Quiconque sait vraiment lire l'Évangile de saint Matthieu comprend que le Christ parle d'un état spirituel auquel accède un initié. Dans la suite de l'évolution terrestre, toute l'humanité qui se rattache au Christ y accèdera également, car la terre elle-même sera spiritualisée.

Mais il faut que, sous cet angle, nous approfondissions encore l'Évangile de saint Matthieu. Le respect qu'il nous inspire est d'autant plus grand qu'il nous fait en quelque sorte saisir sur le vif et plus facilement qu'aucun des autres Évangiles, comment le Christ a instruit ses élèves en se plaçant avant tout au point de vue du Moi. Nous voyons ses disciples se presser autour de lui et nous observons comment les forces du Cosmos agissent au travers du corps humain. Le Christ conduit ses disciples en quelque sorte par la main, afin qu'ils apprennent ce que peut savoir celui qui aspire à l'initiation.

Nous saisissons comment les rapports humains ont pu se former autour du Christ Jésus. Tout cela fait de l'Évangile de saint Matthieu quelque chose de très proche de nous, de très humain. Cet Évangile nous permet de connaître l'homme Jésus de Nazareth, le porteur du Christ, et de voir comment le Christ descend dans la nature humaine. Les événements célestes eux-mêmes se traduisent d'une façon toute humaine dans les faits racontés par l'Évangile de saint Matthieu. Et ce n'est pas seulement le cas pour tout ce qui concerne l'initiation, ainsi que nous le verrons dans la prochaine et dernière conférence.

*L'intervention des êtres divins dans l'évolution humaine. Le Dieu qui descend et l'homme qui s'élève. La double préparation humaine répondant à la descente du Christ. — La substance solaire et les éthers, notamment l'éther du son ; le Verbe solaire. — Analogies entre les vies des hommes habités par les êtres divins. — Les différents points de vue des quatre évangélistes. — L'Évangile de saint Matthieu et la « confession de saint Pierre ». — Les paraboles. — La Résurrection. — Le Christ pacificateur. — Pour comprendre le Christ, il faut comprendre l'évolution. Sentiment de grandeur et de petitesse de l'être humain.*

Lorsque nous embrassons d'un coup d'œil toute l'évolution humaine et sa progression d'étape en étape, voici ce qui prend à nos yeux le plus d'importance : l'homme — se réincarnant sans cesse au cours des différentes époques — s'élève et parvient à certains degrés de perfection. Puis il transforme l'acquis ainsi obtenu en forces intérieures qui s'adaptent précisément aux nouveaux stades de l'évolution planétaire.

D'une part, nous voyons donc l'homme en voie de progrès qui, tout en avançant, ne perd pas de vue son but divin. Mais cet homme ne pourrait jamais parvenir aux sommets auxquels il est destiné si d'autre part, ne venaient pas à son secours des entités qui ont parcouru dans l'évolution universelle un chemin tout différent du sien. On peut dire que de temps à autre, des êtres venant d'autres sphères s'engagent dans notre voie terrestre et se lient à l'évolution humaine pour élever l'homme jusqu'à leur propre niveau.

En ce qui concerne par exemple les états planétaires antérieurs à notre terre, nous savons que dès l'ancien Saturne, des entités infiniment élevées, les Trônes, ont sacrifié leur substance, faite de volonté pure, afin qu'une première ébauche du corps physique humain puisse en être tirée. Et ce n'est là qu'un exemple d'ordre général. Car d'une façon constante des êtres plus avancés que l'homme descendent vers lui et s'unissent à son évolution ; pendant quelque temps ils vivent dans une âme d'homme, dans une entité humaine ; ils prennent la forme d'hommes, ou bien ils apparaissent comme une force dans l'âme humaine qu'ils imprègnent et inspirent ; si bien qu'un homme, ainsi animé par un Dieu, peut agir avec beaucoup plus d'efficacité que les autres dans l'évolution de l'humanité.

Notre époque niveleuse et matérialiste n'aime pas entendre dire qu'il puisse y avoir des hommes dans le monde qui soient en quelque sorte « habités » par une entité supérieure qui les inspire. L'homme moderne considérerait une pareille notion comme une épouvantable superstition. Et pourtant, un dernier vestige s'en est conservé jusque dans notre époque matérialiste, bien qu'il se cache sous une croyance inconsciente au merveilleux : on croit à l'apparition de personnalités

géniales, d'« hommes de génie ».

Ceux-ci, aux yeux de l'opinion courante, se détachent de la grande masse des hommes ; on dit qu'en leur âme germent d'autres facultés que celles de la nature humaine ordinaire. Il y a pourtant déjà des milieux où l'on n'y croit même plus et où l'on cherche à en nier l'existence, la pensée matérialiste ne pouvant plus discerner la marque de l'esprit. Mais d'une façon générale, on admet qu'il y ait des génies. Et pour peu qu'on n'en reste pas à une croyance aveugle, il faut bien reconnaître qu'à travers un homme de génie qui veut promouvoir l'évolution humaine, s'exprime une force qui tranche sur le niveau normal de la nature humaine.

Si l'on consultait ceux qui savent ce qu'il en est vraiment de ces hommes de génie, on se rendrait compte que lorsque quelqu'un surgit ainsi qui semble possédé par une force exceptionnelle de bonté, de grandeur, c'est qu'une puissance spirituelle a en quelque sorte élu domicile là où ces forces doivent trouver un champ d'action, à savoir l'âme humaine elle-même. Pour la conception anthroposophique, deux choses en effet sont possibles : 1° l'homme peut s'élever vers les hauteurs divines ; 2° des entités divines peuvent descendre dans des corps ou des âmes d'hommes.

Dans le premier drame rosicrucien, « La Porte de l'Initiation » {32}, une scène illustre ce fait : si quelque chose de particulièrement important doit arriver dans l'évolution humaine, il faut qu'un être divin s'unisse en quelque sorte à une âme d'homme qu'il imprègne. C'est une nécessité de l'évolution humaine.

Pour comprendre comment tout ceci se rapporte à notre existence spirituelle sur la terre, rappelez-vous qu'à ses origines, la terre était encore unie au soleil et que plus tard (à une époque qui remonte néanmoins à un passé infiniment lointain), le soleil et la terre se sont séparés. Vous savez, bien entendu, qu'il ne s'agit pas seulement d'une scission entre la matière terrestre et la matière solaire, mais d'une séparation entre des entités divines et spirituelles, liées d'une part au soleil et d'autre part aux autres planètes. Après la séparation de la terre et du soleil, certaines entités spirituelles sont restées unies à la terre alors que d'autres restaient liées au soleil parce qu'elles avaient dépassé le niveau des conditions terrestres. Ne pouvant pas compléter leur évolution cosmique sur la terre, elles devaient s'en séparer et transporter leur habitat sur le soleil.

Certaines entités spirituelles sont ainsi restées plus étroitement unies à la terre, alors que d'autres y exerçaient leur action à partir du soleil. Après la séparation du soleil, il y a donc eu deux champs d'action : la terre avec ses propres entités, et le soleil avec les siennes. Or les entités spirituelles qui peuvent aider l'homme du haut d'une sphère supérieure sont justement celles qui ont transféré leur champ d'action en dehors de la terre, sur le soleil. Parmi elles se recrutent celles qui, de temps à autre, s'unissent à l'humanité terrestre afin de faire avancer son évolution.

Dans les mythes populaires se retrouvent constamment ces « héros solaires »,

ces entités qui descendent des hautes sphères célestes prendre part aux destinées humaines. L'homme qui est pénétré, possédé par un être solaire de ce genre, est en réalité beaucoup plus que ne nous le ferait croire son apparence extérieure. L'apparence est une illusion, une Maya ; derrière la Maya se trouve l'être réel que seul peut soupçonner celui qui plonge son regard dans les profondeurs les plus secrètes d'une telle nature.

Dans les Mystères, on savait (et on sait encore) la vérité sur ces deux faits qui se rapportent à l'évolution humaine. On faisait (et on fait encore) la distinction entre les esprits divins qui descendent des sphères spirituelles et les hommes qui s'élèvent de la terre, les hommes qui s'efforcent de s'initier aux mystères de l'esprit. Quelle sorte d'entité rencontrons-nous dans la personne du Christ ?

Nous avons vu hier qu'en tant que Christ, Fils du Dieu vivant, c'est un être qui descend vers la terre. Si l'on voulait se servir d'un terme de la philosophie orientale, il faudrait lui donner le nom d'Avatar, de dieu qui descend vers la terre. Mais il ne l'est qu'à partir d'un certain moment. Celui-là, les quatre Évangélistes le décrivent dans la scène du Baptême par saint Jean-Baptiste. L'entité divine descend alors du domaine de l'existence solaire pour s'unir à un être humain. Il est bien évident qu'aux yeux des quatre Évangélistes, cette entité solaire est plus grande qu'aucun autre Avatar, qu'aucun être solaire qui ne soit jamais descendu ici-bas. C'est pourquoi cette entité exige que du côté humain vienne à sa rencontre une personnalité tout spécialement préparée pour cette rencontre.

C'est donc de l'être solaire, du Fils du Dieu Vivant venant aider l'homme dans son évolution que nous parlent les quatre Évangélistes ; mais de l'homme qui s'élève afin de recevoir cet être solaire, les auteurs des Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc seuls nous en parlent. Ils racontent comment, pendant trente ans, un homme va au-devant du moment solennel où il pourra recevoir en lui l'être solaire. Et l'entité que nous appelons le Christ est d'une nature si haute, si universelle, qu'il ne suffit pas que les enveloppes physiques, corporelles, qui doivent recevoir cet être solaire, y soient simplement préparées. Il faut qu'au devant de l'être solaire qui s'abaisse vers nous, s'élève une substance physique et éthérique tout à fait spéciale. Nous avons vu d'où cette substance a été tirée en étudiant l'Évangile de saint Matthieu. Mais ce n'est pas tout.

Chez l'être humain que décrit l'Évangile de saint-Matthieu, ce sont les enveloppes physique et éthérique qui avaient été formées de longue date, à travers les quarante-deux générations du peuple hébreu, pour recevoir l'être solaire ; mais chez lui ni l'enveloppe astrale, ni l'organisme porteur du véritable Moi ne pouvaient être préparés. Il fallait pour cela une préparation spéciale, celle qui fut acquise par l'autre entité humaine, celle de Jésus de Nathan dont saint Luc raconte la jeunesse.

Nous savons que les deux Jésus (celui de saint Matthieu et celui de saint Luc) n'ont plus fait qu'un lorsque l'individualité de Zoroastre, qui s'était d'abord saisie des enveloppes corporelles décrites par saint Matthieu, abandonna cet enfant



Jésus âgé de douze ans pour passer dans celui de l'Évangile de saint Luc. Elle devait y vivre dorénavant. Elle allait y développer le corps astral et l'organisme porteur du Moi, grâce aux qualités qu'elle avait acquises dans les corps physique et éthérique du Jésus de saint Matthieu. Ainsi les éléments supérieurs allaient pouvoir mûrir et recevoir, dans la trentième année de vie, l'être qui devait descendre des régions supérieures.

Pour résumer tout cet enchaînement de faits selon l'esprit de l'Évangile de saint Matthieu, il faudrait dire que l'auteur s'est d'abord demandé : Quels corps physique et éthérique pouvaient convenir à l'entité du Christ pendant son unique incarnation sur la terre ? Et d'après ce qu'il avait appris, il s'est dit : Pour qu'un corps physique et un corps éthérique aient pu être préparés dans ce but, il a fallu que les dispositions autrefois accordées à Abraham se soient pleinement épanouies à travers les quarante-deux générations du peuple hébreu ; ainsi se sont formés, par l'hérédité, le corps physique et le corps éthérique nécessaires.

Mais saint Matthieu s'est dit aussi : Ce corps physique et ce corps éthérique n'ont pu devenir des instruments adaptés que lorsqu'ils ont été utilisés par Zoroastre. Or Zoroastre, cette personnalité si grande, qui s'est préparée au sein de l'humanité pour recevoir et comprendre le Christ, n'a pu utiliser ces corps que tant qu'ils offraient la possibilité d'un développement, c'est-à-dire jusqu'à la douzième année ; à ce moment, il a dû les abandonner et se transporter en quelque sorte dans le corps du Jésus de saint Luc. Alors l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu a détourné son regard de ce qu'il avait contemplé jusqu'ici pour le reporter sur le Jésus de saint Luc, et il a suivi la vie de Zoroastre jusqu'à sa trentième année.

À ce moment, Zoroastre avait si bien fait progresser le corps astral et l'organisme porteur du Moi qu'il a pu tout offrir en sacrifice afin que, d'en haut, l'Esprit solaire, l'Être venant des sphères spirituelles en prenne possession. Tout cela est indiqué dans le récit du Baptême. Reportons-nous encore une fois à la séparation entre la terre et le soleil et rappelons-nous que certaines entités, ayant le Christ pour guide suprême, se séparèrent également de la terre au même moment. Or ces entités ne purent étendre que progressivement leur action à la terre et le Christ lui-même ne put y faire sentir son influence qu'au bout d'un certain temps.

Le départ du soleil entraîna encore une autre conséquence. Rappelons ce que nous avons souvent dit, c'est que la substance de l'ancien Saturne était relativement simple. C'était un état de feu ou de chaleur. Sur l'ancien Saturne, il n'y avait encore ni air, ni eau, ni même éther de lumière. Celui-ci n'est apparu que pendant l'existence solaire. Puis, pendant l'existence lunaire, une plus grande densification a donné naissance au liquide, tandis qu'un épurement produisait en sens inverse l'éther de son. À tout cela s'est ajouté, pendant l'existence terrestre : d'une part, un état de densification encore plus grand, le solide, l'état-terre, et d'autre part, un état plus subtil que nous appelons l'éther de vie. Nous avons donc sur la terre des états de chaleur, d'air (ou gazeux), d'eau (ou liquide) et de terre

(ou solide) et d'autre part, les états subtils que sont les éthers de lumière, de son et de vie, ce dernier étant le plus subtil que nous connaissions.

Mais lors du départ du soleil, ce n'est pas seulement la substance solaire qui est sortie de la terre, c'est aussi et en même temps sa partie spirituelle. Celle-ci est revenue peu à peu sur la terre mais elle n'est jamais revenue entièrement. (J'ai déjà expliqué tout ceci dans « Les Mystères de la Genèse » {33} ; je ne m'y attarde pas.)

De ces états supérieurs, éthériques, l'homme sur la terre ne perçoit guère que la chaleur, l'éther de chaleur, et à la rigueur, la lumière ; ce qu'il perçoit comme son n'est que le reflet du véritable son qui existe dans l'éther — c'est sa matérialisation. Lorsqu'on parle de « l'éther de son », on veut dire le support de « l'harmonie des sphères », qui n'est perceptible qu'à la clair-audience. Si le soleil, sous la forme physique qu'il a actuellement, envoie sa lumière vers la terre, il connaît également ces états supérieurs. Mais l'homme ne peut en avoir l'expérience que s'il s'élève par ses efforts à travers les étapes de l'initiation, ou bien si un être solaire descend exprès vers celui qui a été choisi pour être l'instrument du développement des autres hommes. Pour celui-là, le soleil commence à résonner, les harmonies des sphères à se faire entendre {34}.

Au-dessus de l'éther de son se trouve encore l'éther de vie. Et de même qu'à la base du simple son, il y a un son supérieur, intérieur, psychique, le « mot », la résonance ou le sens, ainsi se rattache à l'éther de vie un sens, un mot — ce qu'on a appelé en bas-persan « Honover » et ce que saint Jean l'Évangéliste appelle le « Logos », la sonorité pleine de sens qui est propre à l'essence solaire.

Au nombre des élus qui, au cours des temps, ne sont pas restés sourds au chant du soleil, à ce langage solaire, figurait justement Zoroastre, à l'aube de notre âge post-atlantéen. Et il ne s'agit pas d'un mythe mais d'une vérité littérale lorsqu'on dit que Zoroastre a reçu sa doctrine du Verbe solaire. Il était devenu capable d'accueillir ce Verbe solaire en lui. Qu'étaient donc au fond ces impressionnants, ces magnifiques enseignements que l'antique Zoroastre a transmis à ses disciples ? C'était le son, le sens même du Verbe solaire qui retentissait à travers cet instrument qu'était Zoroastre. C'est pourquoi la légende perse parle de la « parole solaire » qui s'est transmise par sa bouche, parole mystérieuse que recèle la vie même du soleil. Quand la légende s'attache au corps astral du soleil, elle parle d'Aoura-Mazdao ; mais elle connaît aussi la « parole solaire » qu'on a ensuite appelée « Logos » dans les traductions grecques.

La personnalité de Zoroastre, si supérieure fût-elle, n'avait pas encore atteint un degré d'initiation suffisant, dans ces temps reculés, pour recevoir consciemment ce qui devait parler à l'homme ; une personnalité de ce genre était en quelque sorte animée par un être sublime, à la hauteur duquel elle n'était pas encore parvenue. Zoroastre pouvait parler d'Aoura-Mazdao parce que l'aura du soleil se dévoilait à ses yeux, parce que l'entité spirituelle d'Aoura-Mazdao résonnait en lui, parce qu'à travers lui s'exprimait le Verbe solaire, la grande Aura,

la Lumière du monde. Le Dieu solaire faisait déjà par avance sentir aux hommes son action, mais sa substance extérieure ne les atteignait pas encore sur la terre. Le Verbe solaire constituait plutôt l'intérieur de leur âme.

Les enseignements de Zoroastre à ses disciples pourraient se traduire ainsi : Rendez-vous compte que derrière la lumière physique du soleil se trouve une lumière spirituelle. De même que derrière l'homme physique, il y a son astralité, son aura, ainsi derrière le soleil, il y a la « grande Aura ». Il faut considérer ce soleil physique comme le corps de lumière d'un être qui descendra un jour sur la terre ; il est en quelque sorte le corps extérieur qu'on apprend à connaître par la vision clairvoyante et dans ce corps se trouve un élément encore intérieur, une âme. De même qu'une âme s'exprime par un son, ainsi le Verbe solaire, le Logos solaire s'exprime par le moyen de l'Aura du soleil.

Zoroastre pouvait promettre à l'humanité qu'un jour la grande Aura, l'Être de lumière sortirait des sphères divines et spirituelles et que l'âme de cet Être de lumière serait le Verbe solaire. Il avait la connaissance prophétique de la venue de l'aura solaire et du Verbe solaire.

D'époque en époque, survécut dans les Mystères cette notion que la venue du Logos, du Verbe solaire avait été prédite à l'humanité. Elle fut toujours la grande consolation et l'espérance de ceux qui, pris dans l'évolution humaine, aspiraient à une forme d'existence plus haute. Et certains esprits solaires venaient s'unir à la terre ; quoique moins élevés, ils étaient pourtant des envoyés du Verbe, de l'Esprit de la lumière solaire, de l'Aura du soleil, et pouvaient donner à ce sujet des enseignements de plus en plus précis. Telle était l'une des faces de la tradition des Mystères telle qu'elle se transmet à travers les âges.

D'autre part, les hommes devaient apprendre qu'on peut s'élever, aller au-devant de ce qui descend ainsi vers la terre et qu'il faut mettre cette connaissance en pratique. Mais, aux temps préchrétiens, on ne pouvait pas encore croire que l'homme, dans sa faiblesse, puisse aller par lui-même vers l'être solaire le plus élevé, vers le Chef des esprits solaires, vers le Christ. Il était impossible à un homme isolé d'y parvenir par quelque initiation que ce fût. C'est pourquoi l'Évangile de saint Matthieu nous montre qu'il fallut faire appel à toutes les sèves du peuple hébreu pour qu'un tel homme puisse être engendré. Et d'autre part l'Évangile de saint Luc décrit de quelle façon les meilleurs des éléments composant l'homme terrestre durent être comme filtrés à travers une suite de 77 degrés, afin qu'au-devant de l'Être le plus sublime qui dût descendre ici-bas, puisse s'élever un corps lui convenant.

Or les élèves des Mystères, ceux qui se présentaient et sur lesquels agissait l'enseignement, n'étaient souvent que des êtres faibles. Il ne s'agissait pas toujours d'hommes capables d'embrasser du regard l'avenir de l'humanité, ou d'atteindre le développement qu'ils se proposaient. Ces candidats à l'initiation se divisaient par conséquent en plusieurs classes qui abordaient les connaissances ésotériques de façons très diverses. Il y en avait auxquels on expliquait surtout comment il fallait

qu'un homme se comporte, le mode de vie qu'il devait adopter pour devenir un instrument convenable, un temple pour l'entité solaire qui allait descendre.

Tandis que d'autres apprenaient ce qui doit mûrir en silence dans l'âme qui veut parvenir à la compréhension, au sentiment et à l'expérience intérieure d'un être solaire. Représentez-vous qu'il y avait, bien entendu, dans les écoles de Mystères des disciples dont la tâche consistait à se préparer pour devenir des porteurs, des temples d'un esprit solaire qui devait descendre ; on veillait sur eux dès leur petite enfance afin que leur corps évoluât en conséquence. Il en était ainsi autrefois et il en est au fond de même de nos jours, mais la mentalité matérialiste fait qu'on ne le remarque pas.

Supposons que vienne le moment où un être supérieur doit descendre des sphères spirituelles pour donner à l'humanité un nouvel élan. Ceux qui servent dans les Mystères doivent attendre que ce moment se produise ; ils doivent lire les signes des temps. Dans le calme et le renoncement, et sans faire parler d'eux, ils attendent l'heure où un Dieu va descendre du ciel pour faire réaliser un progrès à l'humanité. Mais ils ont aussi pour tâche d'observer attentivement les hommes afin de découvrir la personnalité qui pourra être guidée, orientée de telle façon qu'elle puisse recevoir en elle un être de ce genre. Lorsque l'être qui doit descendre ainsi est d'une élévation exceptionnelle, il faut que soit dirigée dès son enfance la personnalité qui devra en devenir le temple.

Tout cela se passe réellement ; mais on ne s'en aperçoit pas. C'est seulement plus tard, en écrivant la vie de ces hommes, qu'on découvre entre eux des analogies frappantes. Bien que les conditions extérieures se présentent différemment, ces vies présentent pourtant certaines ressemblances. Ceci explique qu'en remontant le cours de l'évolution humaine on y retrouve un peu partout des personnages dont les vies se ressemblent jusque dans les détails. La chose est indéniable et les historiens modernes s'en sont aperçus. Vous pouvez trouver dans des ouvrages qui sont courants, sinon très profonds, des tableaux comparatifs entre différentes biographies de ce genre.

Un professeur, Jensen de Marbourg entre autres, a découvert des similitudes entre les vies de Gilgamesh le Babylonien, de Moïse, de Jésus et de saint Paul. Il en a fait de beaux petits tableaux où il met en relief certains traits communs aux vies de ces personnages ; il en ressort d'extraordinaires ressemblances devant lesquelles la mentalité matérialiste reste bouche bée. La conclusion qu'on en tire est naturellement la suivante : les mythes ont été copiés les uns sur les autres ; l'auteur de la vie de Jésus a copié la biographie de Gilgamesh le Babylonien, la biographie de Moïse n'est qu'un décalque d'un ancien poème épique ; enfin, aucun de ces hommes, ni Moïse, ni Jésus, ni saint Paul, n'ont vraiment vécu en chair et en os ! On ne se doute pas jusqu'où ce qu'on appelle la recherche peut aller de nos jours pour trouver une interprétation matérialiste des faits !

Or ces similitudes proviennent tout simplement du fait que les personnages destinés à recevoir en eux un être divin, ont dû recevoir la même formation dès

l'enfance, ce qui n'a rien d'étonnant lorsqu'on tient compte des courants profonds de l'évolution universelle et humaine. Aussi, non seulement la mythologie comparée, mais aussi toute cette débauche d'imagination par laquelle on découvre, non sans peine, certaines ressemblances entre les mythes, ne sont-elles en somme qu'un jeu de l'esprit. Il ne peut rien en sortir.

À quoi sert en effet d'établir que dans la vie du Siegfried germanique et dans celle d'un héros grec quelconque, on peut relever des traits analogues ? Cela va de soi. Mais peu important les vêtements, il s'agit de savoir qui les porte ! Or ces choses ne peuvent être établies que par la recherche occulte. Ce qui nous intéresse ici, c'est que ceux qui doivent devenir des temples pour un être qui va faire progresser l'humanité, sont conduits d'une façon spéciale et que, par conséquent, une ressemblance, un certain parallélisme doivent nécessairement s'établir entre les grandes lignes de leurs existences.

Depuis des temps immémoriaux, il y avait dans les temples des mystères certaines prescriptions au sujet de ce qui doit se passer pour ces êtres. Chez les Esséniens en particulier, ces prescriptions se rapportaient au Christ, à ce que devraient être le Jésus de Salomon et le Jésus de Nathan qui allaient devoir s'élever à la rencontre du grand esprit solaire. Mais tous n'étaient pas initiés à ces secrets. Il y avait différentes classes parmi les initiés ; les uns voyaient surtout ce qu'un être humain, destiné à aller au-devant du Dieu, devait faire pour se rendre digne de lui ; d'autres savaient comment un Dieu se comporte lorsqu'il se manifeste dans un être humain, lorsqu'il se manifeste en lui pour ainsi dire comme un « génie ». Car les hommes d'aujourd'hui ne savent pas voir que les génies se ressemblent aussi beaucoup lorsqu'ils prennent possession d'un être humain. Mais de nos jours, on n'écrit pas les biographies du point de vue de l'esprit ; on fait des fichiers. Sans quoi, si l'on voulait par exemple expliquer le génie de Goethe du point de vue spirituel, on lui trouverait une extraordinaire ressemblance avec ceux de Dante, d'Homère et d'Eschyle.

L'humanité est aujourd'hui très fière de se déclarer incapable de suivre l'évolution d'un génie dans la personnalité d'un homme. On s'efforce, pour les grands poètes, d'établir quelles ont été les différentes rédactions d'un poème et l'on fait grand bruit autour de la fraîcheur, de la spontanéité qui se manifeste dans ces ébauches ; on regrette que l'auteur les ait perdues en vieillissant. Mais la vérité, c'est qu'on ne veut comprendre les poètes que tant qu'ils sont jeunes.

On se fait gloire d'en rester à la « jeunesse » ; ce qui est « vieux », on le dédaigne, sans se douter que ce n'est pas le poète qui a vieilli, mais que soi-même, on est resté enfant. C'est là un mal très répandu ; ne nous étonnons donc pas qu'il existe si peu de compréhension pour le fait qu'un être divin puisse prendre possession d'un individu et que cet être divin se manifeste chez des hommes différents et à des époques différentes d'une manière qui, au fond, est toujours la même. Comme ce sont là des choses difficiles à comprendre, on en répartissait l'enseignement entre plusieurs classes.

Ainsi, les Mystères ont enseigné à certains disciples comment on se prépare à recevoir l'être divin, et à d'autres comment l'Être de lumière, le Logos, le Verbe solaire descend vers la terre. Pour ce qui est du Christ, cette descente s'est faite de la façon la plus compliquée. Et s'il avait fallu plus de quatre Évangélistes pour exposer ces faits grandioses et prodigieux rien n'eût été plus naturel. Cependant il n'y en eut que quatre qui se soient donné la peine de comprendre ces mystères.

Deux d'entre eux — les auteurs des Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc — ont cherché à décrire celui qui allait s'élever au-devant de l'être solaire — saint Matthieu relativement aux corps physique et éthérique, saint Luc à l'égard du corps astral et de l'organisme porteur du moi. Saint Marc, par contre, a décrit l'aura du soleil, la grande Aura, le corps de Lumière, la Lumière spirituelle qui rayonne à travers les espaces de l'univers et dont l'activité pénètre le corps du Christ. Il n'a donc commencé qu'au Baptême, au moment où la Lumière du monde descend des hauteurs. Quant à l'Évangile de saint Jean, il décrit l'âme de cet Esprit solaire, le Logos, le Verbe solaire, l'élément intérieur. Cet Évangile est de tous le plus profond.

C'est ainsi que les faits ont été répartis et que l'entité si complexe du Christ Jésus a été décrite de quatre côtés différents. Les quatre Évangélistes ont bien révélé le Christ en Jésus de Nazareth ; mais chacun d'eux a été pour ainsi dire contraint de s'en tenir à son propre point de vue ; car c'est de ce point de départ qu'il est parvenu à sa vision clairvoyante et qu'en somme, il a pu décrire cette entité si complexe. — Reprenons une fois de plus la chose afin qu'elle pénètre réellement jusque dans nos âmes.

Saint Matthieu a pour tâche de décrire l'enfant Jésus de Salomon ; il observe comment les forces du corps physique et du corps éthérique sont préparées, comment ces enveloppes sont ensuite rejetées par Zoroastre et comment celui-ci transporte dans le Jésus de saint Luc ce qu'il a acquis dans les corps physique et éthérique du Jésus de Salomon. À partir de ce moment, il faut que saint Matthieu suive l'évolution de quelque chose dont il n'a pas raconté le début. Mais ce qu'il suit surtout, et dont il avait vu le commencement, c'est la destinée, l'acquis, l'évolution de ce qui passe du Jésus de Salomon à celui de Nathan.

Il dirige son regard moins vers les éléments de l'astral et du moi contenus dans le Jésus de saint Luc que vers ce qui provient du Jésus qu'il a dépeint. Et lorsqu'il décrit l'Être solaire descendu ici-bas, il pense surtout aux facultés que le Christ a pu posséder du fait qu'il avait un corps physique et un corps éthérique développés par le Jésus de Salomon. On retrouvait bien entendu ces qualités chez le Christ et c'est ce côté-là auquel saint Matthieu continue de s'attacher avec une précision toute particulière. Car il conserve pour lui une importance primordiale.

L'auteur de l'Évangile de saint Marc dirige son regard, dès le début, vers l'Esprit solaire qui descend du ciel. Il ne s'occupe pas de l'être terrestre ; le corps physique n'est pour lui que l'instrument nécessaire à l'action de l'Esprit solaire qui vit en lui. Il attire donc l'attention sur les faits qu'il peut saisir — en montrant avant tout

comment agissent les forces de l'Esprit solaire. Il y a donc bien des ressemblances entre saint Matthieu et saint Marc, mais ils partent de points de vue différents. Le premier fait plutôt ressortir les caractéristiques extérieures ; il montre comment se sont révélées plus tard des qualités qui avaient été incorporées dès les premières années et de quelle façon particulière elles ont agi. Saint Marc, par contre, ne se sert du Jésus physique que pour montrer quelle a pu être l'action de l'Être solaire sur la terre. Si vous voulez vraiment comprendre les Évangiles jusque dans tous leurs détails, il faut que vous sachiez que le regard de chacun des Évangélistes est toujours orienté vers le but qu'il s'est donné d'emblée.

L'auteur de l'Évangile de saint Luc s'attache avant tout à caractériser le corps astral et l'organisme porteur du moi — c'est-à-dire nullement les expériences de Jésus en tant que personne physique, mais les sensations, les sentiments qui vivent dans son corps astral. Le corps astral est aussi le porteur de forces créatrices, de tout ce qui est pitié, miséricorde. Si le Christ pouvait être si plein de compassion, c'est qu'il avait le corps astral du Jésus de Nathan. Voilà pourquoi, dès le début, saint Luc met l'accent sur la charité, sur tout ce que peut faire le Christ Jésus, justement parce qu'il porte en lui ce corps astral.

Quant à l'auteur de l'Évangile de saint Jean, il voit que le principe le plus haut qui puisse exercer une action sur la terre, l'âme de l'Esprit solaire, agit parmi les hommes par l'intermédiaire de Jésus. Lui non plus ne s'intéresse pas particulièrement à l'existence physique ; son regard est fixé sur les hauteurs, sur le pur Logos solaire, et le Jésus physique n'est pour lui qu'un moyen de voir comment le Logos solaire se comporte dans l'humanité. Et là où il a dirigé son regard dès le début, il l'a toujours maintenu.

Nous autres hommes, nous ne pouvons voir du dehors nos corps physique et éthérique que lorsque nous dormons. Dans ces deux corps vivent toutes les forces des entités divines qui, pendant des millions et des millions d'années, ont travaillé à constituer ce temple qu'est le corps physique. Nous avons vécu dans ce temple depuis l'âge lémurien et nous l'avons de plus en plus corrompu. Mais, à l'origine, il nous est venu à travers Saturne, le Soleil et la Lune, où vivaient et agissaient des êtres divins. Et lorsque nous le regardons, nous pouvons nous dire qu'il est le temple que nous ont préparé les dieux — ces dieux qui ont bien voulu le tirer de la matière solide.

Notre corps éthérique contient des essences plus subtiles de l'être humain ; seulement, l'homme ne peut pas le voir, parce que les influences lucifériennes et ahrimaniennes l'en ont rendu incapable. Dans ce corps éthérique vit aussi quelque chose qui appartient au soleil ; l'harmonie des sphères, ce qu'on peut percevoir des dieux au-delà du physique, résonne en lui. Dans ce corps éthérique vivent des divinités sublimes, tout particulièrement celles qui s'apparentent aux dieux solaires.

Le corps physique et le corps éthérique peuvent donc être considérés comme les principes les plus parfaits de l'entité humaine. Lorsque nous les abandonnons

dans le sommeil, lorsqu'ils se détachent de nous, ils sont comme sillonnés, parcourus par des entités divines.

Ce corps physique qu'il avait eu en vue dès le début, l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu devait donc continuer à le suivre dans la personne du Christ. Mais ce corps physique n'était plus là, puisqu'il avait été abandonné à partir de la douzième année. Pourtant, ce qu'il avait de divin avait été transmis à l'autre corps physique, celui du Jésus de Nathan. Et si le corps physique de Jésus de Nazareth était si parfait, c'est qu'il était imprégné des forces qu'il avait reçues du corps du Jésus de Salomon.

Représentons-nous maintenant comment l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu va considérer Jésus mourant sur la croix : son regard est toujours tourné dans la même direction. Or l'esprit abandonnant maintenant le corps physique emporte avec lui tout ce qui était divin. C'est donc sur cette séparation entre l'âme du Christ et l'élément divin contenu dans sa nature physique que l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu fixe son regard. Et cette très ancienne parole des Mystères : « Mon Dieu, mon Dieu, comme tu m'as glorifié ! », qui résonnait toujours lorsque la nature spirituelle de l'homme sortait de son corps physique pour contempler le monde spirituel, saint Matthieu la modifie ainsi, en considérant le corps physique : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Tu m'as quitté, tu m'abandonnes. C'est sur ce moment précis de l'« abandon » que saint Matthieu attache principalement son regard.

Quant à l'auteur de l'Évangile de saint Marc, il montre comment s'approchent les forces extérieures de l'Aura solaire — comment l'Aura solaire, le corps de l'être solaire s'unit au corps éthérique. Celui-ci est dans la même situation que notre propre corps éthérique pendant que nous dormons. Comme pendant le sommeil les forces extérieures solaires nous quittent, de même elles partent lors de la mort physique de Jésus. La même parole se trouve donc dans l'Évangile de saint Marc.

L'auteur de l'Évangile de saint Luc observe aussi, au moment de la mort du Christ Jésus, ce vers quoi il a toujours tourné ses regards, c'est-à-dire le corps astral et l'organisme porteur du moi. C'est pourquoi il n'emploie pas les mêmes mots. Ce qu'il a surtout en vue, ce sont d'autres faits qui se rapportent au corps astral où, à ce moment-là, sont développés au plus haut point la compassion et l'amour. Il a donc noté cette parole : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » C'est là une parole d'amour qui peut seulement venir de ce corps astral sur lequel dès le début, l'Évangile de saint Luc a mis l'accent. Toute l'humilité, toute l'abnégation qui s'y manifestent proviennent dans leur grandeur de ce corps astral sur lequel jusqu'à la fin saint Luc a fixé son regard. De là les paroles par lesquelles il conclut : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ! »

Quant à saint Jean, il décrit ce qui a bien été pris à la terre mais qui doit se réaliser dans l'ordre terrestre grâce à l'homme : le sens de l'ordre terrestre qui est contenu dans le Verbe solaire. Son objectif principal, c'est ce qui s'est accompli sur le Golgotha comme un ordre venu de la croix. Il nous décrit qu'à ce moment-là, le



Christ instaure une fraternité plus haute que celle qui se fonde sur la parenté du sang. Les fraternités antérieures subsistaient par le sang. Marie est la mère, la mère par le sang. Mais ce qui doit unir dans l'amour les âmes entre elles a été établi par le Christ. À son disciple aimé, il ne donne pas une mère de par les liens du sang ; il lui donne par l'esprit sa propre mère. Renouvelant ainsi les liens primordiaux perdus par l'humanité depuis son origine, il fait entendre du haut de la croix, dans un sens nouveau, ces paroles : « Voilà ton fils ! » et « Voilà ta mère ! » L'esprit constructeur qui fonde les nouvelles communautés, c'est l'éther de vie, celui qui met l'ordre dans la vie, qui pénètre dans la Terre grâce à l'action du Christ.

Un même fait — le fait du Christ — se retrouve donc derrière tout ce que décrivent les Évangélistes. Mais chacun d'eux écrit du point de vue qu'il a choisi en commençant ; d'après ses possibilités, chacun d'eux a tourné son regard clairvoyant vers ce qu'il était préparé à contempler ; — le reste lui échappe. Il faut donc se dire que cet immense événement ne nous apparaît pas sous des formes contradictoires, du fait qu'il a été décrit de quatre côtés différents ; au contraire, nous n'apprenons à le connaître qu'en confrontant ces quatre différents aspects. Il nous semble alors tout à fait naturel que, par exemple, la confession de saint Pierre, dont nous avons parlé hier, ne se trouve que dans saint Matthieu et non pas dans les autres Évangiles.

Saint Marc décrit le Christ comme une force solaire, comme la force cosmique universelle qui agit — mais d'une façon nouvelle — dans la terre. Il peint donc la force majestueuse de l'Aura solaire dans ses activités élémentaires.

En parlant de la vie intérieure du Christ Jésus, de son corps astral, l'Évangile de saint Luc décrit de préférence l'individualité humaine, la manière dont l'homme vit pour lui-même ; car, dans le corps astral, l'homme vit pour lui ; c'est là que réside son égoïsme la plus intime, la plus profonde ; c'est là qu'il grandit en lui-même. Par son corps astral, l'homme n'est pas disposé à rechercher les liens avec ses semblables. La force qui tend à associer les êtres, celle par laquelle un être entre en rapport avec un autre, se trouve dans le corps éthérique. Saint Luc n'a donc aucune raison de parler d'une communauté à fonder. Et encore bien moins saint Jean, qui s'attache à dépeindre le moi.

Par contre, saint Matthieu, qui en le Christ Jésus décrit l'homme, a des raisons toutes spéciales de parler des relations, des expériences humaines qui résultent de ce qu'un Dieu a pris un jour la forme humaine. Les rapports que ce Dieu, homme parmi les hommes, peut établir entre des êtres humains, rapports qui vont donner naissance à des communautés, à la fondation d'un tout homogène, voilà ce que devait décrire tout spécialement l'Évangéliste qui a montré ce qu'il y a de plus humain dans le Christ Jésus ; dès le début en effet, il a observé comment le Christ agissait en tant qu'homme à travers ce qu'il tirait des corps physique et éthérique.

Pour peu que nous ayons le sens intérieur de ces choses, nous trouverons donc tout naturel que ces mots : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai ma

communauté » ne se trouvent que chez saint Matthieu. Pourtant, si nous considérons les multiples discussions que provoquent ces textes entre théologiens modernes de différentes nuances, nous y découvrirons sans doute beaucoup d'habileté, d'ingéniosité, mais nulle part de compréhension pour le sens profond de ces paroles. Ceux qui les rejettent le font parce que l'Église catholique les accepte et que son organisation extérieure repose sur elles.

Peut-être a-t-on en effet abusé de ces paroles ; mais ce n'est pas une preuve qu'à l'origine elles aient été introduites pour servir à l'Église catholique. Ceux qui les critiquent ne savent au fond rien alléguer contre elles. L'un d'eux a trouvé cette explication : l'Évangile de saint Marc serait de beaucoup le plus ancien ; ceux de saint Matthieu et de saint Luc auraient été copiés et complétés d'après lui. Ceci expliquerait que l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu ait ajouté certaines choses à ce qu'il copiait ; et de même l'auteur de l'Évangile de saint Luc. Voulant soutenir l'Église, l'auteur de l'Évangile de saint Matthieu aurait eu, en particulier, l'idée d'ajouter ces mots : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. »

Il y a sans doute certains textes anciens pour lesquels il est impossible de prouver que telle ou telle parole s'y trouvait. Mais pour ces mots tirés de l'Évangile de saint Matthieu, il est certain qu'ils font partie de la substance la moins contestable des Évangiles ; il n'existe en effet pas la moindre raison philologique de les mettre en doute. On peut considérer certains textes comme douteux parce qu'ils nous ont été transmis d'une façon vraiment très compliquée ; mais contre les paroles de la confession de saint Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » et contre cette autre parole : « Tu es Pierre et sur cette pierre, etc. », on ne peut faire aucune objection du point de vue de la philologie. La récente découverte de certains documents aurait pu fournir des objections, mais, dans ces documents, le passage en question se trouve être illisible parce qu'il est très abîmé. Du moins c'est ce que disent les philologues. Et l'on est bien obligé de se fier sur ce point à ce que rapportent ceux qui ont vu les manuscrits.

Si nous comprenons bien que dans saint Matthieu le Christ Jésus est surtout décrit en tant qu'homme, armés de cette clé, nous allons pouvoir frapper partout où nous voudrons : nous comprendrons aussi les paraboles que le Christ a racontées à ses disciples et à ses auditeurs moins intimes.

Hier, nous avons montré comment l'homme évolue de l'inférieur vers le supérieur, comment il se hausse jusqu'à l'âme de conscience qui s'épanouit comme une fleur dans l'entité humaine, comment il s'élève vers l'impulsion du Christ qui vient à lui. Au cours des cinq époques de civilisation, les cinq parties de la nature humaine : le corps éthérique, le corps astral, l'âme de sensibilité, l'âme de raison et l'âme de conscience, tout cela croît de bas en haut. L'homme peut les former et les développer, les utiliser de façon à leur permettre, l'instant venu, de s'imprégner de l'impulsion du Christ. Il est offert à l'humanité toute entière de pouvoir participer au Christ.

Mais il faut que ces cinq éléments de la nature humaine soient cultivés comme

il convient, de bas en haut. Sans quoi, ils ne seront pas assez mûrs pour recevoir le Christ. Si, au cours de leurs incarnations successives, les hommes ne se préparent pas à recevoir le Christ, celui-ci aura beau venir, ils ne pourront pas s'unir à lui. Ils n'auront pas mis d'huile dans leurs lampes. Tous ceux qui n'auront pas mis d'huile dans leurs lampes sont représentés dans l'admirable parabole des « cinq vierges folles » qui, parce qu'elles n'ont pas garni leurs lampes à temps, ne pourront pas s'unir au Christ à l'heure dite alors que les cinq autres le pourront. Toutes les paraboles qui reposent sur des nombres éclairent jusque dans ses profondeurs l'impulsion que le Christ a pu apporter aux hommes.

Mais ce n'est pas tout. Le Christ faisait aussi comprendre à ses élèves qu'il ne faut pas seulement voir le côté matériel des choses, mais qu'un objet peut être considéré comme le symbole d'une réalité cachée. Il voulait leur faire remarquer comment il était possible à chacun de penser. Il se fit donc donner une pièce de monnaie et, leur montrant l'image de César qu'elle portait, il leur fit comprendre que cette pièce n'était pas seulement du métal mais le symbole de la soumission à un certain gouvernement, à un certain souverain. « Ce qui, là-dedans, appartient à César, rendez-le à César. Cela lui appartient d'après l'image, non pas d'après le métal. Mais apprenez aussi (c'est cela qu'il voulait dire) à considérer de la même façon l'homme et tout ce qui fait de lui le porteur et le temple du Dieu vivant. Considérez l'homme comme vous considérez une pièce de monnaie : apprenez à voir dans l'homme l'image de Dieu ; alors vous découvrirez de quelle façon il appartient à Dieu. »

Toutes ces paraboles ont un sens profond, au-delà de celui, plus terre à terre, qu'on leur attribue d'habitude. On le découvre lorsqu'on sait que le Christ n'utilisait pas les images comme on le fait si souvent à notre époque de journalisme, mais qu'il les tirait du fond de la nature humaine ; il voulait conduire l'auditeur à penser jusqu'au bout, à appliquer l'image à sa propre nature. Il faudrait apprendre à l'homme comment il peut par la pensée passer d'un domaine à un autre, pour lui montrer comment une chose peut se révéler comme absurde.

Lorsque, par exemple, certains ont eu pour la première fois l'idée que le Bouddha, le Christ, etc. devaient être des « mythes solaires », il s'est trouvé quelqu'un pour contester cette méthode d'appliquer superficiellement des images mythiques ou des signes du Zodiaque à de grands événements. Si l'on prétend, a-t-il dit, que la vie du Christ reproduit un mythe solaire pour en conclure que le Christ Jésus n'a pas existé, on peut aussi bien prouver que Napoléon n'a jamais vécu. La chose est des plus faciles : on dit que Napoléon portait le nom du dieu solaire Apollon.

Or, en grec, l'N devant un nom ne correspondait pas à une négation, mais à un renforcement ; Napoléon serait donc N'Apollon, c'est-à-dire une espèce de « sur-Apollon ». On peut aller plus loin et découvrir d'extraordinaires ressemblances. Rappelez-vous les analogies que l'inventeur du « Jésus qui n'a pas existé », le

professeur Drews, a découvertes entre des noms tels que Jésus, Josué, Jason, etc. De même, on peut faire d'extraordinaires rapprochements entre le nom de la mère de Napoléon, Loëtitia, et celui de la mère d'Apollon, Latone. On peut aller plus loin encore et dire que le soleil, Apollon, est entouré de douze constellations, comme Napoléon avait autour de lui douze maréchaux. Et ce n'est pas par hasard que le héros du mythe napoléonien avait justement six frères et sœurs, ce qui, avec Napoléon, faisait sept, de même que le nombre des planètes est de sept. Donc, Napoléon, personnage mythique, n'a jamais existé !

Voilà une satire très spirituelle des interprétations symboliques qui jouent un si grand rôle aujourd'hui.

Tout cela nous montre qu'il est indispensable d'aborder avec une préparation qui soit aussi d'ordre intérieur ce que racontent les Évangiles sur le plus grand événement du monde. Les anthroposophes en particulier peuvent pécher très facilement sur ce terrain ; ils ne s'abstiennent pas toujours de jouer avec les symboles et les correspondances tirées du monde des astres. C'est pourquoi dans ce cycle, où j'ai parlé des grands événements de l'évolution humaine et de leur expression dans le langage des étoiles, je tenais à vous montrer comment employer avec précision ce langage là où l'on est sûr de comprendre de quoi il est question. Approchez donc, après cette préparation, du point culminant où aboutissent les Évangiles.

J'ai déjà indiqué que le Baptême et l'histoire de la vie et de la mort sont les deux étapes de l'initiation. Il me reste à vous dire comment, après avoir conduit ses disciples au point où ils voient l'être humain se répandre dans le Macrocosme, où ils peuvent regarder au-delà de la mort, le Christ ne leur montre pas la résurrection dans le sens étriqué qu'on y attache souvent. Ce qu'en dit saint Paul est en conformité aussi bien avec l'Évangile de saint Matthieu qu'avec celui de saint Jean et doit être pris à la lettre : Sur le chemin de Damas, c'est le Ressuscité qui lui est apparu ! Et saint Paul insiste encore sur le fait qu'il lui a été donné de voir ce qu'avaient vu un jour les autres frères, les douze et les cinq cents. Les autres ont vu après sa résurrection le Christ tel que saint Paul l'a vu ensuite.

L'Évangile raconte que Marie de Magdala, qui avait vu le Christ quelques jours auparavant, le vit après sa résurrection et, ne le reconnaissant pas, le prit pour le jardinier. Si vraiment il avait eu le même aspect que quelques jours auparavant, la chose eût été impossible, anormale. Car on ne croira jamais qu'elle ne l'ait pas reconnu après si peu de temps, si sa personne n'avait pas changé d'aspect. Nous devons donc tenir pour certain qu'un changement a eu lieu. Et si nous suivons attentivement les Évangiles, nous concluons que les yeux des disciples ont été nécessairement ouverts par tous les événements de Palestine lors du Mystère du Golgotha ; ils pouvaient donc reconnaître désormais le Christ tel qu'il était après avoir abandonné à la terre son corps physique : l'Esprit qui vit dans l'univers et

qui l'âme.

Saint Matthieu dit tout cela longuement et dans les termes peut-être les plus significatifs qu'on ait jamais trouvés dans un document. Il fait clairement ressortir que le Christ a vécu à un moment donné dans un corps physique humain ; mais ce fait est plus qu'un simple fait. C'est une cause première, une impulsion, une source d'effets. Le Verbe solaire, l'Aura du soleil, que Zoroastre décrivait autrefois comme extérieure à la terre, a pu, par la vie du Christ Jésus, s'unir à la terre, l'épouser. Ce qui est ainsi désormais uni pour toujours à la terre ne l'était pas avant le Christ. Et il convient que les anthroposophes le comprennent.

Le Christ ressuscité est donc celui-là même qui s'est révélé aux yeux des disciples devenus clairvoyants, comme un Esprit qui participe désormais à l'existence de la terre. C'est lui qui a pu dire : « Allez et faites de tous les peuples mes disciples. Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et apprenez-leur à garder mes commandements. Voici, je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps terrestres ! » La science spirituelle doit nous amener à comprendre ce qui a pris naissance à ce moment-là : l'union de l'Aura du soleil avec l'aura de la terre. Elle est visible pour tous ceux dont l'œil spirituel s'est ouvert, comme elle est devenue visible pour saint Paul ; elle peut être entendue si notre oreille intérieure s'ouvre à l'audition du Verbe solaire, comme elle a été entendue par Lazare que le Christ lui-même a initié {35}. La science spirituelle est là pour nous préparer à comprendre ce fait. Elle interprète pour nous ce qui s'est passé dans l'évolution spirituelle de l'univers. Par là-même, elle réalise vraiment l'œuvre du Christ Jésus, dans l'esprit de l'Évangile de saint Matthieu.

Il y a dans cet Évangile un passage qu'on traduit d'habitude d'une façon absolument fautive. C'est la belle, la splendide parole : « Je ne suis pas venu sur la terre pour en rejeter la paix, mais pour en rejeter l'épée ! » Au cours du temps, la plus belle des paroles de paix s'est malheureusement transformée en son contraire. C'est pour délivrer graduellement la terre de tout ce qui apporte dans l'humanité le trouble et la discorde que l'entité du Christ s'est engagée dans l'existence spirituelle de la terre. Et la science de l'esprit apportera la paix si elle parvient à être assez véritablement chrétienne pour unir entre elles les religions. Non seulement elle pourra unir les esprits dans nos contrées, mais elle apportera réellement la paix sur la terre entière lorsque l'acte du plus grand pacificateur sera compris.

Or ils n'agissent certes pas dans l'esprit du plus grand des pacificateurs, ces fanatiques qui tentent d'imposer leur christianisme étroit aux peuples trop différents d'eux pour l'accepter sous la forme occidentale. C'est une grave erreur que de transporter en Orient, de nos jours, l'enseignement du Christ sous la forme qu'il a prise ailleurs. Nous l'avons souvent dit : le Christ n'appartient pas seulement aux « chrétiens » ; mais c'est lui déjà que Zoroastre appelait Aoura-Mazdao et les sept Rishis de l'Inde, Vishva-Karman. Les occidentaux doivent pouvoir reconnaître le Christ lorsqu'en Orient on emploie d'autres noms pour le

désigner.

De même nous aspirons à ce que notre compréhension du Christ soit conciliable avec l'évolution humaine, avec la marche en avant de l'être humain. Nous sommes convaincus que des documents ou des sciences qui nient le Christ ne peuvent pas nous éclairer à son sujet. Seuls peuvent nous apporter quelque chose ceux qui sont capables de porter consciemment en eux la vivante impulsion du Christ lui-même.

Nous savons aussi que si nous parlons à d'autres peuples, dans l'esprit chrétien et d'une façon juste, de Vishva Karman et d'Aoura Mazdao, ils viendront d'eux-mêmes à la compréhension du Christ, n'eussions-nous pas réussi à leur imposer son nom. Nous ne voulons pas imposer forcément le Christ sous son nom. Pour peu que nous soyons non seulement des anthroposophes, mais des occultistes, nous savons que les noms ont moins d'importance que l'entité elle-même. Si nous étions convaincus que nous avons le droit de désigner d'un autre nom l'entité qui vit dans le Christ, nous le ferions ; car, ce qui compte pour nous, c'est la vérité et non pas une préférence liée au point de la terre où nous vivons, au peuple auquel nous appartenons.

Mais qu'on ne vienne pas nous dire qu'on peut comprendre le Christ avec des moyens qui ne sont pas appropriés — cela du fait qu'on s'est soi-même soustrait à l'influence du Christ. Car c'est impossible. On peut trouver le Christ dans tous les pays, mais il faut y parvenir par des moyens venant du Christ lui-même. On ne peut pas nous imposer d'étudier le christianisme dans des formes étrangères à sa nature, ni de saisir le Christ à l'aide de conceptions orientales qui le masquent au lieu de le révéler. On ne fait que passer à côté de lui en se figurant qu'on le voit. Et que se passerait-il si l'on exigeait de nous que nous comprenions le Christ du point de vue oriental ? Nous devrions nous opposer à ce que le Christ nous soit apporté de l'Orient. Cela, nous ne le voulons pas ; ce serait proposer à l'Occident une conception orientale du Christ. Ce qui ne doit pas être [{36}](#).

Nous n'avons pas d'aversion à l'égard des conceptions orientales. Mais elles ont une origine plus ancienne et ne suffisent pas pour comprendre le Christ. Celui-ci ne peut être vraiment bien compris que selon la ligne de l'évolution qui passe d'abord par Abraham, puis par Moïse. Mais rappelez-vous qu'en Moïse se retrouve l'entité de Zoroastre. Ce n'est pas dans les anciens textes que nous retrouvons l'action de Zoroastre, mais là où elle continue d'agir, dans Moïse, et jusque dans Jésus de Nazareth.

Ce qu'il faut avant tout considérer, c'est l'évolution ! De même, il ne faut pas chercher le Bouddha là où il était six siècles avant notre ère, mais là où l'Évangile de saint Luc nous le décrit, rayonnant du haut des cieux après, de Bodhisatva, être devenu Bouddha, et illuminant le corps astral du Jésus de saint Luc. C'est là que nous retrouvons le Bouddha et que nous apprenons à le connaître, au point où l'a mené sa progression.

Tout ceci nous montre qu'en fait, les religions s'accordent et coopèrent

réellement au progrès de l'humanité. Il ne s'agit pas seulement de répandre les données de l'anthroposophie, mais de les transformer en sentiments vivants ; il ne s'agit pas de parler de tolérance et d'être intolérant parce qu'on a une préférence pour une forme quelconque de religion. Nous ne sommes vraiment tolérants que lorsque nous appliquons à chacun sa propre mesure et que nous le comprenons selon son propre point de vue. Ce n'est certes pas de notre fait, ni en raison de nos préférences particulières que les grands courants des religions ont visiblement collaboré pour promouvoir le christianisme.

En vérité, dans les hauteurs spirituelles où ont agi les grandes entités, les choses se sont passées autrement que là où travaillaient leurs adeptes sur la terre. C'est ainsi, par exemple, que ces partisans ont tenu un concile au Tibet pour établir une doctrine orthodoxe se rattachant au nom de Bouddha, à l'époque même où le véritable Bouddha était descendu inspirer le corps astral du Jésus de saint Luc. Il en est toujours ainsi : les partisans sur la terre ne jurent que par les prolongements qui survivent ici-bas à une action passée ; quant aux Dieux, ils continuent d'agir afin que l'humanité puisse progresser. Or l'humanité avance d'autant mieux que les hommes s'efforcent de comprendre leurs dieux, de suivre la progression que conçoivent ces dieux lorsqu'ils abaissent leur regard vers la terre. Voilà qui doit nous inspirer un sentiment très vif, la compréhension vivante de ce que nous avons trouvé dans les Évangiles.

Nous avons vu que dans chacun des trois Évangiles que nous avons étudiés, on peut trouver un contenu différent. Un jour, lorsque nous étudierons l'Évangile de saint Marc {37}, nous y découvrirons une cosmologie très profonde ; car Aoura Mazdao, qui agit à travers les espaces, est en fait ce que décrit cet Évangile de saint Marc, de même que se sont révélés à nous par l'Évangile de saint Matthieu les secrets du sang humain et les rapports héréditaires de l'individu avec le peuple dont il sort.

Prenez ce que j'ai pu vous dire ces jours-ci comme l'une des faces du grand événement christique et soyez bien certains que tout est loin d'avoir été dit. L'heure n'est peut-être pas encore venue de tout dire sur ces grands mystères dont il n'est possible de parler plus à fond que dans des cercles très restreints. La meilleure leçon à tirer de cet exposé des faits, c'est que nous les acceptons non seulement par la raison et par l'intelligence, mais de telle façon qu'ils s'incorporent au déroulement de notre vie intérieure, à notre sensibilité, à notre cœur et que leur influence persiste. Les paroles de l'Évangile sont de celles qui se gravent dans notre cœur ; elles y deviennent des forces qui engendrent une merveilleuse vitalité en notre âme si nous les comprenons vraiment. Et nous nous apercevrons que nous portons cette vitalité partout où nous allons.

Aujourd'hui, où je me vois obligé de clore ce cycle de conférences, je voudrais vous répéter ce que j'ai souvent dit à la fin de nos cycles d'été, mais en m'inspirant cette fois du plus humain des documents de la tradition chrétienne, l'Évangile de saint Matthieu. Malgré la distance qui sépare tous les hommes de celui qui a pu



recevoir le Christ en lui, ce qui nous apparaîtrait ici — voyons-le en toute humilité — c'est la valeur et la dignité de l'être humain. Car bien que notre nature soit encore très, très éloignée de celle de Jésus de Nazareth, nous sommes pourtant en droit de dire que nous portons en nous la nature humaine, cette nature qui se révèle comme pouvant prendre en elle le Fils de Dieu, le Fils du Dieu vivant. Il en résulte la promesse que le Fils de Dieu peut désormais rester uni à l'existence spirituelle de la terre et que, lorsque celle-ci aura atteint son but, tous les hommes seront pénétrés de la substance de l'Être-Christ, pour autant qu'ils le voudront du plus profond d'eux-mêmes.

Il faut de l'humilité pour avoir le droit de nourrir un pareil idéal. S'il n'en était pas ainsi, cet idéal nous rendrait orgueilleux, présomptueux et, pensant uniquement à ce que nous pourrions être, nous oublierions que jusqu'ici nous n'avons encore presque rien fait. Il nous faut le porter dans l'humilité, alors il nous semblera si grand et majestueux dans sa vérité que notre humilité ne nous abattra pas. La force en nous a beau être infime, elle nous portera de plus en plus vers notre but divin.

Dans la « Porte de l'Initiation » [{38}](#) se retrouvent toutes les nuances par lesquelles il faut que nous passions. D'abord dans la scène où Johannes Thomasius est sous l'impression de cette parole : « O Homme ! Connais-toi ! » Et ensuite dans la scène où les mots : « O Homme, ressens-toi ! » Deviennent une expérience vivante. Johannes s'élève alors avec bonheur vers les hautes régions de l'esprit.

La grandeur et la majesté du Jésus de saint Matthieu nous incitent à l'humilité et nous rendent sensible notre petitesse ; elles nous rappellent aussi la vérité, la réalité intérieure qui nous arrache à l'abîme de cette petitesse : ce que nous devons être, ce que nous pouvons devenir. La connaissance nous donne parfois le sentiment d'être anéanti devant ce que pourrait être la grandeur divine dans l'homme. Il faut alors — si nous avons la bonne volonté de prendre en nous quelque chose de l'impulsion divine, du Fils du Dieu vivant — nous rappeler le Christ Jésus ; car si nous savons reconnaître ce Moi dont il est le plus grand représentant, lui-même nous appelle en nous adressant ces paroles lapidaires : « O Homme, ressens ce qui vit en toi ! » Et cet appel s'adresse à tous les temps à venir.

Si nous comprenons ce côté humain de l'Évangile de saint Matthieu (de tous les Évangiles, le plus proche de nous), nous en tirerons le courage de vivre, l'espoir et la force de poursuivre notre labeur ; ce sera la meilleure façon de comprendre ce qui vient d'être dit.

Emportez avec vous ces paroles, méditez-les pendant vos loisirs. On ne peut jamais donner que des indications. C'est à votre cœur et à votre âme d'en tirer davantage. Soyez cependant persuadés d'une chose : c'est que pour autant qu'elles se rapportent au Christ, selon la vérité, les paroles sont doublement vivantes. Vous verrez leur effet grandir davantage en se prolongeant dans vos cœurs, que si vous



le confiez à votre mémoire.

Mon intention fut de stimuler votre esprit. Suivez maintenant la trace de cette action dans votre propre cœur. Vous y trouverez peut-être encore tout autre chose que dans les mots qu'il vous fut donné d'entendre au cours de ces brefs instants. C'est dans cet esprit que je vous dis :

**Au revoir !**

*FIN*

## TABLE DES MATIÈRES

### Introduction

I — Comparaison entre les 4 Évangiles. — La composition de l'Évangile de saint Matthieu. Son début : la généalogie de Jésus de Nazareth. Comment cette généalogie est liée à l'histoire du peuple hébreu. — Rappel des courants d'émigration partis de l'Atlantide. — Les rapports avec le monde des sens chez les peuples de l'Inde et de la Perse. — Les nomades et les sédentaires : le Touran et l'Iran. Aoura-Mazdao et Zoroastre. La lutte entre le nord et le sud, le Touran et l'Iran, Ormuzd et Ahrimane.

II — La conception du monde chez Zoroastre. — Zérouane-Akaréné et le Temps. — L'opposition du bien et du mal, du passé et de l'avenir. — Ce que Zoroastre transmet à ses deux grands disciples. — Les mystères de l'espace donnés par Hermès aux Égyptiens et les mystères du temps donnés aux Hébreux par Moïse. — Contraste entre la sagesse d'Hermès et l'initiation mosaïque. — Le courant qui vient du soleil et celui qui remonte de la terre au soleil. — La sagesse de Moïse en contact avec les sphères de Mercure et de Vénus ; les étapes de son évolution. — Comment allait se préparer au sein du peuple hébreu le corps physique qui servirait à la nouvelle manifestation de Zoroastre.

III — Rappel des phases primitives de notre globe : la terre se sépare du soleil, puis de la lune. Apparition des quatre éthers, comment ils ont été diversement perçus à travers les différentes périodes; l'harmonie des sphères. Les phénomènes cosmiques qui se reflètent dans les deux sagesse d'Hermès et de Moïse. — Zoroastre ; progression de sa mission ; préparation du corps physique qui lui est nécessaire. Formation spéciale du peuple hébreu : Abraham. L'organe physique de la pensée consciente. Importance de l'hérédité. Les 3 fois 14 générations.

IV — La connaissance du divin chez les Hébreux. Le Dieu qui a parlé à Abraham est le même qui s'est révélé dans les Mystères. Comment Abraham en reçut l'assurance par Melchisédec. — « Tes descendants seront ordonnés comme les astres dans le ciel ». — Le sang de Jésus « conçu par l'Esprit » ; l'Immaculée Conception. — À quand remonte l'Évangile de saint Matthieu. — Thérapeutes et Esséniens. L'influence du Bodhisatva. Jésus ben Pandira.

V — Les Bodhisatvas et le Christ. — La doctrine des Esséniens. Leurs exercices de purification et les 42 générations. L'évolution humaine et les rapports numériques qui reposent sur le nombre 7. — La dualité de la nature humaine. — En parlant des 42 générations, l'Évangile de saint Matthieu décrit la préparation du corps physique et du corps éthérique. Par les 77 générations qu'il mentionne, saint Luc retrace la préparation du corps astral et du Moi de Jésus.

VI — La lignée qui remonte jusqu'à Dieu. Pourquoi elle ne compte que 77 générations. La durée d'une génération. La mémoire étendue à la vie des ancêtres ; le nom-groupe. — La voie de l'« astre d'or » (Zoroastre) et les Mystères chaldéens. La voie essénienne et la formation du sang ; le « nazaréisme ». — Les 5 disciples de Jésus ben Pandira. La colonie de Nazareth. — « Lorsque l'enfant fut âgé de 12 ans... ». — La croissance « en âge, en sagesse et en grâce ». — L'extérieur semblable à l'intérieur.

VII — L'éveil des facultés humaines au cours de l'évolution. Les qualités développées par le sentier octuple. Quelles facultés apporte aux hommes l'impulsion du Christ. L'initiation préchrétienne et les deux chemins qu'elle ouvrait à l'homme : l'ascension vers le Macrocosme, la descente dans la nature physique et éthérique. — Les dangers propres à ces deux chemins. Comment on s'en préservait jadis : le secours des prêtres. — Le Christ est venu fortifier le Moi contre ces dangers. Comment les grands événements de la vie du Christ préfigurent l'initiation consciente, vécue sous ses deux faces.

VIII — Détails sur les dangers de l'initiation. Malchouth et les règnes terrestres. — Connaissance par l'astral des trois règnes naturels ; Netzah, Yésod, Hod. Les différents degrés de perfection des éléments qui composent la nature humaine. — Perception du corps éthérique : Gédoulah, Tiphéreth, Gébourah. — Descente dans le corps physique : Chochmah, Binah, Kéther. — La descente des Royaumes du ciel vers Malchouth. — Les trois étapes de la Tentation et la victoire du Christ remportée pour toute l'humanité.

IX — Les récits des Évangiles décrivent à la fois la vie du Christ et des scènes de l'initiation antique. — La prédication du Royaume. — Les versets du Notre Père et la critique moderne. — La nature humaine d'autrefois et les anciens états de clairvoyance. Les « pauvres en esprit » et la première Béatitude. Progression des neuf Béatitudes. Comment s'est exercée à leur égard la critique des textes.

X — La force du Moi. « Je vous le dis... ». — Les guérisons miraculeuses et les guérisseurs spirituels. — Comment la force du Christ pénètre en ses disciples et

leur apporte les grands courants cosmiques. — Les pains célestes et les poissons. — L'élévation des disciples vers le monde astral et le Dévachan. — Le Christ, force solaire incarnée sur terre. Les hommes appelés à participer un jour à la nature du Christ. — Le Christ, visible sur le plan éthérique. — Les faux Christ.

XI — Comment l'être humain s'élève au cours des temps. — Le Fils de l'Homme et le Fils du Dieu Vivant. — Les deux natures de Pierre. « Tu es Pierre... », « Retire-toi, Satan... » ; « Ce que tu lieras sur la terre... ». — La progression des disciples vers les forces cosmiques. — La croissance des plantes et la loi des « sauts brusques ». Le signe du Cancer ; l'ânesse et son ânon. — L'heure de l'initiation vient comme un voleur dans la nuit. Personne ne la connaît, « ni les Anges des cieux, ni le Fils, mais le Père seul ».

XII — L'intervention des êtres divins dans l'évolution humaine. Le Dieu qui descend et l'homme qui s'élève. La double préparation humaine répondant à la descente du Christ. — La substance solaire et les éthers, notamment l'éther de son ; le Verbe solaire. — Analogies entre les vies des hommes habités par les êtres divins. — Les différents points de vue des quatre Évangélistes. — L'Évangile de saint Matthieu et la « confession de saint Pierre ». — Les paraboles. — La Résurrection. — Le Christ pacificateur. — Pour comprendre le Christ, il faut comprendre l'évolution. Sentiment de grandeur et de petitesse de l'être humain.

---

{1} Traduit du copte en français par E. Amélineau et édité en 1895 chez Chamuel, à Paris.

{2} Le texte a bien le suffixe de la première personne ; mais c'est à Pistis Sophia qui est dans le chaos que cette paraphrase s'applique (N.d.T.).

{3} Collectif signifiant les hommes qui habitent le monde entier (N.d.T.).

{4} Le texte de ces conférences n'a pas été publié.

{5} Aux éditions Triades, Paris.

{6} Voir sur la question, dans la XIV<sup>e</sup> année de la Revue *La Science Spirituelle*, l'étude de Rudolf STEINER : « Nos ancêtres atlantiens » et celle de À. WADLER. (Épuisé. S'adresser à la Bibliothèque Rudolf Steiner, 4, rue Grande-Chaumière, Paris VI<sup>e</sup>.)

{7} Ou « *La Création selon la Bible* », 2<sup>e</sup> édition française à « Triades-Revue », Paris, 1967.

{8} Rudolf STEINER : « *Quatre Dramas-Mystères* », édition bilingue. Editions « Triades », Paris, 1967.

{9} Sur ces sept états, consultez particulièrement le Cycle : « *L'Apocalypse* ». Supplément à « Triades-Revue », n<sup>o</sup> 23.

{10} Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...

{11} Cf. « *La Création selon la Bible* », chap. I et II.

{12} Rudolf STEINER : « *Mystère chrétien, Mystères antiques*. » Épuisé.

{13} « *L'Évangile de saint Luc*. » Aux éditions « Triades », Paris.

[{14}](#) Cf. R. STEINER : « Quatre Drames-Mystères », op. cit.

[{15}](#) Voir la généalogie donnée par l'Évangile de saint Luc, chap. III, v. 23-38, qui remonte de Jésus jusqu'à Dieu.

[{16}](#) Saint Matth., chap. I, v. 1-17.

[{17}](#) On appelle ainsi la substance éthérique qui garde la trace de tout ce qui a été vécu par les êtres conscients.

[{18}](#) Cf. Rudolf STEINER : « Pensée humaine, Pensée cosmique. » Aux éditions « Triades ».

[{19}](#) Saint Matth., chap. IV.

[{20}](#) Voir page 68 (de la version papier).

[{21}](#) R. STEINER : « Théosophie », aux éditions « Triades ».

[{22}](#) Cf. R. STEINER : « Les Hiérarchies spirituelles », aux éditions « Triades ». Épuisé.

[{23}](#) Op. cit.

[{24}](#) Rudolf Steiner expose ici, dans ses rapports avec la science spirituelle, le tableau des dix noms de la divinité tel qu'on le trouve dans la Cabbale. Voir sur la question, dans la VII<sup>e</sup> année de la revue *La Science Spirituelle*, les articles de A. van Lippeloy et G. Kolpaktchy (N. de l'E.).

[{25}](#) Saint Matth., chap. XIV, v. 13-22 et chap. XV, v. 32-39.

[{26}](#) La transfiguration, saint Matth., chap. XVII.

[{27}](#) La Porte de l'Initiation, par Rudolf STEINER, premier des « Quatre Drames-Mystères », op. cit.

[{28}](#) S. Matth., chap. XVI, v. 13.

[{29}](#) S. Matth., chap. XVI, v. 17-19.

[{30}](#) S. Matth., chap. XVI, v. 23.

[{31}](#) S. Matth., chap. XXIV, v. 36.

[{32}](#) Op. cit.

[{33}](#) Voir plus haut, page 64 (de la version papier).

[{34}](#) Op. cit.

[{35}](#) Voir R. STEINER : « L'Évangile de saint Jean » (Hambourg, 1908), aux éditions « Triades ».

[{36}](#) Allusion aux tendances qui régnaient à ce moment dans la Société Théosophique (N. de l'E.).

[{37}](#) Rudolf STEINER devait y consacrer le cycle de conférences de septembre 1912 : « L'Évangile de saint Marc », aux éditions « Triades ».

[{38}](#) R. STEINER, op. cit.